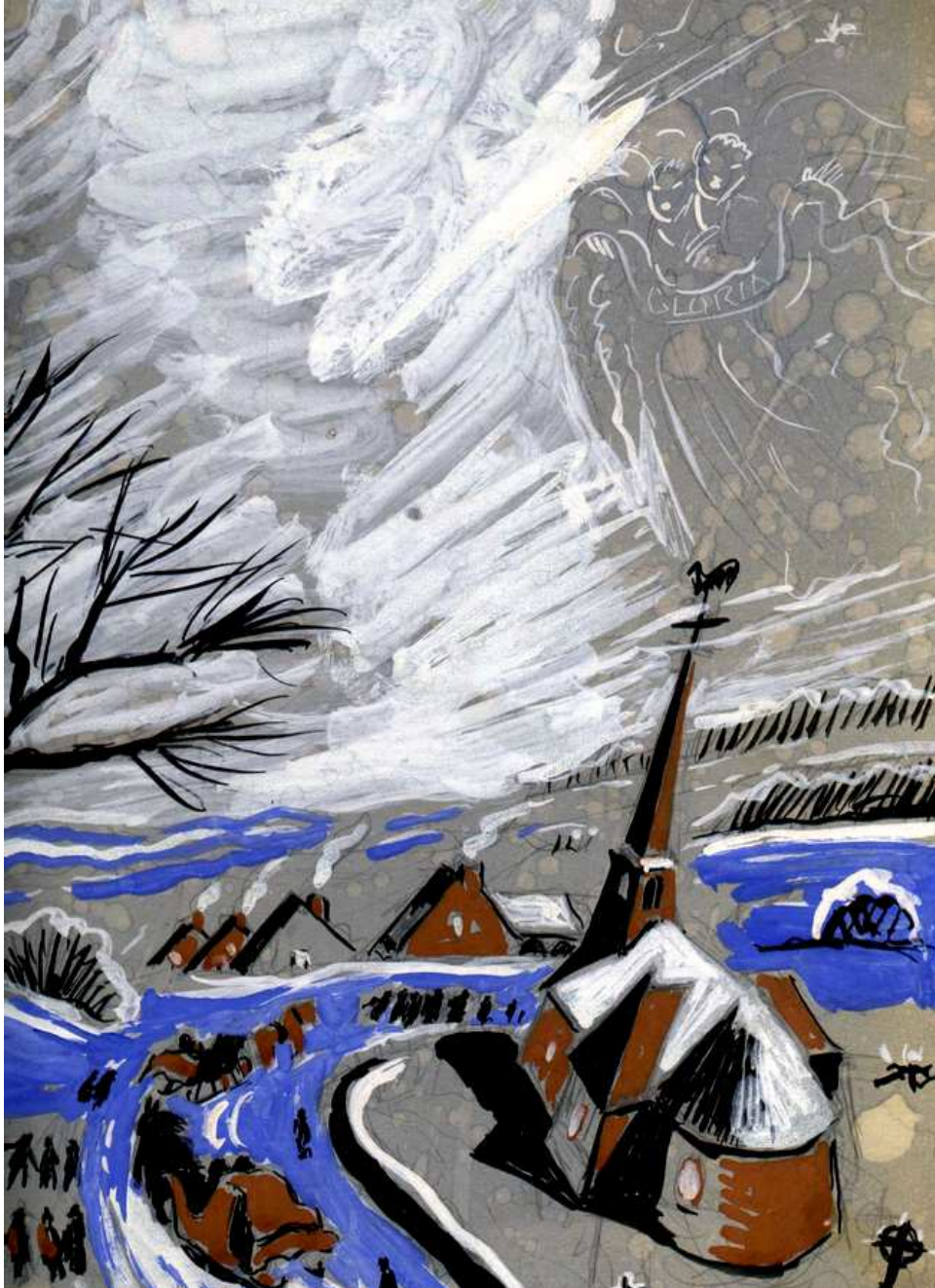


Noël et le Jour de l'an dans Lanaudière



La Messe de Minuit à Saint-Paul de Joliette (Gouache par Wilfrid Corbeil)

(Collection Pelletier-Olivier)

Noël et le Jour de l'an dans Lanaudière

Noël et le Jour de l'an dans Lanaudière

Édité par Réjean Olivier



Jour de boucherie par Joseph-Charles Franchère (Collection Pelletier-Olivier)

Livre électronique

Joliette
Édition privée
2013

Livre électronique

Dépôt légal : 2013

Isbn : 978-2-920904-51-4 (Format PDF)

Bibliothèque nationale du Québec,

Bibliothèque nationale du Canada.

Collection Œuvres bibliophiliques de Lanaudière; no 104

Catalogage avant publication

Vedette principale au titre:

Noël et le Jour de l'An dans Lanaudière

Joliette, Édition privée, 1998

Édité par Réjean Olivier et Anne Le Blanc

Collection Oeuvres bibliophiliques de Lanaudière; no 45.

Comprend des références bibliographiques et un index.

ISBN: 2-920904-51-5

1. Noël - Québec (Province) - Lanaudière. 2. Nouvel an - Québec (Province) - Lanaudière. 3. Lanaudière (Québec) - Moeurs et coutumes. I. Olivier, Réjean, 1938- . II. Le Blanc, Anne, 1965- . III. Collection.

GT4987.15N65 1998 394.2663'09714'41 C98-940561-3

Édition et mise en page: Anne Le Blanc.

Correction des épreuves: Paul Bellemare et Fernand Boulet, prêtre archiviste.

Un merci spécial au Centre régional d'archives de Lanaudière.

Dépôt légal: 4e trimestre 1998

Bibliothèque nationale du Québec,

Bibliothèque nationale du Canada.

ISBN: 2-920904-51-5

Collection Oeuvres bibliophiliques de Lanaudière. No 45

Introduction

Longtemps, longtemps, pourront vivre nos rêves d'enfant... heureusement consignés dans l'écrit, de cette écriture simple et chargée d'émotions. Écriture née de ce désir de fixer dans le temps et dans l'espace, pour les générations futures, ces us et coutumes, signes révélateurs d'une civilisation.

Dans notre belle région de Lanaudière, Réjean Olivier et Anne Le Blanc font partie de ces passionnés qui ont eu à coeur de sauver de l'oubli les traces de ceux qui nous ont précédés. Travail discret mais combien important de retour en arrière dans nos mémoires, hélas! Trop souvent oubliées de nos jours, pour faire revivre les doux moments de cette période riche et féconde du temps des fêtes.

Dans ce livre abondamment illustré de photos significatives, de cartes du temps des fêtes et de dessins, chacun à sa manière vient traduire les couleurs de son enfance, du milieu de ses apprentissages au temps béni de Noël et du Jour de l'An. Réjean Olivier a toujours nourri en son for intérieur une sensibilité particulière pour ce temps de l'année. En 1983 et en 1991, il publiait des contes et des souvenirs de cette période particulièrement propice à de tendres épanchements. Sa famille talentueuse fut d'ailleurs mise à contribution pour la rédaction de ces deux recueils¹.

Dans le présent ouvrage, Réjean et Anne ont su réunir une équipe diversifiée qui se plaît à nous replonger dans la magie de ces fêtes tout orientées vers la naissance de Jésus et l'arrivée inéluctable du Nouvel An, mais aussi marquées par les nombreuses réunions de familles autour d'une table bien garnie; ragoût de pattes, tourtières, dinde, rôti de porc, beignes, tartes au raisin, à la farlouche, au suif, au sucre... Tous ces mets venaient combler nos appétits les plus

¹ Contes pour la Noël à Sainte-Élisabeth de la Bayonne / par Réjean Olivier, son père Georges, et ses trois fils, Sébastien, Stéphane et Jérôme; illustrations de Chantal Olivier; présentation par Yolande Pelletier-Olivier. Joliette, Édition privée, 1983. 78 p., ill., fac-sim.; 21 cm. - Édition hors commerce limitée à 50 exemplaires numérotés. - Comprend un index.

Olivier, Réjean, 1938- À l'ombre d'Élisabeth : trois rameaux d'Olivier se racontent ou Souvenirs de Noël et du temps des fêtes à Sainte-Élisabeth de la Bayonne chez la famille Olivier / Réjean Olivier, Georgette Olivier-Forest, Daniel Olivier. Joliette, Édition privée, 1991. 50 p., ill., 22 cm. (Collection Oeuvres bibliophiliques de Lanaudière; no 28). Édition hors commerce limitée à 50 exemplaires numérotés.

voraces mais aussi aidait à resserrer les liens entre les enfants, les parents, les amis, toutes générations confondues.

Berthier, Saint-Michel-des-Saints, Bayole, Saint-Alexis, L'Assomption, Saint-Paul-l'Ermitte, Sainte-Élisabeth, Sainte-Mélanie, voilà quelques noms de lieux évocateurs qui servent à mettre en lumière des traditions qui se sont développées au cours des ans au sein des familles souvent nombreuses regroupées autour des églises. La paroisse vivait au rythme des temps liturgiques, animée par une foi transmise de génération en génération et rarement remise en question. La paroisse, où tout le monde se connaissait, faisait office de creuset pour le développement de cette atmosphère chaleureuse qui y régnait.

Voilà cette vie palpitante que nous retrouvons dans ces pages qui laissent transpirer une certaine nostalgie des Noël passés dont nous gardons le souvenir indélébile dans nos esprits et dans nos coeurs. Puissiez-vous y retrouver un peu de votre enfance ou de celle de vos parents ou de vos grands-parents. Chose certaine, cette lecture vous plongera dans une atmosphère où la joie et le bonheur nous semblent à portée de main.

Paul Bellemare
Professeur retraité
28 mai 1998



Un vrai conte de Noël au pays de mes racines

Messe de Minuit, «Les Anges dans notre campagne» et Réveillon (Saint-Thomas)

Par Fernande Desmarais-Richard

Vers 1927-1928, à Saint-Thomas, dans ma belle paroisse natale, fut célébrée à l'église une messe mémorable. Elle fut suivie d'un joyeux réveillon chez mes grands-parents, M. & Mme William Lasalle.

J'avais environ 6 ans. J'ai souvenir qu'une troupe de zouaves pontificaux² arriva par train de Joliette, durant la soirée du 24 décembre. Parmi eux, Victor Masse, commandant, Lucien Contant, musicien, et autres messieurs: Champoux, Morrissette, Lajeunesse (tambourine) et Loiseau de Saint-Ambroise. Ils se joignaient au groupe paroissial: Médard Lasalle, capitaine, Sylvère Harnois (clairon), Lorenzo Olivier, Arthur Corriveau et Welly Roy (tambourine) (88 ans), le plus petit, mais le seul survivant. Ma mère a confectionné une vingtaine de leurs uniformes. Cet ensemble de laine grise comprenait un pantalon et un veston galonnés de rouge, des guêtres blanches difficiles à coudre et à finir à la main, boutons fixés avec du galon blanc très fin, une ceinture en drap rouge, souliers noirs et képi aussi garni de rouge, de plus une camisole blanche sans manche. Maman a fabriqué un plus petit habit pour mon frerot Réal (4 ans) qui devait accompagner les grands à certaines occasions.

Quelle fut donc importante cette préparation de messe spéciale! Cette cérémonie, on la voulait bien la plus touchante et grandiose de l'année. On s'y préparait avec amour, pour prier et chanter avec son cœur d'enfant, plein de candeur et d'émerveillement. Il fallait exprimer la louange et la joie en hommage à l'Enfant-Dieu, «le plus beau des enfants des hommes».

² Zouaves pontificaux: formation de soldats participant à des activités religieuses et sociales. Leur premier but était de défendre Notre Saint-Père le Pape et ses états. Les nôtres se réunissaient dans leur local au 2^e étage chez M. Irénée Harnois, pour jouer au pool et préparer des organisations et veillées au profit de la paroisse, comme une soirée de chansons avec Mme Édouard Bolduc, le 22 novembre à 19h30, 0.75\$ le billet.

Le sanctuaire resplendissait de lumières électriques (installées depuis le 25 août 1925). Les habits liturgiques assortis à la fête, les soutanes noires ou rouges (impeccables), des enfants de chœur (nombreux à cette époque). Sans oublier les surplis blanchis, empesés et pressés (en accordéon), garnis d'une grosse boucle de ruban rouge qui ajoutait une note pieuse et distinguée. Les autels étaient décorés de fleurs rouges, par la sacristine, religieuse de la Providence au Couvent. Elle s'appliquait d'année en année à reproduire la plus remarquable des crèches.

Le rocher imposant encadrait l'étable, les personnages, le Jésus en cire avec sa robe blanche en satin ornée de dentelle, Marie et Joseph, les bergers, le boeuf et l'âne, quelques moutons, entouraient l'Enfant. Le décor inoubliable a marqué mon enfance, comme celle de ma mère, mes soeurs Noëlla, Alice, mes frères Réal, Roger et Robert. La crèche fait partie de nos décorations traditionnelles.

Pourquoi un Dieu tout-puissant a-t-il choisi de naître dans un humble logement froid, isolé et pauvre? Il a voulu nous donner une leçon d'humilité, de détachement, et nous faire penser à l'essentiel: l'amour avec un grand A. Il est la source de tendresse, de partage, de sourires chaleureux pour dilater les coeurs et aussi les porte-monnaie, puis rendre nos mains plus généreuses envers les défavorisés de la vie...

Ce soir-là, m'affirmait tante Alfréda, «l'église était pleine à craquer», même les deux jubés étaient remplis à pleine capacité. Après l'entrée des deux célébrants, M. Édouard Leblanc, curé, et M. Zotique Beauchamp, vicaire, on entonna le solennel Minuit, chrétiens peut-être chanté par mon père Victor Desmarais, car ma tante affirma qu'on le demanda plusieurs fois pour ce chant. M. Moïse Masse, maître-chantre et organiste, accompagnait sur l'orgue Casavant à soufflerie manuelle. L'assistance retint son souffle et se mit dans l'ambiance de l'événement. «Ce chant date du 20e siècle, avec paroles d'un poète provençal Placide Campeau et musique du compositeur français Adolphe Adam. Ernest Gagnon l'introduisit au Québec mais ce chant subit quelques éclipses. On croyait qu'il était l'oeuvre des francs-maçons.» Il demeure toujours une oeuvre mélodieuse; il fait revivre des émotions chez les aînés, les pauvres, les riches, les exilés et les militaires cantonnés outre-mer. La même sensation est éprouvée pour tous les beaux cantiques de Noël:

Il est né le divin Enfant, Gloria in excelsis Deo, Dans cette étable, Sainte Nuit, Ça bergers assemblons-nous, etc...

Déjà un astronaute, retenu dans la voûte céleste, fut très ému un 25 décembre d'entendre Holy Night. Dans une émission télévisée par la suite, il témoigna de la Puissance du Divin Enfant.

Selon mes souvenirs, la fanfare fit résonner trompettes et clairons, à l'entrée, à l'offertoire, au Sanctus et à la sortie. C'était leur belle participation à cette liturgie de Noël.

Après la bénédiction du pasteur, les fidèles regagnèrent leur foyer à pied, en carriole ou en bobsleigh³, emmitouflés de paletots de chat sauvage, de manteaux de mouton ou en drap épais bien doublés.

Le petit régiment quitta l'église se dirigeant dans la campagne, attendu par les Lasalle demeurant sur la «route de Berthier». La fanfare nous régala de musique militaire, folklorique et d'airs de Noël. Le tambour résonna de plus en plus fort en passant devant la maison du maire, M. Henri Lasalle, 2e voisin de M. William.

Grand-mère les accueillit avec bonheur. «Cette femme forte de l'Évangile» qui avait épousé un veuf avec trois enfants vivants et gardait en plus un beau-père et un beau-frère.

Elle avait donc l'entraînement pour les grandes réceptions. Aujourd'hui, on dirait «une femme de party». Elle ne pouvait refuser à son grand fils Médard la joie de recevoir ses amis si précieux. Elle fut aidée par son mari William, serviable et silencieux, ses filles Georgette et Alfréda (88 ans le 12 juillet 1998) qui s'est rappelée tous les détails de la fête en voyant la photo souvenir de la table. Les bancs d'occasion inventés avec des chaises et des planches recouvertes des plus belles couvertures de laine tissées par sa mère.

Dans la cuisine, un escalier nous conduisait à la manufacture «aux trésors» dus à sa créativité et à son talent de tisserande. L'équipement servait à monter des pièces sur le métier, le rouet pour filer la laine, canneliers, dévidoir, boîtes de laine, de fil, navettes et aussi de la pénille⁴, etc.

³ Bobsleigh : voiture d'hiver formée de deux trains articulés et servant surtout au transport du bois lourd. (Dulong, Gaston).

⁴ Pénille: charpie provenant de tissus qu'on défait pour la filer de nouveau. (Dulong, Gaston, Dictionnaire des canadianismes. Paris, Larousse, 1989).

Tout était prêt pour le banquet, local propre et accueillant, les planchers du salon recouverts de tapis, de catalognes très colorées⁵, tables bien dressées, avec nappes blanches et un couvert «Antique», la vaisselle de 100 ans, reçue en héritage des grands-parents maternels de grand-maman Élisabeth. Les serviettes de table étaient déposées avec goût dans les coupes à vin. Les filles avaient dessiné, découpé et suspendu un beau Noël argenté au-dessus de la table centrale. Des guirlandes tressées avec des ramures et garnies de brillants entouraient la salle. Des fleurs de papier ajoutaient de la beauté et les lampes Aladin, la lumière, adéquate et indispensable.

Invités par l'oncle Médard, visiteurs et parents⁶ s'attablèrent pour déguster le festin, précédé du bénédicité et de quelques bons mots de l'officier supérieur. Ils exprimaient la joie de pareilles retrouvailles, la reconnaissance pour l'accueil et le souhait: «Bon repas et amusez-vous bien!» On leva les coupes pour boire à la santé des maîtres de la maison. Il était bon le vin maison fait avec des cerises ou des pissenlits que nous cueillions, à l'été, sur demande de grand-maman.

Les mets succulents servis par les filles et la petite-fille Noëlla, 11 ans, nous ont bien régalés: poulets farcis, ragoût, tourtières, patates en purée, cornichons, oignons, ketchup rouge ou vert et betteraves; pour le dessert: délicieuses bûches de Noël, tartes avec sucre, à la farlouche⁷, au sirop d'érable, jello rouge, jaune ou vert accompagné de crème fouettée, le tout arrosé souvent de bon vin à la saveur de franche amitié. Enfin s'ajoutèrent les bonbons, chocolats, sucre à la crème et pistaches. J'oubliais les bons fruits achetés aussi à Joliette. Quant à nous, les trois plus jeunes témoins, Alice, Fernande et Réal, assis au bout de la table très chargée, nous étions presque figés d'étonnement. C'est inoubliable... Enfin, pour la partie récréative, on se déplaça vers la cuisine.

⁵ Celui de la salle, d'un linoléum.

⁶ Parents: les enfants, Marie-Anne (Mme Atchez Masse), Rose-Délina (Mme Philibert Coutu du premier mariage); les autres: Rose-Anna, infirmière, Iphigénie (Mme Victor Desmarais), Émilie et Albina, religieuses de la Providence, Bernardine (Mme Adinas Saint-Amour), Georgette (Mme Sylvère Harnois), Médard (Mme Aldéa Vendette), Viateur (Mme Raymond Lessard), Alfréda (Mme Germain Goyet) et Élisabeth (Mme Camille Masse).

⁷ Farlouche: garniture de tarte à base de mélasse, de farine et de raisons secs. (Dulong, Gaston, Idem)

Le piano était déménagé depuis la veille. En avant la musique! Au piano, Élisabeth Lasalle ou Sylvère Harnois, au violon, Atchez Masse et ses garçons, à l'accordéon, Arthur Corriveau ou Victor Desmarais, et Welly Roy à la musique à bouche. On danse et on chante en chœur, pour un chant militaire, «Le rêve passe», ensuite les romances «La Paloma», «L'heure exquise», «En Espagne, au clair de lune, par un beau soir d'été», «Funiculi Funicula», «Dans le bon vieux temps», «Y a des loups Muguette, y a des loups» et les chansons à répondre «La poule à Colin», «Au bois du rossignolet» par l'oncle Sylvère qui savait rouler les «R». Puis Médard ne donnait pas sa place avec «Le chapeau de paille», «Envoyons d'avant nos gens» avec son frère Viateur, deux anciens du Collège de Joliette, doués pour la mémorisation, déclamèrent «L'Anglaise» et «La Louise». Les farceurs égayaient par leurs histoires.

Ces agapes familiales permirent de découvrir des talents inconnus et se terminèrent aux petites heures du matin. Tous s'en retournèrent à leur domicile le cœur heureux et pleins de gratitude pour les hôtes Lasalle. Ceux-ci pensaient que les joies de la veille valaient bien plus que le ménage qui s'imposait après ce rassemblement.

Le lendemain, nous apprécions beaucoup la visite de notre grand-père avec des provisions de victuailles, pâtés, surtout de jello et la crème fouettée et les bonbons. Nous trouvions grand-maman bien fine de penser à nous et grand-père très gentil de nous les apporter.

De cette réalisation si lointaine se dégagent deux grandes leçons: les zouaves nous donnaient l'exemple de solidarité et l'esprit d'équipe en faisant sacrifier des joies familiales, aussi leur témoignage de foi «Dieu premier servi».

Puis, nos grands-parents William et Élisabeth ont voulu nous livrer plus que «L'Amour en héritage», la simplicité, l'audace et l'énergie, pour les grands défis et surtout le respect de nos traditions.⁸⁻⁹

⁸ Référence: Plante Harnois, Jacqueline, Histoire de Saint-Thomas: 1837-1987. Saint-Thomas, Corporation municipale de la paroisse de Saint-Thomas, 1987. 441 p., ill.

⁹ Renseignements et photographies: Mmes Alfréda Lasalle Goyet, fille de William, Gisèle Lasalle Chicoine, fille de Médard (photographies des soldats), Alice Desmarais Pauzé, fille d'Iphigénie Lasalle (photographie de la table), Mme Verchères Goyet, Rose-Aimée Corriveau et M. Welly Roy, zouave.



Les zouaves pontificaux en parade.
Sylvère Harnois, Médard Lasalle et personne non identifiée.



Maison d'Eugène Coutu, loyer de Victor Desmarais.
Zouave Médard Lasalle et le second non identifié.

La préparation de la crèche à l'église de Sainte-Élisabeth¹⁰

Par Réjean Olivier

Je dédie ce conte de Noël à mon vieux père qui bien qu'à l'âge de la retraite est vaillant comme un jeune homme et continue toujours de servir la communauté pastorale de Sainte-Élisabeth.

On était au début de décembre 1955. Une première neige était tombée sur la petite paroisse de Sainte-Élisabeth, surnommée Bayole à cause de son histoire française et de son affiliation patrimoniale à Berthier et l'un de ses plus illustres fondateurs, Pierre de Lestage qui venait de Bayonne en France. Par la suite, on avait nommé la rivière qui sillonne cette municipalité la Bayonne; il n'y avait alors qu'un pas pour surnommer le lieu Bayole. Sainte-Élisabeth, petit village sis au pied des belles Laurentides, avait pris l'allure d'un grand tapis blanc déversant sa poésie pure jusqu'aux confins du Saint-Laurent.

Le bedeau, lors de sa troisième visite à l'église pour l'angélus du soir, avait bien préparé les décorations pour celle-ci. Aussi il avait mis en place la grande étoile lumineuse sur la façade du temple et avait bien informé le curé, car c'était un jeune prêtre qui avait passé par les grandes universités, et qui débutait dans le ministère paroissial; il l'avait informé que s'il voulait décorer son arbre de Noël en face du vieux presbytère tourmenté par les tempêtes de neige et les rafales, surtout en janvier et février, il devait donc le placer sur le deuxième balcon au milieu de l'édifice vétuste et en même temps ennobli par le temps et les événements. Car il en avait vu bien des choses ce vieux presbytère: la fondation du couvent des religieuses par Mère Caron, cette grande dame qui était, dit-on, si proche de Mère Gamelin la fondatrice; l'incendie du couvent situé à côté, là où étaient morts douze pensionnaires durant une nuit de Noël au début du siècle; il avait aussi vu l'ancienne église qui ressemblait à une cathédrale; comme il en avait aussi vu passer des jeunes baptisés qui se sont mariés, ont élevé une famille et sont ensuite allés se reposer au cimetière à l'arrière de l'église!

Il fallait alors voir le curé pour savoir si Monsieur Martel, comme par le passé, avait été informé pour apporter trois ou quatre sapins. Il fallait aussi sortir

¹⁰ Contes pour la Noël... Pp.: 12-16. Paru aussi dans "Joliette-Journal", mercredi 19 janvier 1983. P. B-13.

les personnages de la crèche qui étaient embarrés dans une grande armoire. Ce serait donc pour dans quelques semaines. Alors, en allant sonner le troisième angélus, le bedeau pensait qu'il veillerait à une autre fête, que les jeunes et les moins jeunes aiment tellement, et il commençait à mijoter son plan.

Or, un beau mercredi, seulement six jours avant Noël, il avait fini de passer la vadrouille dans le chœur, dans la nef et d'épousseter les bancs. Il serait bien temps que j'aie cherché les personnages, se dit-il en lui-même. Chacun de ceux-ci devait faire tout un pèlerinage, traverser le jubé, la nef et le chœur. Une dame serviable était en train de prier dans l'église. Pourquoi alors ne pas lui demander un service: venir aider à la descente de la Sainte-Famille?

Puis, doucement, d'un pas feutré, alors que le soleil hivernal jetait par les grandes fenêtres dorées ses rayons chauds et joyeux, nos deux compères descendirent, qui l'Enfant-Jésus, qui Marie et Joseph, les bergers, les moutons et même les Rois Mages qui devraient bien attendre jusqu'aux Rois pour parader. La chaude étable en bouleau demandait l'aide des deux transporteurs pour aller figurer comme à tous les ans dans le sanctuaire. C'est ainsi que, petit à petit, toute la marmaille statuaire parvint dans le chœur de l'église campagnarde. Ah! Il connaissait bien la place de chaque personnage le bedeau de Bayole, mais il aimait apporter chaque année une touche nouvelle. En effet, cette année, il avait prévu utiliser trois sapins, deux en arrière de la crèche, du côté de la chaire, et un troisième du côté de l'orgue. Ce dernier serait décoré plus abondamment par la sacristine. Il avait aussi pensé que les élèves des écoles du village apporteraient des grandes affiches artisanales qui enluminaient les murs autour de la nef.

Vers midi moins cinq, nos deux vaillants biblistes étaient fatigués de cette longue pérégrination. Mais il leur semblait que leur travail avait apporté à la communauté entière une note de gaieté qui transporterait de joie les petits et les grands à l'heure du Minuit, chrétiens.

C'est bien ce qui s'est passé. Car, pour la nuit de Noël, la chaleur de l'église, la lumière de la nef et les chants de la chorale firent en sorte que tous furent rayonnants et heureux. Puis, le lendemain après-midi, ce fut la visite des enfants à la crèche; il a dû passer au moins une centaine de jeunes, à partir d'un an jusqu'à dix ou douze ans. N'est-ce pas un souvenir que l'on gardera toute sa vie que celui de la visite de la crèche de Noël dans son église natale?

Petit geste routinier que celui de monter la crèche dans une église perdue le long d'une petite rivière québécoise, au milieu de quelques maisonnées qui entretiennent quotidiennement le feu de la vie. Geste combien grand en symboles et en intimité. Chacun est passé par là et se rappelle le plus opportunément, surtout vers la fin de l'après-midi de Noël, alors que le soleil baisse à l'horizon et que la silhouette des Laurentides vient encore noircir les rues tortueuses de cette agglomération qui a fêté encore toute une nuit et une journée entière pour se remémorer la naissance du Christ, mais aussi pour recréer des liens familiaux plus durables et plus forts!

C'est un peu ce que pensait le sacristain de Sainte-Élisabeth, en cette soirée, après que la visite de ses enfants et petits-enfants fut partie. Il écrit alors ses souvenirs dans son grand livre, dans son journal quotidien¹¹ qui serait légué à ses enfants!



¹¹ Olivier, Georges, Journal intime du sacristain de Sainte-Élisabeth: 1972-1987. Joliette, Édition privée, 1987. 2 vol., portr., fac-sim. (Collection Oeuvres littéraires de Lanaudière, no 2). - Tirage limité à 10 exemplaires seulement autographiés et numérotés de 1 à 10 pour les 8 enfants et les Bibliothèques nationales du Québec et du Canada. Le manuscrit original en 2 volumes est conservé au Centre régional d'archives de Lanaudière à L'Assomption (Fonds Georges Olivier). - Sommaire: La vie, les menus événements et les sorties d'un sacristain qui a pratiqué durant 33 ans, c'est-à-dire de 47 à 80 ans dans son patelin natal (1954-1987).



Les personnages de la crèche de Noël attendent...

Chronique du sud de Lanaudière

Le Jour de l'An chez mon grand-père Pauzé

(L'Assomption)

Par Mario Pauzé

Saint-Paul-l'Ermitte, le 1er janvier 1955. 16h30. Même si des odeurs de dinde bien farcie flottaient encore dans l'air, notre maison retrouvait peu à peu un certain calme. Mes soeurs cadettes s'adonnaient à nouveau à leurs jeux de filles, chiffons, poupées et maison de poupée, alors que moi, seul garçon de la maison, déjà très sportif à huit ans, je feuilletais mes revues de hockey, rêvant au jour où je compterais le seul but de la partie qui assurerait ainsi la victoire aux Red Wings de Détroit aux dépens des Canadiens de Montréal. Quant à mes parents, ils terminaient de donner à la maison ses airs habituels. Après avoir descendu à la cave les chaises dont on n'avait plus besoin, mon père retirait les panneaux qui avaient servi à allonger la table de la salle à dîner. Ma mère, elle, s'affairait à frotter, à astiquer et à ranger, à leur place privilégiée, les verres de cristal et la coutellerie d'argent, derniers vestiges et ultimes témoins du passage chez-nous d'invités des grands jours. En effet, venus prendre le dîner pour célébrer le Premier de l'An, mes oncles, tantes, cousins, cousines et ma grand-mère maternelle, les Ricard, avec mon oncle Gérard en tête, venaient à peine de quitter pour retourner à Joliette, leur port d'attache.

- Merci de votre hospitalité les Pauzé!
Bonne année encore! À la prochaine!
N'oubliez pas, on vous attend pour les Rois!

Ces paroles me revenaient à l'esprit et se mêlaient aux clameurs de la foule qui applaudissait le but que je venais de marquer contre Jacques Plante lorsque, soudain, la voix de mon père, à la fois ferme et enjouée, me tira de cette semi-rêverie: «Grouillez-vous, les enfants! Allez! Ouste! Habillez-vous! C'est le Jour de l'An chez pépère Pauzé et y faut pas être les derniers arrivés!» Le ton de voix de mon père n'était pas comme à l'accoutumée; j'y perçus l'émotion de quelqu'un qui avait hâte d'être avec les siens.

Aussitôt demandé, presque aussitôt accompli! Nous voilà tous les cinq dans la Monarch '53 verte en route vers L'Assomption. Il faisait un froid de canard et la chaufferette de la voiture réussissait à peine à réchauffer l'habitacle, donnant ainsi

au givre, qui envahissait insidieusement les glaces arrière, les meilleures conditions pour s'installer en permanence. Dès lors, il devenait quasi impossible, de ma position, de voir les lumières des quelques maisons qui parsemaient le trajet. Heureusement, les vitres d'en avant et celle du pare-brise étaient dégagées! Bien enfoncé sur le siège arrière, je regardais mes parents assis devant et je les trouvais beaux. Mes soeurs, Michelle et Ginette, vêtues comme des petites princesses «jumelles» (c'était là une orgueilleuse fantaisie de ma mère!), étaient à ma gauche et caquetaient, riaient ou se chicanaient pour tout ou pour rien. Mon père, Siméon (il porte le même prénom que mon grand-père), parlait peu et se concentrait sur la route, songeant sans doute au plaisir de revoir ses huit frères et soeurs, leurs conjoints, leur marmaille et bien sûr son père.

C'est donc en essayant de lire dans les pensées de mon père qu'apparurent les premières maisons du village de L'Assomption, puis l'église qui, juchée sur sa colline, surplombe les résidences de la rue Saint-Étienne et, juste en face d'elle, le pont qui, une fois traversé, mène au rang que l'on appelait la Petite-L'Assomption, aujourd'hui la route Bas-L'Assomption sud. Après avoir roulé encore quelques kilomètres, j'aperçus par la fenêtre, qui s'était paresseusement débarrassée d'une partie de sa pellicule glacée, «l'ancestrale maison paternelle», la maison de mon grand-père Puzé, près de laquelle, un peu pêle-mêle, étaient stationnées plusieurs autos. Le souhait de mon père ne se réalisa pas: nous étions les derniers arrivés! Qu'à cela ne tienne! Encore quelques secondes et le portrait de famille sera complet!

Effectivement, la porte d'entrée dont la vitre était complètement embuée s'ouvrit dès que ma soeur Ginette souleva la clenche; en pénétrant dans la maison, un nuage de fumée blanche nous enveloppa, conséquence de la rencontre du chaud intérieur avec la froidure hivernale. La porte était à peine refermée que fusaient déjà les premiers commentaires:

- Tiens! v'là Siméon et sa famille!
- Bonne année les gens de Saint-Paul!
- Oh! Les belles filles! On dirait de vraies jumelles!
- Ouais! Ça prend du temps venir de Saint-Paul! C'est loin pas pour rire!

Dans ce nuage à peine dissipé, faisant fi de tout ce qui pouvait se dire, mon père, tel un petit garçon repentant, le paletot encore sur le dos et le chapeau à larges rebords dans les mains, s'agenouilla devant mon grand-père; ce dernier étendit la main droite au-dessus de la tête de son fils et prononça des paroles à

peine audibles, comme s'il lui disait un secret. Mon père se releva et dit simplement en tendant la main: «Bonne année papa! Je te souhaite de la santé!»

- «Bonne année Siméon! Ben de la santé à toué aussi et à toute ta famille! Pis de l'ouvrage en masse avec ça!»

Puis, se tournant vers le clan, qui lui répondra tel un écho, mon père lui lança un joyeux «Salut la compagnie!». Ma mère, toujours un peu intimidée dans ces moments, échangea avec son beau-père les traditionnels voeux. S'entama ensuite la tournée de la parenté, rencontre ponctuée de poignées de mains, de «becs» de ma tante, de «becs» des cousines, plus agréables, bien sûr! et des inévitables «Bonne année grand nez, pareillement grands dents!» que les plus jeunes galvaudaient à outrance, brisant ainsi la glace de la gêne et confirmant du même coup que le party du Jour de l'An était bel et bien amorcé.

Depuis la mort de ma grand-mère, que je n'ai pas connue puisque la grande faucheuse l'a emportée l'année de ma naissance, c'était ma tante Antoinette qui veillait sur les finances de mon grand-père. Mariée et sans enfant, c'était donc à elle qu'incombait la responsabilité d'organiser les retrouvailles annuelles du 1er janvier chez mon grand-père, qui habitait désormais le bas-côté de sa maison depuis qu'il l'avait refilée, de même que la ferme, à son plus jeune fils, mon oncle Armand; en échange, ce dernier veillait à ce que mon grand-père soit bien nourri et ne manque de rien. Aussi, après que les plus vieux eurent chaleureusement salué l'arrivée de la nouvelle année en ingurgitant quelques rasades de caribou, de gros gin ou de bière, que les femmes eurent pris le temps de nourrir les poupons, bref que les retrouvailles eurent lieu, ma tante «Toinette» s'approcha de la table et claironna d'un ton qui ne tolérait pas la réplique: «Si vous voulez manger, les hommes, enlevez-vous d'autour de la table... Dépêchez-vous! On aimerait ça fêter nous autres aussi!» Dieu sait que personne ne contesta ce commandement et une première tablée, celle des plus jeunes, s'organisa.

Après trois tablées d'un repas composé de mets de circonstance, - ragoût, dinde farcie, jambon, patates, beignes, tartes à la farlouche -, la dernière quinzaine de personnes à s'être gloutonnement empiffrées se retirèrent afin de débarrasser, pour de bon, la grande table qu'on repoussa contre le mur, histoire de récupérer de l'espace dans cette cuisine d'habitude trop grande, du moins pour un seul homme. Cette manoeuvre annonçait que le moment était venu, avant que mon grand-père ne succombe aux appels de Morphée qui l'invitait à sa sieste habituelle, de passer à des choses incontournables, plus solennelles.

C'est ainsi que mon oncle Hector, l'aîné des garçons, l'air grave malgré une allure un peu pataude, se leva et se dirigea vers mon grand-père déjà confortablement assis dans sa chaise empaillée placée juste à côté de l'énorme radio de marque «General Electric».

- Pâpâ, demanda-t-il, voudrais-tu nous donner ta bénédiction?

Sans dire un mot, se levant péniblement, sans doute un peu à cause de l'âge mais aussi à cause d'une panse trop bien remplie, mon grand-père s'adossa à la porte d'entrée pendant qu'un à un s'avançaient vers lui ses neuf enfants qui s'agenouillèrent, amenant avec eux les plus jeunes de leur progéniture et invitant avec insistance les plus vieux à se joindre au groupe. Le silence avait soudainement empli la cuisine. Mon grand-père, les yeux mi-clos, un peu comme dans un autre monde, se sentant bien malgré lui investi d'une mission sur laquelle il n'avait aucune emprise, leva le bras droit qu'il tenta d'étirer au-dessus de la tête de chacun et dit, d'une voix rauque, caractéristique du patriarche qu'il était:

- Mes enfants, je vous bénis comme le Bon Dieu vous bénit: au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit...

Ben d'la santé à tous vous autres!

Après les remerciements des uns, les poignées de mains des autres, les bisous de certaines qui, en renâclant, essayaient une larme, ma tante Aurore, l'aînée de la famille, ne fit ni une ni deux et empoigna la vieille chaise de paille placée près de la radio, l'installa à gauche de la porte d'entrée, juste dans l'encoignure, et invita mon grand-père à s'y asseoir. Arrivait enfin le moment le plus intéressant de la soirée, du moins pour moi et sûrement pour quelques autres aussi! Il était une tradition dans la famille Puzé qui voulait que mon grand-père, un peu à la manière de Saint Nicolas, donne à chacun de ses petits-enfants, incluant ceux nés durant l'année, un cadeau, toujours le même, mais combien apprécié: une piastre! Pensez un peu à tout ce qu'on pouvait se procurer avec un dollar en 1955!

Cette distribution de «la piastre à pèpère» s'effectuait selon un rituel bien établi. Par ordre d'ancienneté, du plus vieux au plus jeune, mon grand-père identifiait à tour de rôle chaque famille. Ensuite, aidé de tante Antoinette qui lui refilait son nom, le grand-père appelait chaque petit-enfant qui, un à un, s'approchait, comme lors d'une visite chez le Père Noël, pour y recevoir sa piastre; l'enfant remerciait le grand-père tout en lui souhaitant, souvent maladroitement,

une bonne année et retournait, plus riche, dans la cohue. Cette distribution s'avérait une tâche ardue, car une trentaine de petits-enfants devaient ainsi parader. Aussi ne fallait-il pas s'étonner de voir mon grand-père écorcher quelque peu le décorum et échapper de sonores bâillements tellement cela le fatiguait! Même si j'étais l'un de ses filleuls, une crainte, toujours la même, subsistait: allait-il se rappeler mon nom et, si non, recevrais-je quand même ma piastre? Cela ne s'est heureusement jamais produit, pas plus d'ailleurs qu'il ne m'ait versé, à titre de parrain, un dollar supplémentaire! De toute façon, en toute justice, du plus grand au plus petit, tous les descendants avaient reçu leur piastre, gracieuseté de la générosité de notre grand-père.

Grand-papa pouvait enfin le faire son petit somme! Et ce n'était certes pas la chanson à répondre de tante Marie, ni les déclamations de cousine Nicole que sa mère, tante Lucienne, récitait à voix basse en même temps qu'elle, pas plus que les sets carrés «callés»¹² par oncle Basile ou son fils, cousin Aurèle, «Domino! Les femmes ont chaud!», qui l'empêchèrent de roupiller profondément, la tête penchée sur la poitrine comme si, à défaut d'être présent d'esprit, seul son coeur participait à la fête. Dans un coin de la cuisine, un groupe d'hommes jouaient aux cartes, au 500, tout en sirotant une grosse «Dow»; à quelques pas du gros poêle en fonte derrière lequel somnolait, tout comme son maître, le fidèle chien Fanfan, un groupe de femmes parlaient à voix basse, se racontant sans doute des secrets féminins, alors que d'autres s'occupaient des petits derniers qu'il fallait biberonner, changer de couches ou tout simplement bercer pendant qu'ils rêvaient aux anges. Dans le salon, accessible pour la circonstance, quelques-uns des grands cousins et des grandes cousines, avec les blondes et les cavaliers, s'entassaient les uns sur les autres et riaient de bon coeur, surtout des histoires salées que racontaient les gars un peu éméchés et de ce fait plus enhardis. Quant à nous, les jeunes, outre de nous gaver de «Kik Cola» et de nous empêtrer dans des chimères plus rocambolesques les unes que les autres, notre plaisir consistait à défier la surveillance de tante Madeleine, la bru et la femme de la maison, en explorant les recoins de cette demeure que finalement nous ne connaissions pas. Ainsi, alors que mes cousins Philippe, Étienne et moi étions dans l'une des chambres du deuxième étage à tenter de découvrir le passage qui mène au grenier, voilà que surgit tante Madeleine qui nous lança d'une petite voix aiguë, le sourire aux lèvres mais les dents serrées:

¹² Caller : appeler, annoncer, mener les figures d'une danse folklorique. (Dulong, Gaston).

- Mes petits enfants d'amour! On descend en bas là, ma tante Madeleine aime pas ben ça que vous soyez ici!

Il va sans dire qu'en quelques secondes nous étions de retour au premier, rejoignant le groupe qui continuait à s'amuser et à «placoter»¹³; même le sommeil avait quitté mon grand-père dont l'esprit, malgré une lassitude évidente, était de retour à la fête...

C'était comme ça que ça se passait dans le temps du Jour de l'An!

La vieille horloge suspendue au-dessus de l'énorme radio carillonna la demie de onze heures. Mon oncle Roger, qui venait de subir, avec son partenaire, la raclée de sa vie au 500, bondit de sa chaise, se tourna vers les femmes assises près du poêle et dit d'une voix courroucée: «Simone!, ramasse les enfants, on s'en va!»

- «Voyons donc! De rétorquer oncle Adrien, son partenaire de jeu, veille un peu; yé ben trop de bonne heure pour t'en aller tout d'suite. Tu vas pas nous lâcher de même!»

Oncle Roger répondit, mi-sérieux, mi-rieur:

- «Viarge! Que vous comprenez rien vous autres! On n'habite pas à Saint-Gérard, ni à Saint-Sulpice, ni à L'Assomption... On reste à Montréal, ce qui fait qu'on n'a pas juste à traverser la rue pour se retrouver dans notre lit, nous autres (...) On a ben du fun¹⁴, mais y faut penser à retourner chez-nous (...) Simone? Dis aux enfants de s'habiller, je m'en vas faire chauffer le char!»

Les gens de la ville, les Vézina, les Janson et un peu plus tard les Pepin, avaient à peine quitté qu'ils entraînaient dans leur sillage le départ, par petits groupes, des autres familles. «À la revoyure!», disaient les uns; «Bon trajet, soyez prudents!», disaient les autres. «Bonne année encore!», entendait-on ici et là.

S'il y en avait une qui attendait cette fin de soirée avec fébrilité, c'était bien ma soeur Michelle. En effet, tante Alice, la plus jeune de la famille, était la marraine de ma soeur; comme elle n'avait pas encore connu les joies de la

¹³ Placoter: parler d'abondance, causer sans arrêt (Dulong, Gaston, Idem)

¹⁴ Fun : plaisir, amusement. Avoir du "fun". (Dulong, Gaston).

maternité puisque c'est sur le tard qu'elle donnera naissance à deux mignonnes fillettes, elle considérait Michelle comme sa propre fille et lui offrait, le premier de l'an, son cadeau du temps des fêtes. Et c'était souvent lorsque la veillée achevait qu'elle lui remettait ce présent, histoire de ne pas faire d'envieux. Cette fois encore, la marraine de ma soeur avait fait preuve de bon goût et de générosité en lui donnant une magnifique poupée qui, de surcroît, marchait. La joie de Michelle était indescriptible, rejoignant en cela celle de ma jeune soeur Ginette qui avait reçu de son parrain, à Noël, un bel orgue. Ce grand bonheur, jumelé au départ des derniers invités, marqua la fin du Jour de l'An 1955 chez mon grand-père Pauzé. Comme le chante depuis longtemps le légendaire folkloriste Jacques Labrecque, il est facile de croire que, ce soir-là, «mon pauvre grand-père, y s'est couché ben fatigué...»

De retour à la maison, c'est en pensant à tous ces parents et à mon grand-père que je m'endormis en croyant fermement qu'ils auraient tous été bien fiers de me voir compter le but vainqueur des Red Wings et...

Le lendemain matin, par une journée grise et glaciale, patins aux pieds et revêtu de mon équipement de hockey aux couleurs du Détroit, je me dirigeai vers la surface glacée de la rivière L'Assomption où se trouvait mon rond, ce rond de glace que mon père m'aidait si souvent à pelleter et à arroser. J'étais seul. Comme par magie, le rêve et la réalité se confondirent: après avoir déposé la rondelle sur la glace, m'élançant à grandes enjambées, j'esquivai mes invisibles adversaires et me retrouvai seul devant le gardien des Canadiens que je déjouai d'une feinte magistrale... C'était l'euphorie dans la foule et, au milieu de la clameur, l'annonceur-maison criait au micro: «Le but des Red Wings de Détroit a été compté par Mario Pauzé, assisté de Marcel Bonin et de Gordie Howe...» Comme il faisait très froid et que, de toute évidence, mes «chums»¹⁵, les Gaudet, les Laurin, les Archambault, etc, semblaient avoir déclaré forfait en restant bien au chaud, je décidai, avant d'avoir les orteils complètement gelés, de rentrer à la maison et de revivre en pensée ce Jour de l'An d'hier soir, ce Jour de l'An d'antan et cet exploit du but victorieux... que je ne compterai jamais.

Avril 1998

¹⁵ Chum: ami, camarade, copain (Dulong, Gaston, Idem)

Cette chronique, un brin romancée, demeure le récit assez fidèle de ce qui se passait chez mon grand-père, du moins pour le petit garçon de huit ans que j'étais à l'époque. C'est une bien humble façon de rendre hommage à tous ces parents que j'ai aimés, à tous ces parents que j'aime; outre mon grand-père, Siméon Pausé, qu'il me soit permis de nommer mes oncles et tantes:

- . Aurore Pausé (Lucien Janson)
 - . Lucienne Pausé (Basile Papin)
 - . Antoinette Pausé (Adrien Coulombe)
 - . Marie Pausé (Paul Rivest)
 - . Simone Pausé (Roger Vézina)
 - . Alice Pausé (Benoît Pepin)
 - . Hector Pausé (Jacqueline Rho)
 - . Armand Pausé (Madeleine Archambault)
- et mes bien-aimés parents
Siméon Pausé et Sarah Ricard.

Celui qui oublie ou renie ses racines ne sait vraiment jamais qui il est.





« Mes sœurs, Michelle et Ginette, vêtues comme des petites princesses... »
et leur grand frère Mario Pauzé...

Le Jour de l'An chez grand-père Roch¹⁶ (Sainte-Élisabeth)

Par Réjean Olivier

Je dédie ce conte à mon ancien professeur de français en versification au Séminaire de Joliette, l'abbé François Lanoue. C'est lui qui m'a fait le plus apprécier notre belle langue française ainsi que nos traditions québécoises! En souvenir de ces samedis après-midi quand il nous lisait les meilleures compositions (1955-1956).

C'était à la fin de la seconde guerre mondiale, au premier de l'an 1945. On conservait encore, dans nos campagnes québécoises, cette tradition du dîner du Jour de l'An chez les grands-parents. Dans un petit village des environs de Berthier et de L'Industrie qui se nommait Bayole, la grand-messe du Jour de l'An se célébrait à dix heures. Le bon pasteur, au début de son sermon, offrait à ses ouailles ses vœux pour la nouvelle année: paix, joie, santé, bonheur, sans oublier la sainteté et «le paradis à la fin de vos jours». Il y avait, dans l'assistance, un air de réjouissance et de bonheur! Puis, la messe terminée, chacun se souhaitait, sur le perron de l'église, des vœux remplis de sincérité. C'était le temps où l'on se pardonnait les incartades de l'année terminée, la veille au soir.

Puis, chacun s'en retournait pour fêter dans le foyer des grands-parents. La famille d'Édouard Roch et de Louisiana Laporte, tous deux natifs de Saint-Norbert, demeurait à environ deux milles du village sur la route menant à Berthier, dans le rang de la rivière Bayonne Sud.

Grand-mère et tante Jeanne-d'Arc avaient travaillé bien fort durant le mois de décembre, car pour ce repas du Jour de l'An, on recevait au total quarante-cinq personnes, soit quinze adultes et trente enfants.

Comme notre famille demeurait au village et que notre père était journalier, il ne possédait pas de moyen de locomotion. Nous devions compter sur l'aide de l'un ou l'autre de nos oncles pour nous transporter.

¹⁶ Contes pour la Noël... Pp.: 61-65. Paru aussi dans "Joliette-Journal", mercredi 23 décembre 1981.

Je me rappelle avec beaucoup de nostalgie ces longues randonnées à partir du village jusque chez grand-père Roch. En effet, oncle Philippe ou Jean-Paul venait nous chercher en carriole après avoir été reconduire grand-père et grand-mère à la maison après la grand-messe. Il arrivait donc vers onze heures et trente pour transporter mon père, ma mère et les huit marmots. Ah! Qu'elle était rutilante de beauté la carriole tirée par un cheval fringant! Nous étions emmitouflés dans deux immenses couvertures de fourrure; seulement le nez et les yeux sortis, assez pour voir la blanche campagne qui se déroulait devant nous.

À midi, nous arrivions chez nos grands-parents. Puis c'était l'échange des bons souhaits, les poignées de mains des oncles et les gros becs des tantes. De partout, on entendait: «Ah! Comme il a grandi celui-ci! Je ne le reconnais plus!» Etc., etc.

La table était mise dans la salle à manger que l'on ouvrait pour les grandes cérémonies seulement. Il devait bien y avoir deux et peut-être trois tables aboutées. Puis, une autre table se plaçait dans la cuisine, à l'arrière de la maison. On réservait cette dernière pour les plus jeunes, les plus âgés ayant le privilège d'aller dîner dans la grande salle.

Je me rappelle avec bonheur les tantes qui portaient de belles robes multicolores; elles avaient aussi mis leurs plus beaux tabliers, la plupart du temps brodés à la main. Dans chaque regard, la joie rayonnait! Grand-père, avant le dîner, donnait la bénédiction paternelle. Ah! Ce n'était pas la bénédiction solennelle d'un évêque, mais combien c'était touchant et consolant de voir l'aïeul entouré de sa nombreuse progéniture!

Nous, à notre âge, ce qu'on regardait le plus, c'étaient les plats de sucrerie, noisettes et crème glacée douce préparée à la campagne avec des produits frais.

Durant l'après-midi, les oncles et tantes se réunissaient d'une part et les enfants de l'autre. Chacun se remémorait les joies et les deuils de l'année si vivement écoulée! C'est à ce moment que chacun lisait la lettre du cousin missionnaire en Afrique, le Père Guillaume Aubuchon. Puis, vers quatre heures, alors que le soleil commençait à décliner, on pensait à s'en aller, car la plupart étaient cultivateurs; ils devaient prévoir accomplir les travaux quotidiens. Il y avait seulement notre famille qui, elle, avait le privilège de demeurer pour le souper. Alors, nous étions tout heureux de continuer pour une seconde fois ces joies et ces plaisirs de la table!

Le souvenir du Jour de l'An chez grand-père et grand-mère Roch est l'un de ceux qui, dans mon enfance, demeure le plus vif! Après le souper, alors qu'on avait terminé les travaux de la ferme, oncle Philippe ou Jean-Paul revenait nous conduire à la maison, au village vers neuf heures du soir. Je me souviens alors du son des grelots, du crissement des lames du traîneau sur la neige et du hennissement du cheval qui connaissait tellement bien son chemin vers le village! On regardait à travers les fentes de la grosse couverture de fourrure la lune et les étoiles et on s'endormait en chemin en pensant à ces autres beaux jours de l'An que nous avons passés en compagnie de la parenté.

Des quarante-cinq personnes que comportait la grande famille Roch, dix sont aujourd'hui décédées. À leur tour, les enfants ont fondé des familles et la même tradition se perpétue.

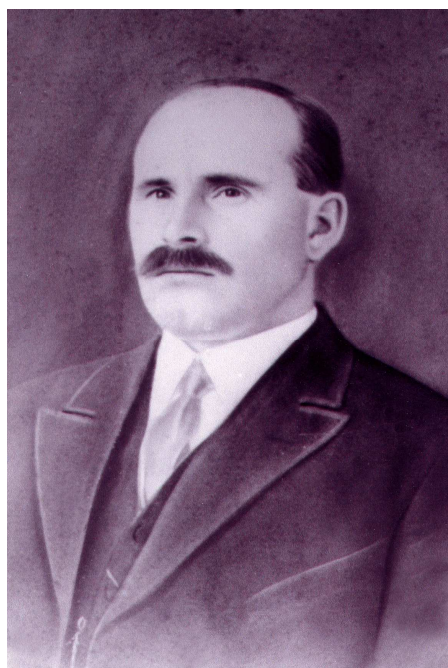
Déjà plus de trente-cinq ans sont passés depuis ce Jour de l'An de 1945! D'autres fêtes familiales continueront ces anciennes traditions québécoises. Peut-être qu'elles seront différentes, mais la base sera toujours la même: se rencontrer et fêter l'arrivée de la nouvelle année.



Oncle Philippe Roch et tante Jeanne-d'Arc Lavallée, héritiers du bien paternel.

« Grand-mère et tante Jeanne-d'Arc avaient travaillé bien fort durant le mois de décembre, car pour ce repas du Jour de l'An, on recevait au total quarante-cinq personnes, soit quinze adultes et trente enfants. »

Mes grands-parents maternels mariés à Saint-Norbert le 9 avril 1907.



Édouard Roch



Louisiana Laporte

Quand le Père Noël a les «bleus»¹⁷ (Rawdon)

Par Marc Laporte

La neige qui tombait tantôt doucement, en gros flocons, comme des boules de ouate s'entassant les unes contre les autres sur le grand tapis blanc du Grand Nord, se faisait maintenant plus intense avec un vent aux allures belliqueuses qui s'amusait cyniquement à malmener ces innocents flocons, les faisant virevolter nerveusement pour ensuite les tasser en bancs de taille déjà imposants, allait sûrement bientôt se transformer en obstacle majeur pour ceux et celles qui oseraient s'aventurer dehors.

Par une des larges fenêtres de sa grande maison nordique, le légendaire Père Noël observe la scène et paraît soucieux, bien différent de la mine réjouie qu'il arbore habituellement. Le sourire a quitté ses lèvres. Que se passe-t-il? On est pourtant un 23 décembre; il ne reste plus que quelques heures avant la grande traversée en traîneau de la planète. Ça devrait donc le stimuler, le rendre jovial, lui dont l'existence même repose sur sa bonhomie et sa joie de rendre les autres heureux.

La fée des étoiles fait alors son apparition dans la pièce, vêtue de sa longue robe parée de lumières; son visage est resplendissant et son sourire toujours présent. Elle s'approche du vieux Papa Noël toujours debout à sa fenêtre, et lui dit tout bas à l'oreille, de sa voix mélodieuse: «Père Noël, que se passe-t-il? Il y a trois jours que vous êtes là devant votre fenêtre et que l'on ne vous voit plus aux ateliers? Tous sont inquiets. Seriez-vous malade?» Au bout d'un moment, le vieil homme se retourne vers la gracieuse fée, puis baisse les yeux en haussant les épaules. «J'ignore ce qui m'arrive; je crois que je me fais vieux. J'ai comme le trac, je suis comme fatigué; j'ai les bleus en somme. Ces temps de réjouissances ne m'amuse plus; j'ai honte de l'avouer, mais c'est ainsi. Les gens ne semblent plus avoir besoin de moi. Je ne suis plus à leurs yeux qu'une sorte de symbole, je ne me sens plus désiré. On me caricature, on m'associe à toutes sortes de choses et ça m'indispose. Je regrette, mais ça ne va pas du tout. De plus, regarde ce temps d'enfer dehors.» Et il fixe à nouveau la fenêtre: «Crois-tu que c'est emballant, à quelques heures de Noël?»

¹⁷ "Bleus": être dépressif. (Dulong, Gaston, Idem)

«Mais, de dire la Fée des Étoiles, regardez dans votre salle de travail, c'est plein de lettres d'enfants et...» - «Parlez m'en de ces lettres, d'interrompre le père Noël, la plupart sont écrites par les parents. Elles n'ont pas de saveur. Je ne m'y retrouve plus.» Puis il se dirige à pas lents vers son large fauteuil près de ses appareils-moniteurs et de son écran géant, et il invite la fée à prendre siège près de lui. «Regardez, brave fille, regardez bien ce que je vais vous montrer.» Puis, il actionne ses appareils de façon à projeter sur l'écran des images provenant des grandes villes du monde. «Regardez ces gens, lança-t-il alors, regardez ces Pères Noël en papier que l'on voit à peine. Il y en a partout. On achète, on achète, et les enfants pleurent. Ils veulent ceci, ils veulent cela, y'a plus que l'argent qui compte et les propriétaires font des sous avec mon image. Ça me déprime, bonne fée; c'est plus comme avant! Les jouets que je distribue le soir de Noël n'ont plus de réelle valeur; ils ne sont plus appréciés. Ils ne représentent plus qu'un symbole, rien d'autre.» - «Mais, Père Noël, de reprendre la Fée, il ne faut pas s'arrêter à ça. Triomphez des artifices, imposez-vous, car les enfants vous aiment toujours, vous savez!»

Le vieux bonhomme se contenta de hocher la tête en guise de réponse, puis replaça les manettes de son appareil à la position «fermé».

Au bout d'un moment, la fée s'approcha de nouveau du vieil homme à barbe blanche et lui dit: «Venez au moins aux ateliers. Vous verrez avec quel enthousiasme travaillent nos nains afin que tous les cadeaux soient prêts à temps. Venez les encourager, leur dire un mot. Ils s'ennuient de vous. Venez au garage voir ceux qui mettent au point votre traîneau. Allez aux écuries voir comment on s'occupe de vos rennes. Bougez, ça vous fera du bien!» Rien, le Père Noël reste muet, implacable. Il est vidé, fatigué, prêt à lancer la serviette, à tout abandonner.

Soudain, le vent qui souffle de plus en plus fort frappe un grand coup et une des fenêtres de l'atelier de travail du Père Noël s'ouvre brusquement, faisant voler en l'air un tas de lettres laissées non ouvertes sur la table. Mais l'une d'entre elles est venue choir aux pieds du vieil homme. Il se penche machinalement, la ramasse et y jette un coup d'oeil routinier. Mais soudain, il s'attarde car il remarque une écriture d'enfant, fragile, difficile à lire: «Père Noël, Paule Nor».

Pour une rare fois au cours des derniers jours, il sourit puis s'empresse de décacheter l'enveloppe. Elle vient de Rawdon, une petite municipalité lanaudoise qu'il connaît bien. C'est un des endroits qu'il aime bien visiter à Noël. À l'intérieur, il découvre une petite feuille blanche pliée en quatre. Il la déplie et la lit: «Bon

Papa Nauel, je veux juste vous dire que je vous zaime bien et que si vous pouvez pas venir à la maison à Nauel, je vous comprendrai. Vous devez être fatigué et comme maman ma dit, vous pouvez pas aller partout. Je sais ce que c'est qu'être fatigué, car je suis malade depuis longtemps et les docteurs disent que ça s'guérit pas. Ils n'ont pas voulu que je vienne vous rendre visite au Paule Nor comme j'aurais voulu. J'aurais aimé ça être avec vous à Nauel pour jaser un peu avant d'aller au ciel. Alors faites pas de spécial pour moi si vous êtes fatigué. Je vous comprends. Bonjour, Isabelle qui vous embrasse.»

Deux larmes coulent alors sur les joues du vieil homme. Lentement, il plie précieusement le bout de papier, le glisse dans la poche de sa veste, se lève et se rend à la fenêtre. Il regarde le ciel abîmé par la tempête, y demeure quelques longues minutes, puis se tourne vivement vers la Fée des Étoiles. «Eh bien, ma chère! Vite mon manteau. Allons voir comment ça se passe aux ateliers. Il faut que l'on se hâte. Il nous reste peu de temps avant le Grand Jour.» La fée toujours souriante vient alors déposer un doux baiser sur les joues mouillées du bon vieux Père Noël. «Ho! Ho! Mais, c'est doux, presque autant que le bon vent que l'on va affronter demain soir. Ho! Ho!» Et le vieil homme, accompagné de sa grande amie la Fée des Étoiles, prend le chemin du Royaume des lutins, là où l'on fabrique avec grand soin les jouets de Noël.



**La Fête de Noël au
Collège de l'Assomption
en 1833¹⁸**

(L'Assomption)

Par Réjean Olivier

Il y avait une fois un collège naissant dans une petite municipalité de campagne qui s'appelait L'Assomption. Cette institution avait été nommée par le curé de la place, François Labelle, les deux médecins Jean-Baptiste Meilleur et Joseph-Charles Cazeneuve, ainsi que les syndics de la place, du nom bien significatif de Collège de l'Assomption, en souvenir de la mère de Jésus.

Le 4 novembre 1833, quatorze élèves, dont douze de L'Assomption, un de Berthier et le dernier de Saint-Jacques, avaient pris possession de cette nouvelle bâtisse en pierre; ils avaient commencé les classes dans la salle des habitants, au presbytère de la paroisse. La petite classe était dirigée par Michel Charron. C'était le seul maître et surveillant de la petite communauté naissante. Il était un homme intègre et prudent. Le curé Labelle avait, lui, un regard compatissant et attendri sur le nouveau collège.

On venait tout juste de prendre possession du nouvel édifice à deux étages. Dans une semaine, ce serait la fête de Noël. Les élèves avaient l'esprit nostalgique et pensaient à ces réjouissances familiales. Surtout Jean-Louis Martin et Édouard Montferrant qui venaient de Saint-Jacques et de Berthier, car on devait demeurer dans les maisons de pension jusqu'à la veille du Jour de l'An. Alors seulement on avait droit à une visite dans les familles jusqu'au lendemain des Rois. C'est alors que Jean-Louis Martin, se rappelant les joies du sapin de Noël, suggère à Édouard Montferrant et aux deux cousins Alexandre-Damase et Ferréol Dorval, que l'on garnisse le parloir du collège d'un sapin de Noël. Ça ferait plus gai! On demanderait à Urgel Cormier, dont le père était cultivateur, d'aller couper un beau sapin qui ferait la joie des élèves et du régent, monsieur Charron.

¹⁸ Contes pour la Noël... Pp.: 23-25. Paru aussi dans "Joliette-Journal", mercredi 22 décembre 1982. P. B-9.

Ce dernier, avec l'assentiment du curé Labelle, donna la permission de s'exécuter. Ah! Comme il serait beau le sapin qui venait de la terre des Cormier! Quand il est arrivé en ce vingt-quatre décembre au matin, sur le grand traîneau familial tiré par un cheval mince et blond, tous les élèves et leur maître regardaient la scène d'un oeil attendri et heureux! Même plus, le père Cormier avait coupé deux sapins; on pourrait alors choisir le plus beau! C'est ainsi que toute la petite famille assomptionniste, sur la suggestion d'un élève, Modeste Foisy, décide de conserver les deux sapins; l'un irait en face du collège à l'extérieur, du côté opposé au mat, et l'autre serait placé dans le parloir, à gauche de la porte d'entrée, sur le parcours donnant vers la salle d'étude. Le sapin à l'extérieur, la nature se chargerait de le garnir, tandis que celui du parloir serait orné de bougies, gracieuseté du curé Labelle, et de quelques jouets en bois. On appellerait aujourd'hui ces pièces des antiquités. Sabin Marsolais, le fils du forgeron, les avait sculptés dans une pièce de merisier. Monsieur Charron avait ajouté une guirlande rouge que lui avait donnée sa maîtresse de maison. Pour recevoir les personnages de la crèche sculptés dans le plâtre blanc, Jean-Baptiste Forest, dont le père était marchand de ceintures fléchées, avait cru bon d'apporter une magnifique pièce de lainage en guise de coussin protecteur pour la Sainte Famille et leurs invités, car il faut dire que le plancher en bois de pin avec ses gros noeuds rugueux ressemblait plutôt à une pièce non finie et plus ou moins polie.

Durant la messe de minuit, alors que la communauté célébrait dans l'église paroissiale, une blanche couche de neige se mêla aux verts sapinages et donna au collège l'allure d'une grande maison québécoise. Le lendemain après-midi, monsieur Charron et le curé Labelle avaient donné rendez-vous aux quatorze élèves pour une réunion spéciale au cours de laquelle on avait festoyé. Chacun y était allé, qui d'un conte, qui d'une chanson ou d'une histoire pour faire rire l'assemblée. On avait terminé par le gâteau que la servante du curé avait décoré et par une boisson à la gomme de pin que la mère d'Édouard Pelletier avait préparée pour célébrer cette grande journée. Puis chacun s'en retourna à sa pension, le coeur joyeux.

On dit que c'est à partir de cette toute première fête familiale que s'est développé au Collège de l'Assomption un esprit fraternel qui dure encore aujourd'hui après cent cinquante années d'existence.

Conte de Noël
(Saint-Michel-des-Saints)

Par Marc Laporte

Noël, seul moment de l'année
Où le rêve et la réalité se rejoignent.

La neige des derniers jours avait fait place à un temps clair mais très froid, un froid qui fait craquer le tapis blanc sous nos pieds et où les sapins, pourtant habitués à la misère, se glacent de silence sous un soleil plutôt faible qui se couche plus rapidement que de coutume, cédant à la lune un peu plus de terrain.

On était le 24 décembre en début de soirée, une soirée qui a toujours quelque chose de magique, car c'est la veille de Noël, une fête qui fait toujours vibrer, qu'on ait 7 ou 77 ans. Mais pour Philippe Desnaures, c'était une soirée comme les autres, lui qui avait quitté sa famille l'été dernier pour aller s'exiler dans le fond des bois au nord de Saint-Michel-des-Saints, tanné de la ville, des faux sourires qu'on y retrouve, des fausses poignées de main, et de tout ce modernisme rempli de notes désagréables. Il avait donc laissé derrière lui femme et enfants, travail routinier accablant, et était allé se retremper aux sources de sa jeunesse avec comme seuls amis les animaux qu'il trouvait moins dangereux et moins hypocrites que les humains.

Il avait tout abandonné à son épouse, lui expliquant qu'il étouffait à la ville et qu'il n'avait pas le droit de se suicider à petit feu dans un monde qui n'était pas fait pour lui. Gaétane avait versé quelques larmes mais n'avait pas insisté, se rappelant tous les efforts qu'elle avait mis pour déraciner ce chêne humain et l'amener vers la grande ville, lui dont on disait dans la région de Lanaudière qu'il était fils des montagnes bleues du nord matawinien et des lacs sans fond.

Philippe était donc parti, sac au dos, bottes aux pieds, yeux fixés vers le nord, guidé par son ami le vent. Et depuis, on ne l'avait pas revu à la ville. Ce 24 décembre, comme tous les soirs, l'homme des bois achevait son repas dans la cabane qu'il avait construite lui-même et qu'il avait appuyée à un massif rocheux, près d'un lac caché et peu accessible. Ensuite, il avait attisé le feu qui ronronnait dans le foyer, jeté un coup d'oeil sur la photo de Francis et Hélène, ses enfants, photo qu'il avait placée bien en vue sur sa table de bois rond, tout comme celle de son épouse, puis avait jeté sur son dos sa veste en peau d'ours, poussé la porte de fortune et chaussé ses raquettes pour sa petite sortie nocturne quotidienne.

Complètement détaché de tout ce qui peut être associé à la vie citadine, Philippe ignorait quel jour on était; il n'avait pas de calendrier et vivait un peu comme les animaux, soit un jour à la fois. Il était toutefois heureux au milieu d'un environnement qui ne sonnait pas faux et où personne ne le guettait à un tournant pour lui enfoncer un couteau dans le dos. Il n'avait de comptes à rendre à personne sinon à son créateur, et pour lui la vie c'était davantage ça, et non ce qu'il avait connu durant quelques années à Joliette, où les arbres et les animaux n'ont qu'un rôle décoratif à jouer, près de gens qui ne font que se bousculer en essayant de devancer le temps qu'ils ne connaissent d'ailleurs que par les aiguilles de leur montre.

Il faisait froid, mais l'homme semblait aimer cet air glacial qui caressait son visage, et la neige qu'il foulait de ses raquettes lui paraissait plus douce que le tapis des salons des villes d'en bas. Soudain, un bruit parvient à ses oreilles, un bruit bizarre comme une plainte. Tel un animal surpris par une visite inattendue, il s'arrête. Quelque chose vient de perturber son sanctuaire. À pas savants, il s'avance près de l'endroit d'où provient le bruit. Et là, à quelques mètres derrière quelques gros sapins, il aperçoit, à sa surprise, un large traîneau renversé, un attelage de chevreuils de luxe (des rennes) en difficulté, et un vieux bonhomme tout de rouge vêtu qui semble plutôt mal en point. Comme il y a bien longtemps qu'il n'a pas parlé à un humain, les mots n'arrivent pas à lui sortir de la bouche. Mais il se rappelle soudain de ce personnage qu'on appelle le Père Noël dans les villes d'en bas, et se rend compte qu'il s'agit bien de lui.

«Viens m'aider, ne reste pas là ainsi!» lança alors le vieil homme. Il lui explique que, distrait, il avait accroché un arbre en volant trop bas et que c'était la raison pour laquelle il se trouvait dans cette fâcheuse position. «Mais dites donc, reprit le bonhomme, que faites-vous dans le bois un 24 décembre? Ho! Ho! Je ne croyais pas être si près de la civilisation!» Philippe, sans répondre, s'affaira plutôt à remettre en meilleure position le traîneau, constatant qu'aucun bris majeur n'avait affecté le curieux véhicule. Il jeta un coup d'oeil aux bêtes qui semblaient également remises de leurs émotions, puis il dit au bonhomme: «Voilà, c'est fait. Vous pouvez reprendre la route.»

«Vous savez qui je suis au moins?» demanda le vieil homme à Philippe. Ce dernier haussa les épaules. «Je suis le Père Noël, Ho! Ho! Et je suis en retard pour ma distribution de cadeau. Une chance que vous m'avez aidé. Ho! Ho!» Philippe ne dit rien, mais intérieurement, il se posait un tas de questions. On s'en serait posé à moins. Il revoyait aussi dans sa tête Francis et Hélène qui attendaient toujours

chaque 24 décembre la venue de ce vieil homme et son traîneau rempli de jouets, cet homme qu'il avait toujours cru être un personnage de fiction.

Mais là soudain, il se trouvait près de lui. Alors, il n'arrivait pas très bien à comprendre ce qui se passait. «Vous devez sans doute avoir des enfants?» reprit le Père Noël alors qu'il s'appêtait à remonter dans son traîneau lourd de boîtes enrubannées. Philippe bégaya un peu, en répondant au vieil homme: «Euh... oui... j'ai des enfants mais...» Le vieil homme s'approcha de Philippe, lui fit voir qu'il le comprenait, puis lui suggéra de l'accompagner dans sa distribution de cadeaux aux enfants de la terre, étant donné qu'il était en retard et qu'un coup de main lui ferait grand bien. Philippe était bouleversé; il revoyait Francis et Hélène près du sapin, les yeux tout brillants, et sentait la chaleur d'un doux baiser sur sa joue rude.

«Tu ne rêves pas, tu sais, mon gars, devait reprendre le bonhomme, tu es avec le Père Noël. Alors, un p'tit effort, monte avec moi dans le traîneau. Tu verras comme ça fait du bien de faire plaisir aux enfants durant la nuit magique de Noël.» Au bout d'un moment, Philippe leva les yeux, força un sourire en direction du légendaire personnage, puis grimpa avec lui dans le traîneau. Les rennes se mirent alors en marche et le traîneau grimpa vers le ciel en route vers les villes illuminées du sud.

En circulant autour des étoiles, Philippe entendait une sorte de musique qu'il ne connaissait pas mais qu'il trouvait extrêmement douce. Puis les villes illuminées surgirent en bas et le traîneau piqua vers ces dernières. Il s'immobilisa finalement sur un grand terrain que Philippe pensa reconnaître. En effet, il s'agissait d'un grand parc qu'il fréquentait dans le temps avec ses enfants, été comme hiver. Le vieil homme se tourna alors vers Philippe et lui indiqua une petite maison de briques un peu plus loin. «Tu sais, mon homme, dans cette maison, deux enfants attendent avec anxiété un peu de joie. Ils sont seuls avec leur mère et tu leur feras plaisir en allant leur porter ce sac.» Il le plaça dans les mains de Philippe en lui faisant un clin d'oeil, lui rappelant que faire plaisir à un enfant à Noël ça n'avait pas de prix.

La maison que le Père Noël lui avait montrée du doigt près du grand Parc Lanaudière était la sienne, et son coeur battait alors à un rythme bizarre. L'homme des bois était soudain transformé. Le rêve et la réalité se confondaient en lui. Philippe se tourna alors vers le vieil homme le coeur au bord des larmes et essaya de dire quelque chose mais n'y arriva pas. «Va, dit le vieillard, tu verras que tu seras heureux cette nuit. Ho! Ho!»

Philippe prit alors le sac, descendit du traîneau, puis envoya la main au Père Noël pour ensuite se diriger vers cette maison qu'il avait oubliée au cours des derniers mois. Arrivé à destination, il faillit rebrousser chemin mais se ravisa et sonna.

C'est Hélène qui vint ouvrir la porte pour rester estomaquée. «Mais, m... vous n'êtes pas le Pé... vous... papa, papa!» s'écria-t-elle alors en sautant dans les bras de Philippe. Le Père Noël a tenu parole, maman, c'est papa. Gaétane, les yeux mouillés, vint à son tour se jeter dans les bras de son homme avec Francis. Tous pleuraient de joie.

Puis, au bout d'un moment, Philippe devait balbutier: «J'ai apporté ce colis pour vous, mais... je...» Gaétane devait alors sourire en disant: «Le plus beau cadeau, cette nuit, c'est toi! C'est tout ce dont nous avons besoin!» Et pendant que les enfants s'affairaient à déballer le contenu du sac et que les larmes de Gaétane mouillaient les joues de Philippe, ce dernier aperçut par la fenêtre le traîneau du Père Noël qui reprenait de l'altitude au bout de la rue. Il entendit même les «Ho! Ho!» du vieil homme. Le Père Noël venait de se faire complice d'une bien agréable histoire. Et encore une fois, la magie de Noël faisait son oeuvre comme elle le fait depuis des années et des années.



L'esprit de clocher¹⁹
(Un oiseau qui parle)
(Berthier)

Par Gilles Tessier

Le début de mon histoire se situe vers les années 1880 alors que je vis le jour dans un nid que mes parents avaient construit sous l'une des niches des fenêtres de l'église de Berthier. Après plusieurs tentatives infructueuses en compagnie de maman, je réussissais enfin à prendre mon premier envol au-dessus du cimetière de l'époque, qui était situé juste en arrière de l'église, vers le mois de juillet de cette première année de ma vie.

Comme je ne suis qu'un très simple moineau canadien, il va de soi que ma famille et moi n'allions pas passer l'hiver dans le sud comme tous ces oiseaux sophistiqués qui nous visitent chaque été, et il me fallait trouver un gîte pour les durs mois de l'hiver qui venait. Mon choix se fixa dans l'un des clochers de l'église, et c'est ainsi que mon aventure débuta la nuit de Noël de cette première année de mon existence.

Comme il faisait très froid en ce 24 décembre 1880, j'avais réussi à entrer dans l'église vers les 4 heures de l'après-midi, alors que le bedeau avait ouvert grandes les portes pour livrer passage aux Berthelais se rendant à confesse pour se préparer à la communion de la messe de minuit. Il faisait sombre à l'église à ce moment-là; personne ne me vit et je m'endormis tout simplement dans un des tuyaux de l'orgue du jubé de la chorale. C'était le bonheur parfait et la chaleur de la bâtisse fit rapidement fondre le verglas qui collait mes ailes depuis qu'une légère pluie, tombée à l'heure du dîner, avait drôlement compliqué mes exercices de vol.

Je fus cependant réveillé brusquement, vous le comprendrez, lorsque l'organiste de la chorale attaqua les premières mesures du Minuit, chrétiens à l'heure prévue. Tout étourdi par le vent des pompes de l'orgue et le son strident de ce tuyau qui donnait le si-bémol dans lequel je m'étais réfugié, je ne songeai qu'à fuir cet enfer de bruit en battant follement des ailes au-dessus des membres de la chorale qui, me prenant pour une chauve-souris, se posèrent immédiatement les mains sur la tête comme si j'étais un bombardier (qui n'existait d'ailleurs pas à

¹⁹ "La Vie berthelaise". Vol. 3, no 13. Édition spéciale de Noël 1976. Pp.: 20-21. Remanié en 1990.

l'époque) prêt à lancer ses premières bombes sur eux. Le même phénomène se produisit lorsque je survolai la nef et le chœur, tant et si bien qu'au moment même où la chorale clama «Peuple à genoux», la majorité des Berthelais présents respectèrent radicalement cet ordre venant des chantres!

Je fus conscient à ce moment-là que je perturbais drôlement le déroulement de l'office et me dirigeai le plus rapidement possible vers la première cachette qui s'offrait à moi. Ce fut directement dans la crèche en-dessous d'un énorme boeuf de plâtre qui resta tout hébété de mon arrivée intempestive. Je ne bougeai plus de toute la cérémonie, tant et si bien que l'on oublia ma présence et qu'à la fin de la troisième messe alors qu'on éteignait une à une les lumières de l'église, je me demandais bien comment je pourrais me sortir de cette position précaire.

C'est alors qu'un monsieur en soutane noire (j'appris par la suite qu'il s'agissait du curé de l'époque) vint faire une dernière prière à la crèche avant de se rendre à son réveillon au presbytère. Il m'aperçut et, l'espace de quelques secondes, nous nous regardâmes yeux dans les yeux, nous demandant tous les deux qui allait faire le premier geste de recul... ce fut moi qui, essayant de m'envoler, fis faire une magistrale pirouette au boeuf qui alla se fracasser sur la première marche de la Sainte Table.

Au lieu de se mettre en colère, comme je l'avais pensé, le saint homme de curé m'attrapa doucement avec ses grosses mains sympathiques et se lia d'amitié pour moi... le premier moineau berthelais qui avait assisté à la messe de minuit dans la crèche de son église!

À partir de ce jour, le curé et moi devînmes de vrais grands amis. La servante du presbytère me donnait chaque jour ma ration de pain et le bedeau installa même un abreuvoir à moineaux entre l'église et le presbytère. Chaque matin, c'était moi qui allais réveiller mon ami-curé en chantant joyeusement sur le rebord de la fenêtre et, très souvent, l'été surtout, il ouvrait la vitre et me permettait de l'accompagner dans ses ablutions matinales. Comme j'habitais toujours dans le clocher et que ce saint homme me reconnaissait beaucoup d'esprit pour un vulgaire moineau, simpliste, il me baptisa Esprit-de-clocher... ce nom que je porte encore aujourd'hui... 100 ans après.

Inutile de vous dire que lorsque le curé décéda quelques années après ma fugue dans l'orgue de son église, j'éprouvai beaucoup de peine mais, quelques jours après sa mort, son âme vint me retrouver dans le clocher et me dit tout doucement: «Ami, Esprit-de-clocher, je viens t'apporter un gage de ma grande

amitié pour toi... Tant et aussi longtemps que cette église de Berthier vivra, tu vivras aussi... Tu seras le témoin vivant de toutes les générations de Berthelais qui vont naître dans le futur... Tu accompagneras à leur dernier repos ceux qui viendront me rejoindre... Tu te souviendras de moi tout en veillant sur les Berthelais qui se succéderont de génération en génération.»

Et c'est ainsi que depuis ce temps, hiver, printemps, automne et été, je survole Berthier et les environs. Les années ont passé et j'ai connu une multitude de Berthelais sans que ces derniers se rendent compte de ma petite présence.

Je me souviens de cet hiver, alors que j'avais accompagné mon ami «Gustave» (quelques Berthelais se souviendront de ce sympathique concitoyen que tous les Berthelais de l'époque connaissaient) dans la cabane que le curé Désy avait fait construire pour lui sur le terrain où se trouve aujourd'hui la salle paroissiale. J'étais entré par la fenêtre entrouverte de cette cabane vers l'heure du dîner, ayant été attiré par la douce fumée blanche qui se dégageait de la rudimentaire cheminée de la construction... J'y ai passé plus de quatre jours avec mon ami Gustave qui se trouvait bien heureux qu'un ami vienne partager sa triste solitude.

Au cours de ces longues années, j'ai assisté à la construction et à la démolition de plusieurs bâtisses de Berthier. J'ai suivi les élèves du couvent et ceux du collège dans leurs différents déplacements dans les rues de la ville, dans leurs ébats sportifs de leurs vacances annuelles. J'ai même assisté à la première séance cinématographique dans une salle aménagée à cet effet par un Monsieur Brisson à l'intérieur d'un édifice érigé sur la rue Montcalm, à gauche de la voie ferrée... et plus tard à des combats de boxe et de lutte à la petite arène que ce même Monsieur Brisson (qui fut maire de Berthierville) avait construite là où se trouve aujourd'hui l'usine d'embouteillage des produits Coca-Cola de Monsieur Lafontaine.

Quelle joie c'était pour moi de suivre mes concitoyens lors des parades de la Fête-Dieu. Je survolais toujours le dais tout au long du parcours qui prenait son départ en face de l'église pour se diriger, rue Montcalm vers l'est, rue Iberville vers le sud, rue Frontenac vers l'ouest, pour enfin venir s'arrêter au reposoir du Juvénat. Tout Berthier était présent lors de ces grands défilés: la chorale, les Chevaliers de Colomb, les Filles d'Isabelle, les Croisés, toutes les ligues paroissiales et les mouvements de Berthier... Je me souviens aussi des vêpres du dimanche après-midi, de l'arrivée du train à la gare de la rue Frontenac, du départ du François C au Quai de cette même rue... des kermesses annuelles organisées

par la Société Saint-Vincent-de-Paul dans le parc municipal... des nombreuses campagnes électorales au cours desquelles les Berthelais s'entre-déchiraient pour se réconcilier immédiatement après... de la construction des ponts entre les différentes îles en face de Berthier... de la construction de la salle paroissiale et des expositions qui furent organisées à l'intérieur de cette dernière, de l'incendie du premier et du deuxième marché au centre de la ville... de la Eddy Matches... de la Berthier Box and Lumber et de plusieurs autres usines disparues... de l'arrivée des Moniales dominicaines chez nous... du départ des Clercs de Saint-Viateur... du petit hôtel de ville, place du marché en arrière de ce dernier... du lugubre poste de pompiers angle Place du Marché et Vaudreuil (Magasin Allard aujourd'hui)... du premier aqueduc municipal et de son gros réservoir (Rue Frontenac)... de la buanderie du Chinois (Banque Royale aujourd'hui)... Oh! Ce serait long d'énumérer tous mes souvenirs de vieil oiseau berthelais... mais je me souviens de tout cela et il reste toujours un petit coin dans ma faible cervelle de moineau pour entasser encore un peu plus de ces souvenirs, de jour en jour, de mois en mois, d'année en année...

Un oiseau qui vit si longtemps fait parler un peu de lui... c'est normal... et c'est ainsi qu'au cours de ces nombreuses années, les gens des villages et villes voisines se sont rendu compte qu'à Berthier, plusieurs semblaient avoir «l'esprit de clocher»... On traduit donc l'oiseau que je suis en sentiment paroissial et municipal et en lui donnant un sens péjoratif que je ne comprends pas encore.

Vous tous, les jeunes, qui lisez ce petit conte aujourd'hui, si un jour on dit de vos parents que ces derniers possédaient l'esprit de clocher, et si on vous taxe vous-mêmes de posséder ce sentiment, ne vous offusquez surtout pas, car vous savez maintenant qu'il ne s'agit que d'un simple moineau sans malice, qui a aimé... qui aime et qui aimera toujours Berthier, et lorsque vous assisterez à la messe de minuit, jetez un regard en-dessous du boeuf de plâtre dans la crèche, ou écoutez attentivement en levant la tête vers le clocher de votre église... peut-être me verrez-vous ou entendrez-vous le faible gazouillement d'un vieil oiseau qui vous aime et veille sur vous... c'est votre vieux copain qui fut également celui de vos parents et de vos ancêtres... «L'esprit de clocher».



La préparation de Noël chez le père LaVictoire²⁰
(Sainte-Élisabeth)

Par Réjean Olivier

*Je dédie ce conte de Noël à un journaliste de la région décédé
il y a quelques années, Monsieur Marcel Hamel.
Il aimait tellement ces réjouissances
et savait si bien les raconter.*

On était déjà rendu au troisième dimanche de l'Avent. A l'extérieur, il faisait un froid de loup. La campagne était recouverte d'un blanc tapis de neige, juste pour dire que la dernière rafale avait blanchi les guérets et les labours; car on voyait par-ci, par-là, la couleur brune de la terre fertile et vivante durant la chaude saison.

A l'intérieur, un peu partout, on s'affairait à préparer les réjouissances et la boustifaille pour les fêtes. Il y avait bien dans la petite paroisse de Bayole, le père Georges LaVictoire qui dépassait les soixante-dix ans. Mais l'habitude du travail et l'ardeur qu'il avait mises au labeur quotidien ne lui donnaient pas cet âge car il était encore très vif. Il avait accompli, au cours de sa vie, plusieurs tâches: d'abord, homme de ferme pour une riche famille (les Lambert), dans le rang Rivière Bayonne nord, à côté de la ferme paternelle; ensuite, il avait accompli les mêmes gestes rituels sur la terre, dans une autre famille (les Aubin) du rang Saint-Pierre. Son patelin, il le connaissait bien! Il avait été par la suite, après quelques années d'études à l'Institut agricole de Saint-Hyacinthe, second beurrier à la Crémierie coopérative de Sainte-Élisabeth. La perte de son épouse alors âgée de seulement quarante-deux ans et le soin qu'il voulait apporter personnellement à l'éducation de ses huit enfants lui avaient dicté de prendre un ouvrage beaucoup moins captivant; il était donc devenu bedeau, grâce à la complicité du bon curé Allary qui connaissait tellement bien ses paroissiens ainsi que leurs besoins.

²⁰ Contes pour la Noël... Pp.: 17-20.

Or, en ce deuxième dimanche de l'Avent, il avait appelé deux de ses filles qui demeuraient pas très loin dans la campagne environnante; elles viendraient, le dimanche suivant, faire à manger pour recevoir les enfants et petits-enfants durant les Fêtes. Au jour fixé, l'aînée et la cadette se rendaient donc en traîneau pour faire cuire pas moins de vingt tartes aux raisins, aux dattes, au sucre, sans oublier une quinzaine de tourtières. La veille, le père LaVictoire avait préparé tous les ingrédients; une corvée, en ce dimanche après-midi, allait donc redonner aux armoires à manger de ce grand-père, qui vivait seul dans son logis au village, des airs de gaieté et d'envie.

Durant tout l'après-midi, il a fallu transporter des bûches d'érable pour faire ronronner le gros poêle à bois. On s'affairait autour de la table. Le père LaVictoire avait mis son grand tablier blanc, signe qu'il se passait quelque chose de spécial dans la cuisine. On y préparait la table de Noël et celle du Jour de l'An, car il attendait comme d'habitude ses huit enfants et ses seize petits-enfants pour ces deux jours-là.

La table et le buffet étaient remplis de plats, de cuillères et de fourchettes qu'il faudrait bien nettoyer et replacer dans la grande armoire à pointes de diamants pour l'année prochaine. Puis, vers cinq heures de l'après-midi, le garde-manger s'emplit à craquer.

A la brunante, les deux filles du père LaVictoire retournèrent lentement à la maison au son des grelots dans un traîneau qui glissait facilement sur une neige nouvelle, se reflétant au clair de lune par cette soirée froide et glaciale.

Et le père LaVictoire, s'en allant sonner l'angélus du soir, songeait déjà à la messe de minuit, au réveillon de Noël avec la grosse dinde qu'il ferait rôtir chez le boulanger d'à-côté, et au Jour de l'An avec sa bénédiction paternelle qui enclencherait pour lui et les siens une autre année de paix et de bonheur durables!





Le marché du Temps des Fêtes, par Joseph-Charles Franchère.
Copie par Monique Blaquière-Benoît d'un original appartenant
au Juge Ladouceur (Joliette).
Collection Yolande Pelletier et Réjean Olivier.



Noël... 1945
J'avais 11 ans²¹
(Berthier)

Par Gilles Tessier

Il est quatre heures de l'après-midi, la cloche sonne et Soeur Gérard-Magella nous offre ses voeux de Joyeux Noël et de bonnes vacances avant que les portes de l'école Saint-François s'ouvrent toutes grandes sur la cour de récréation pour libérer le passage aux 350 élèves de la Commission scolaire de Berthierville qui seront en congé jusqu'au 7 janvier 1946, le lendemain de la grande fête des Rois.

C'est la pénombre, mais aujourd'hui le soleil couchant n'est pas précurseur du dodo de huit heures, car c'est la grande nuit qui débutera bientôt, et pour la seule nuit de l'année, les jeunes Berthelais la passeront aussi blanche que cette belle neige qui a recouvert tous les trottoirs et rapetisser les rues Frontenac et Montcalm tant et si bien que les automobiles ont peine à rencontrer la voiture du laitier ou du boulanger mue par le fier cheval qui fait tinter gaiement la cloche accrochée au cou ou sur la couverture qui recouvre son dos.

C'est drôle et surprenant, mais tous les adultes que nous rencontrons, chemin faisant vers la maison, ont le sourire aux lèvres et nous saluent très gentiment: jamais je n'avais réalisé comme aujourd'hui, combien c'est beau et sympathique Berthierville!

1945, j'ai déjà onze ans, je ne crois déjà plus au Père Noël. Cependant, samedi dernier, j'étais très ému et émerveillé de voir ce beau défilé (organisé par la Chambre de Commerce et auquel participait la fanfare du Collège Saint-Joseph) défiler dans les rues de ma ville pour venir se terminer chez Monsieur Adrien Ducharme, à côté du bureau de poste. Tous les enfants de la ville et de la paroisse étaient là. Les petits en pleuraient de joie et moi je regrettais de ne plus croire à cette féerie. C'est bien vrai que le samedi précédent, j'avais, comme tout le monde, écouté le reportage de la grande parade du Père Noël à Montréal, sur les ondes de CKAC, avec le jeune annonceur Roger Beaulu qui sait si bien parler aux enfants et décrire ce qu'il voit.

²¹ Idem. Vol. 1, no 10. Décembre 1974. Pp.: 20-22.

Il y a des gens comme Raymond Sanschagrin qui connaît ça, lui, et qui a dit à papa l'autre jour que dans quelques années nous pourrions voir le défilé par notre appareil de radio! En ajoutant une autre bébelle²² au radio, on pourra voir ce que l'on entend!... La télévision, que ça s'appelle. Moi, je suis bien sûr que c'est impossible, imaginez... l'image vivante du Père Noël dans la salle à dîner chez-nous, tout comme au théâtre Parisien, en haut du marché, les soirs où maman me donne la permission d'aller aux vues pour voir la série du Surhomme! Ils sont fous ces adultes, imaginez que l'an dernier, au Jour de l'An, grand-papa, qui est pourtant un homme sérieux, m'a affirmé que lui ne verrait pas cela, mais que j'avais, moi, de grandes chances de vivre assez longtemps pour voir un homme monter jusque dans la lune! Aie... Pousse grand-papa... mais pousse égal... Voyons, comme si c'était possible! D'ailleurs, l'abbé Ducharme nous l'a bien dit à l'école l'autre jour durant le cours qui nous prépare à notre communion solennelle que Dieu a fait la Terre en sept jours et que c'est sur notre planète uniquement qu'il y a des hommes et des femmes. Là-haut, c'est le Ciel et ce n'est qu'à notre mort que nous nous y rendrons si nous suivons les commandements de Dieu et de l'Église. Donc, on ne peut sûrement pas monter à la lune en étant vivant!

Oh! J'oubliais, ce midi, mon ami Claude a mangé un hot-dog chez Aucoin... et aujourd'hui, c'est vendredi. Je me demande s'il va communier ce soir à la messe de minuit. Il va être obligé de retourner à la confesse et nous y avons été avec les Soeurs. Pauvre Claude, il n'a peut-être pas fait exprès, mais c'est grave... dans le catéchisme, on nous a dit que si on mourait en état de péché mortel, on irait directement en enfer pour l'éternité... C'est vrai qu'il a fait «ses neuf premiers vendredis du mois» cette année... Il a une chance de s'en sauver!

J'ai hâte d'avoir soupé car après j'aurai la permission d'aller acheter mes cadeaux pour papa et maman. Les vitrines chez Daviault, chez R. A. Gervais, chez Tessier, chez les demoiselles Farly, chez Ducharme, chez Champoux, seront tout allumées ce soir! En face de Aucoin, on fait même jouer de la musique de Noël à l'extérieur sur la rue Frontenac... même chose au magasin de musique de Monsieur Desrosiers... C'est beau Berthier un soir de Noël, même s'il fait très froid et qu'il neige un peu. Tiens, deux cultivateurs de Saint-Cuthbert sortent de la Melchers avec leur tombereau²³ de drêche fumante. Ils doivent avoir hâte d'arriver à la

²² Bébelle : jouet, joujou. (Dulong, Gaston).

²³ Tombereau: voiture d'hiver à deux patins et à boîte basculante servant au transport du fumier,

maison pour se réchauffer et pour faire reposer leurs chevaux à l'étable... ces pauvres bêtes attendent en plein froid depuis deux heures cet après-midi... Je le sais, je les ai vus en retournant à l'école après-midi... Oui, parlons-en du dîner... un dîner «maigre et jeûne», car ce n'est qu'après la messe de minuit que nous mangerons gras... au réveillon.

À l'heure du souper à CHLP, nous avons écouté les vœux de Noël de Monsieur Duplessis, premier ministre, et d'un Monsieur Godbout que je ne connaissais pas... Papa m'a dit que c'était un rouge et qu'il était chef de l'opposition. Monsieur Duplessis, lui, c'est un bleu, et je l'ai déjà vu l'été dernier; il était venu faire un discours dans le parc en face de l'église. C'était une semaine avant la kermesse de la Saint-Vincent-de-Paul. Je m'en souviens parce qu'il y avait beaucoup de monde ce dimanche-là à Berthier... j'avais jamais vu ça. Papa m'avait amené au parc et, en sortant de la maison, il avait invité son ami, l'avocat Armand Sylvestre, à venir avec nous... mais ce dernier n'avait pas voulu! Papa m'a expliqué que c'est parce que c'est un rouge, mais que c'est un bon diable pareil!

À sept heures ce soir, nous nous rendons, maman et moi, car papa travaille, nous nous rendons, dis-je, à la gare du CPR sur la rue Frontenac, de biais avec le quai, pour aller chercher mon oncle et ma tante qui arrivent par le train pour venir à la messe de minuit à Berthier et réveillonner chez-nous. J'ai hâte, parce qu'il est bien «smart» mon oncle, et il me donne toujours de beaux cadeaux à Noël. Je me demande bien ce que papa et maman vont me donner cette année... peut-être une raquette de tennis pour que je puisse aller jouer au terrain en arrière de chez Monsieur Ménard ou au terrain de la Melchers!... Mais ça, c'est pas important, parce que Soeur Claire-du-Saint-Sacrement nous a dit ce matin à l'école que notre plus beau cadeau de Noël, c'était le petit Jésus... J'ai été voir la crèche hier après-midi à l'église et il n'était pas encore arrivé... Paraît que les Soeurs du couvent vont le mettre dans la crèche juste à minuit ce soir. J'ai hâte... mais je ne le verrai probablement pas parce que je suis dans le choeur en soutane rouge, pour la messe de minuit!

La messe de minuit... mais non, c'est-y-beau un peu! On dirait que les lumières de notre église brillent encore plus fort ce soir. À minuit juste, François Desrosiers a «entonné» (comme dit maman) le Minuit, chrétiens et toute la chorale entonne à sa suite, on dirait que les murs tremblent quand le Frère Carbonneau, à l'orgue, reprend le refrain... «Peuple à genoux, chante ta délivrance... Noël, Noël!»

de la neige, etc. Dulong, Gaston, Idem. P. 431.

Mon Dieu qu'il joue bien le Frère Carbonneau! Ça, c'est un vrai bon musicien! En octobre, il y a deux mois, il a donné un concert sacré dans l'église. Papa et maman y sont allés... Ils ont trouvé ça beau.

Le Minuit, chrétiens est terminé et, durant quelques secondes, c'est un grand silence dans l'église... Puis, le Frère Carbonneau attaque encore plus fort... C'est que le curé Désy, entouré de l'abbé Ducharme et de l'abbé Houle, viennent d'entrer dans le chœur, précédés du «cérémoniaire» et du «thuriféraire» eux-mêmes précédés des «acolytes»... C'est impressionnant... une messe diacre, sous-diacre... et c'est long un peu! Ça se fait tout en latin, mais on a la traduction dans notre livre de messe. Une heure du matin, la première messe est terminée... mais il y en a encore deux autres... des basses messes, celles-là, et juste avec le curé Désy... Il va sûrement les dire vite car il vient réveillonner chez-nous et maman lui a dit que la dinde serait cuite pour deux heures moins le quart!

En revenant à la maison, mon oncle, papa et les autres hommes ont droit de prendre un petit coup... moi pour la première fois, j'ai droit à un peu de vin avec maman... C'est pas bien bon! J'aime mieux un Coke. Puis, c'est la remise des cadeaux... les embrassades... les joies... les poignées de mains, les remerciements... et l'on passe à table pour le réveillon. Je ne peux pas jouer avec mes cadeaux tout de suite, mais je le pourrai après! Puis c'est déjà terminé... Oh! Ça passe vite, le réveillon de Noël, mais demain ça recommencera, car nous devons aller à Montréal par le train, chez de la parenté, pour souper. J'espère qu'il ne neigera pas trop, trop!

Dans beaucoup, beaucoup d'années, quand je serai papa, moi aussi, j'irai à la messe de minuit avec mon garçon et je lui conterai, ce qui sera devenu, des Noëls d'antan à Berthierville. J'ai hâte, oui, bien hâte de me promener dans les rues de mon beau Berthierville avec mon garçon (et peut-être ma fille aussi... sait-on jamais), pour leur montrer notre belle église, notre collège, notre couvent, l'école Saint-François, le bureau de poste, le magasin Tessier, le Juvénat, le théâtre Parisien, le quai, la gare... Tout ça prend une couleur spéciale à Noël et tout ça, c'est bien beau!

Mais je n'ai que onze ans et quand j'aurai des enfants, je serai devenu adulte, moi aussi, tout comme papa et maman aujourd'hui... Oui, que sera mon Berthier dans trente ans?... En 1974 tiens... (Dieu que c'est loin ça!) est-ce que j'aurai encore papa et maman?... Est-ce que j'aurai des enfants et une belle épouse?... Est-ce qu'il y aura encore des bleus et des rouges?... Est-ce que vraiment des hommes auront atteint la lune?... Est-ce que nous aurons la télévision?... Est-ce que nous serons plus... ou moins heureux?

Le Jour de l'An²⁴ (L'Assomption)

Michelle Le Normand

La veille, on se couchait à l'heure des poules. À cinq heures, on soupait sans appétit, en répétant sur tous les tons: «J'ai hâte, j'ai hâte!» Puis, vite, aussitôt la digestion faite, on montait se mettre au lit. À la boule d'or des couchettes blanches, on pendait le bas, le plus grand bas! On faisait sagement ses prières et l'on essayait de dormir.

Le sommeil ne venait pas tout de suite. Les petits enfants sont si excités, quand ils attendent des étrennes! On chuchotait, on riait. On se relevait et l'on se rendait à la tête de l'escalier; on cherchait à surprendre quelque bruit révélateur, son de flûte ou de tambour! On se remettait au lit avec l'arrière-pensée qu'on ne dormirait peut-être pas quand saint Nicolas passerait; alors on verrait si ce serait maman ou tante Estelle.

Finalement, les anges nous prenaient dans leurs bras et les rêves venaient! À minuit, maman nous appelait, le Jour de l'An était arrivé. On décrochait le bas rempli, et l'on descendait vers la salle à manger, où étaient les jouets. Tout le monde s'embrassait: «Bonne année, maman, bonne année, papa, bonne année, tante Estelle, bonne année, Toto, bonne année, Marie, bonne année, Pierre.»

Pendant une heure, on s'amusait avec le carrosse, la poupée, le piano aux sons grêles et faux, le tambour, le jeu de blocs, et l'on poussait sans cesse des cris d'enthousiasme! Il fallait bien pourtant remonter se coucher, mais à quatre heures on était déjà relevés, et à cinq heures, emmitouflés dans les fourrures de lapin blanc, on s'en allait vers l'église. Oh! Ce n'était pas la plus fervente des messes, mais maman nous avait accoutumés à offrir au petit Jésus toute notre année, dès minuit. Alors, le bon Dieu devait, en faveur de cela, pardonner les distractions et les sourires heureux que nous échangeions entre nous durant le saint sacrifice!

Au retour, on jouait tout de suite, et on jouerait ainsi toute la journée avec des jouets que demain on abandonnerait un peu...

²⁴ Le Normand, Michelle, pseud. Autour de la maison. Montréal, Fides, 1944. Pp.: 84-86.

L'avant-midi, commençait la procession des petits enfants du «coteau» qui venaient chercher leurs étrennes. Ils avaient de grandes poches de grosse toile, ils les tenaient ouvertes avec leurs deux mains, et on y jetait pêle-mêle sacs de bonbons et fruits. Maman leur donnait des beignes et des tourtières. Ils étaient aussi joyeux que nous, plus heureux peut-être, parce que la fête était plus extraordinaire, et que les privations de l'année les rendaient moins difficiles, les chers petits pauvres.

Tous les «quêteux»²⁵ du village défilaient, jusqu'à ce Johnny, qui était toujours ivre et dormait dans toutes les rues et dans tous les parterres, en été! Il arrivait l'oeil déjà mouillé, la jambe un peu molle; bon diable, il se mettait à genoux pour faire ses souhaits, appelant papa et maman: «Mon bon monsieur, ma bonne dame», et finissant ses voeux démonstratifs et disant: «J'chus saoul, mais j'chus pas mauvais; j'veux cinq cents pour mes étrennes, pour me payer la traite.» On avait beau le combler de manger, il continuait à supplier à genoux. Le manger, voyez-vous pour lui, ça ne valait rien: il lui fallait le boire qui réchauffe et endort! Pauvre misérable, qui nous faisait rire et me ferait pleurer, maintenant, de pitié pour sa vie d'abruti.

Le Jour de l'An passait comme un rêve; il venait tant de monde! On voyait presque tous les hommes de la paroisse; on s'amusait... et on engloutissait friandise sur friandise...

Le soir tombé, les petits enfants repus, beaucoup fatigués, ne se faisaient pas trop prier pour monter se coucher. On était las, en vérité, d'avoir manié les mêmes jouets toute la grande journée!...

Pourtant, je me rappelle avoir été triste, parce que c'était si loin l'autre Jour de l'An, et les autres surprises! Petite fille insatiable qui a toujours ardemment désiré voir ce qui s'en vient, et qui aujourd'hui, grande personne, ne se garde pas d'avoir hâte, hâte sans cesse, hâte à la Résurrection future même!

²⁵ Quêteux: personne qui vivait de la charité publique en quêtant de porte en porte. (Boulangier, Jean-Claude, Dictionnaire québécois d'aujourd'hui. Saint-Laurent, Dico Robert, 1993. P. 967.)

Souvenirs
Pour Félix-Antoine et Gabrielle
(Saint-Alexis)

Par Claude Saint-Jean

Je vivais dans une famille traditionnelle avec mes soeurs Micheline 10 ans et Manon 4 ans. Mon père se consacrait presque totalement à son travail de contremaître au CNR et ma mère, tout en se dévouant pour sa famille, trouvait le temps de faire un peu de couture à la maison pour «quelques grosses» mesdames du village. Nous, les enfants, partagions notre vie entre les études et les jeux avec nos amis.

J'aimais bien l'école. Timide et frêle mais fort de mes onze ans, je fréquentais, à ce moment-là, le Collège Saint-Édouard, une école élémentaire où les Clercs de Saint-Viateur dispensaient les cours. L'école était pour moi une fenêtre sur le monde. Derrière mes grosses lunettes, curieux et avide, je voulais tout savoir, tout apprendre et surtout ne rien manquer. Je réussissais bien et je partageais la première place avec mon meilleur ami, Roberto. Le frère Lucien, mon professeur de sixième, dosait ses commentaires et ses appréciations, fortifiait ma confiance en moi. Je me sentais bien dans sa classe même si je le craignais un peu.

Chaque année, le temps des fêtes venait nous distraire de nos tâches quotidiennes, dérangeait nos habitudes et nous invitait à resserrer nos liens avec la famille.

C'était d'abord la nature qui nous en donnait le signal. Un matin de novembre, ma mère montait me réveiller et une clarté nouvelle avait envahi ma chambre. Tout endormi, je me levais péniblement pour écarter le rideau suspendu dans la lucarne du toit et je collais mon nez à la fenêtre. Quel ravissement! Tout était blanc autour de la maison. La lumière du temps avait changé! Mes yeux semblaient plus clairs. Toute la grisaille de l'automne venait soudain de s'estomper.

Une joie frétilante m'envahissait pendant que je descendais déjeuner. Distract, mon estomac en oubliait l'odeur du pain grillé et la confiture qui m'attendait sur la table. Excités, mes soeurs et moi, nous allions et venions vers la fenêtre de la porte tout en parlant à haute voix comme pour nous persuader que ce n'était pas un rêve que nous vivions.

Après le déjeuner pris à la sauvette, ma mère ouvrait une vieille malle sagement rangée en haut de l'escalier. Elle en sortait des bottes, des tuques et des mitaines qu'elle avait tricotées. Nos tricots dégageaient une odeur forte de naphthaline qui nous agaçait le nez. Ma mère répétait et insistait: «Habillez-vous chaudement, les enfants! C'est pas le temps d'attraper votre coup de mort!»

En sortant de la maison, ma soeur Micheline poussait la neige folle avec ses bottes et j'en profitais pour la taquiner en secouant vivement mes mitaines tout enneigées près de son visage aux joues déjà rougies par le froid. Ma soeur Manon nous enviait par la fenêtre de la maison. Sur la route de l'école, je m'amusais à briser la glace sur les «rigolets»²⁶ qui coulaient le long de la rue principale peu achalandée à cette heure hâtive. J'avais l'impression de me retrouver sur une autre planète.

Dans la cour du Collège, les enfants jubilaient et criaient de joie. Certains en profitaient pour se tirailler et se lancer des balles de neige. En attendant le son de la cloche, les élèves babillaient en petits groupes et exhalaient une étrange vapeur blanche par la bouche. Tout le monde fumait comme les grands! L'école s'animait de rires et d'éclats de voix. L'esprit des fêtes commençait à nous étourdir. Que de belles distractions en perspective!

Cette année-là, le frère Lucien avait décidé de former une petite chorale d'enfants pour rehausser les célébrations de Noël. J'aimais chanter et je me suis donc empressé de lui donner mon nom. Après la classe, quelques fois par semaine, le bon frère nous rassemblait dans la salle de récréation au sous-sol, près d'un vieux piano adossé au mur sur la tribune. Au clavier, les oreilles écorchées par les fausses notes de l'instrument, le frère nous donnait la tonalité pendant qu'un de ses confrères faisait la discipline. Chaque fois, nous défilions une demi-douzaine de cantiques tous aussi connus les uns que les autres: Les anges dans nos campagnes, Il est né le Divin enfant, Ça bergers, Adeste fideles, Dans cette étable, et Sainte Nuit... Je les savais tous par coeur car c'était toujours les mêmes chants qui revenaient chaque année. De plus, au moins six semaines avant Noël, la radio en inondait les ondes à longueur de journée et dans toutes les versions possibles.

²⁶ Rigolet : petite rigole, petit fossé servant à évacuer l'eau. (Dulong, Gaston, Idem).

A la fin d'une de nos pratiques, le frère Lucien nous fit part qu'il était à la recherche d'une voix de soprano pour exécuter en solo un morceau choisi. Il insistait sur le travail, la persévérance et l'assiduité aux pratiques de chant supplémentaires. Sans attendre, il nous fit entonner l'*Adeste fideles* pendant qu'il déambulait lentement entre les rangées d'élèves. Il tendait l'oreille au-dessus de la tête des choristes. Tantôt il revenait sur ses pas, tantôt il faisait signe à un élève de s'asseoir sur son banc. À la fin de l'exercice, il ne restait que deux élèves et j'étais l'un des élus. L'autre était un mulâtre probablement d'origine haïtienne. Il avait un accent mais une voix claire et perçante. J'en crevais de jalousie quand je l'entendais à côté de moi. Le frère nous plaça côte à côte près du piano et nous fit reprendre le fameux cantique en latin. J'avais décidé que le frère me choisirait. Aussi durant la reprise, je mis toute mon ardeur à chanter de mon mieux et à surveiller mon élocution. Le frère s'aperçut vite que je me tenais sur le bout des pieds afin de trouver mon souffle. Mon rival me donnait toujours des palpitations mais il trébucha sur son latin. J'ai donc été choisi par le frère comme je l'avais prédit.

Je pratiquais tous les samedis matin au Collège avec le frère Lucien qui récitait toujours silencieusement son chapelet en m'attendant à l'entrée. La leçon se donnait à l'étage des classes dans un petit réduit que je n'avais pas remarqué jusqu'ici. Là, quelque chose de fascinant m'attendait. Le frère ouvrit la porte et j'aperçus un magnifique harmonium dont la communauté avait sans doute hérité de la paroisse. Au fond de la pièce, la console de l'instrument était adossée au mur comme en pénitence. Il avait une fière allure avec ses vieilles boiseries de chêne foncé, rehaussé d'un vernis lustré et patiné par les années. Il était impeccable. Le frère tira une clef de sa poche et l'ouvrit avec précaution comme on ouvre un coffre au trésor.

Après avoir retroussé les pans de sa soutane, le frère s'assit sur le banc face aux claviers. Il sortit deux feuilles de musique qu'il déposa sur son lutrin. Il me remit une feuille avec le texte en latin du morceau en question. Je ne savais pas lire la musique et je ne comprenais rien au latin. Il fallut commencer à zéro. Tous les samedis de novembre et de décembre, patiemment, le frère m'introduisit à la musique sacrée. César Franck devint un nom familier et son *Panis angelicus*, la prière de mes jeunes années. Je le chantais avec dévotion et toute la sincérité de mon être. Je baissais même les yeux quand je prononçais «*Pauper servus et humilis*». Le frère Lucien était content de moi. C'était ma récompense et ma meilleure motivation.

Je ne vivais pourtant pas dans une famille particulièrement religieuse. Mon père était indifférent à la religion tandis que ma mère et nous, les enfants, suivions les pratiques religieuses comme tout le monde. Les prêtres de la paroisse, les frères de l'école et ma mère nous incitaient cependant à bien nous disposer pour la fête de Noël.

C'était le temps de l'Avent. À l'église, on rayait les alléluias et les gloria des célébrations pendant que les tons de violet dominaient dans la liturgie et que les orgues se taisaient. C'était aussi un temps de pénitence et on nous demandait de faire des sacrifices pour nous préparer à la fête.

À la maison, ma mère bannissait le chocolat, les friandises et les boissons gazeuses durant la semaine. Toutefois, le dimanche, c'était permis surtout si nous avions des visiteurs. Aux repas, la viande laissait plus souvent la place au poisson, aux oeufs et aux pâtes alimentaires. La monotonie des menus nous ennuyait parfois et nous indisposait à la longue. Mais on nous répétait qu'il fallait faire des sacrifices et qu'un sacrifice ça doit être difficile à accomplir. Je me mettais alors à rêver aux festins des fêtes dont l'abondance nous comblerait bientôt à satiété.

Durant ces jours, un autre rêve venait souvent nourrir notre imagination d'enfant: c'étaient les incontournables cadeaux de Noël. Mes parents étaient d'origine modeste et nous ne nagions pas dans l'argent. Mais nous ne manquions de rien pour ce qui est de l'essentiel. À chaque Noël, nous recevions chacun un cadeau acheté à notre insu par nos bons parents.

Nous recevions à la maison, au début de l'hiver, deux beaux catalogues en couleur des maisons Simpson's et Eaton. Comme nous fréquentions peu ou presque pas les grands magasins, ces catalogues étaient attendus et nous permettaient de parcourir des pages et des pages de jouets et de jeux durant de longues heures sans nous déplacer. On les feuilletait avec ma mère, seul ou avec nos amis. On achetait du rêve à peu de frais qui venait divertir nos dimanches.

En décembre, la parenté, les amis de nos parents nous faisaient parvenir de belles cartes de voeux toutes plus colorées les unes que les autres. Les sapins, les Pères Noël, les cloches, les paysages d'hiver, toute l'imagerie du temps des fêtes y passait. Mais les scènes religieuses dominaient comme les bergers, la sainte famille, la crèche, les anges et les mages. Elles scintillaient de toutes leurs couleurs vives et brillantes. Je rivalisais même avec ma soeur pour aller cueillir le courrier à la boîte postale près du chemin.

Un dimanche après-midi, ma mère allait chercher sa boîte de cartes de Noël rangée dans une garde-robe hors de la portée des enfants, et elle commençait une séance d'écriture et d'adressage. Elle passait ses cartes en revue une à une et, pour chaque destinataire, chaque famille apparentée, elle choisissait une carte de voeux appropriée. Pour la plupart, elle écrivait quelques mots demandant ou donnant des nouvelles et précisant qu'on se verrait aux fêtes. Puis, elle apposait la même formule pour tout le monde: «De toute la famille...» et signait Raymond et Marie-Rose. Mon père et nous, les enfants, ne les signions jamais.

Ma grand-mère maternelle, que nous appelions familièrement et affectueusement «Mémère», avait une façon bien à elle de terminer les lettres ou les cartes qu'elle nous envoyait. Fille et femme de cultivateur de la région, elle signait par les mots: «Dame Syfroid Landry», j'avais l'impression de recevoir un billet ou un mot d'un personnage d'ailleurs ou d'une aïeule de lointaine noblesse. Nous conservions toutes les cartes reçues pour décorer la maison.

Quelques jours après la fête de l'Immaculée-Conception, ma mère nous envoyait ma soeur, Micheline, et moi, chercher au village un sapin naturel pour la maison. Ma mère me remettait quelques pièces de monnaie que j'enfilais dans mes poches, le coeur un peu serré en espérant que j'en aurais assez pour acheter l'arbre que nous aurions choisi. Micheline et moi, nous partions à pied, le coeur joyeux, à la recherche d'un sapin à notre goût. Nous étions à quelque deux kilomètres du village. Arrivés à la quincaillerie près de la rue de la gare, nous examinions les sapins alignés et appuyés sur le bras de la galerie. Quelquefois, j'en dressais un, je l'examinais attentivement. Ma soeur disait: «Non! Pas celui-là, il est trop grand! Il n'entre pas dans la maison.» Je le remettais à sa place. Plus loin, je recommençais jusqu'à ce que nous trouvions celui qui nous convenait.

Ensuite je montais sur la galerie, je poussais la porte et je vidais mes poches sur le comptoir. Le propriétaire jetait un coup d'oeil par la porte du magasin et examinait le sapin près de ma soeur. Il se mettait alors à compter les pièces pendant que je le surveillais avec attention. Les comptes faits, je sautais en bas de la galerie pour saisir le sapin par un bout pendant que ma soeur le tenait par l'autre et nous marchions heureux vers la maison.

Ce soir-là, nous nous activions. Au salon, nous installions solidement le sapin dans un seau rempli de pierre et de terre qui venaient du sous-sol. Ma mère sortait du grenier les boîtes de décorations pour l'arbre. Une atmosphère de fête flottait dans l'air avec le parfum du sapin qui dégelait discrètement. Avec

nervosité, nous déballions les boîtes de babioles, de guirlandes, de rubans, de glaçons et de boules de Noël. Malgré toutes les précautions, il se brisait quelques boules chaque année.

Petit à petit, l'arbre affichait son air de fête dans un coin de la pièce. Vers la fin de la soirée, j'ouvrais la boîte des petites figurines de la crèche qui accrochaient toujours mon attention. J'aimais ces délicats personnages de plâtre colorés qu'on plaçait au pied du sapin et qu'on déplaçait à tout moment selon notre volonté. L'histoire de Noël s'animait ainsi et se déroulait aux bouts de nos doigts. Les jours suivants, je me couchais par terre au milieu du salon, face à la crèche et je revivais en silence, dans ma tête, la scène du premier Noël. Pendant de longs instants, le mystère m'habitait.

Avec les décorations qui restaient au fond des boîtes, ma soeur et moi, nous les apportions à l'école pour participer à la décoration de nos classes respectives. C'était la corvée générale un vendredi après-midi. Soudain, nos locaux surchargés de parures hétéroclites prenaient l'air d'un étal de marché aux puces pour les dernières semaines de cours qui restaient avant les vacances de Noël.

Tout notre petit univers prenait la couleur des fêtes, notre foyer, notre école et même notre village où plusieurs maisons arboraient des couronnes de verdure toutes décorées et des guirlandes de lumières multicolores. Certains marchands, parmi les plus prospères, aménageaient, dans leurs vitrines, l'un, des étalages de jolis lutins enjoués, l'autre, des oursons de peluche articulés, et un troisième exhibait un Père Noël et une fée des étoiles qui n'avaient pas beaucoup de crédibilité chez nous. Nous savions depuis longtemps que c'était nos parents qui nous gratifiaient de cadeaux et que le Père Noël n'avait rien à voir avec ça.

L'église paroissiale, le couvent et le collège étalaient sur leur parterre respectif des crèches tout enneigées et illuminées le soir par de puissants projecteurs. Ces scènes de la nativité s'imposaient au coeur du village et donnaient le ton ou le sens aux festivités qui s'annonçaient imminentes.

Le frère Lucien, de plus en plus anxieux, accentuait les répétitions de chant. Durant la dernière semaine de classe, nous pratiquions à l'église pour mieux nous préparer à la messe de minuit. Tous les soirs, après le souper, je m'y rendais. Le trajet prenait une dizaine de minutes. Le calme et le silence du soir m'aidaient à contrôler le stress qui me rongait de l'intérieur.

Cette année-là, nous avons terminé les classes quelques jours avant la fête de Noël. Comme nous vivions loin des familles de notre père et de notre mère, la fête de Noël se passait d'abord et surtout dans notre foyer avec nos parents.

Après un habituel souper pris ensemble autour de la table de la cuisine, nous partagions la salle de bain chacun notre tour pour faire la grande toilette avant d'aller à la messe de minuit. Ma mère nous avait préparé des vêtements qu'elle avait confectionnés elle-même dans de vieux habits de mon père ou des toilettes récupérées qu'elle avait gardées en prévision. J'étais vêtu comme un adulte en miniature, avec un complet sombre. Une cravate de couleurs vives tranchait sur ma chemise blanche aux poignets et au col empesés. Mes souliers au vernis brillant complétaient ma tenue des fêtes. En attendant l'heure de partir pour la célébration, je m'installais au salon, assis sur le divan pour visionner les émissions de Radio-Canada, l'unique station de langue française que nous écoutions à la maison. Peu à peu la fatigue et l'heure tardive me gagnaient et j'avais peine à lutter contre le sommeil.

L'heure venue, ma mère me secouait un brin et on s'habillait chaudement pour aller à pied à la messe de minuit à l'église. Le froid et l'activité au village finissaient par me réveiller. Le parvis de l'église grouillait de monde de tous âges. Toute la paroisse s'était donné rendez-vous. Bien emmitouflés, les gens parlaient fort, riaient, se saluaient dans la bonne humeur. Les capots, les fourrures et les chapeaux abondaient sur le perron. Nous avions peine à nous diriger vers une des portes de l'église.

Celle-ci était bondée de monde et des placiers indiquaient aux fidèles les places inoccupées. J'avais peine à me frayer un chemin parmi les parfums, les eaux de toilette, les lotions et même les vapeurs d'alcool de ceux qui avaient déjà commencé à fêter. Étouffé dans la foule, je repérai l'escalier qui me conduisit au jubé. Ma main glissait sur la rampe polie et mes yeux suivaient une à une dans l'ombre les marches en bois usées. Tout en haut, une lumière joyeuse et enveloppante baignait dans le vaisseau de l'église. L'orgue Casavant dressait ses gros tuyaux décorés jusqu'à la voûte. L'organiste, toute concentrée, assise au buffet de l'orgue, pratiquait doucement un air de la célébration. Juchée sur son banc, ses pieds jouaient autant que ses délicates mains blanches.

À droite de l'orgue, la chorale des adultes de la paroisse feuilletait les partitions des chants de la soirée. Le directeur accueillait justement un couple distingué et lui désignait une place réservée près de la balustrade qui servait de

garde-fou. La dame blonde enleva gracieusement son manteau de fourrure et resta debout près de sa chaise.

À gauche, le frère Lucien, dans sa soutane neuve rehaussée d'un grand chapelet suspendu à son ceinturon noir, m'attendait près de l'escalier. Presque tout le monde était là, sagement assis sur leur banc et patientait. On entendait, en bas dans la nef, les toussotements des fidèles qui attendaient patiemment.

Dans le sanctuaire, en bas, le cérémoniaire prit la parole et annonça que la communauté accueillait, cette nuit, la cantatrice Claire Gagnier, pour interpréter le célèbre Minuit, chrétiens. Soudain, précédé d'une file d'enfants de chœur en soutane rouge et surplis blanc, le curé dans ses vêtements d'apparat brodés de fil d'or apparaît portant un frêle enfant de cire, en procession autour de l'église. L'orgue se mit à trembler de tous ses tuyaux et le jubé vibra de solennité.

Après une pause, l'artiste entonna d'un souffle nouveau le chant traditionnel d'ouverture de la célébration de la Nativité. La soprano d'une trentaine d'années donna une interprétation personnelle, bien préparée et soutenue par la chorale qui «polyphonait» derrière elle. Dans la nef, les fidèles n'arrêtaient pas de tourner la tête pour jeter un coup d'oeil curieux à la vedette perchée là-haut.

Comme tout se passait en latin, j'étais séduit davantage par l'ambiance que dégageaient les décors, la lumière, la musique et la crèche que par le mystère qui s'y déroulait. Toute cette atmosphère m'invitait au recueillement et à la prière. Une paix délicieuse m'envahissait pendant que je suivais la messe dans mon gros missel à tranche dorée.

Au moment de la communion, c'était à notre tour d'offrir nos cantiques préparés depuis des semaines. Nous avons entonné nos chants de Noël pendant que les paroissiens défilaient pour recevoir l'Eucharistie. Vers la fin de la communion, le frère m'amena au bord du jubé pour présenter le Panis angelicus. Après une introduction en musique, le frère me fit signe et je m'exécutai. Près de moi, Claire Gagnier, la main sur mon épaule, accompagnait mon chant de quelques modulations improvisées pour la circonstance.

Le chant terminé, j'étais fier de moi et soulagé. La cantatrice m'avait regardé en souriant de satisfaction. J'étais heureux d'avoir participé à la messe de minuit. La dame tendit la main au frère en signe d'appréciation.

À la fin de la messe, l'organiste se lança dans une entraînante toccata où l'orgue vrombissait de puissance et étouffait de sa voix forte la sortie empressée des fidèles qui s'entassaient près des sorties. Au jubé, la chorale des enfants se pressait aux escaliers. Ma mère et ma soeur m'accueillirent au portique de l'église. Elles étaient contentes de moi. Nous avons repris à pied le chemin de la maison. J'avais bien hâte d'arriver pour la distribution des cadeaux.

À la maison, mon père nous attendait, une tasse de thé à la main tout en regardant la télévision. Ma mère préparait un léger goûter composé d'un morceau de tourtière suivi d'une pointe de tarte aux pommes, ma préférée! Des boissons gazeuses et quelques bonbons venaient briser l'austérité du temps de l'Avent.

Nous étions au paradis quand venait le temps de passer au salon pour le dévoilement des cadeaux. À ce Noël, j'avais eu un jeu de Monopoly et mes soeurs avaient reçu leurs poupées. Les mercis fusaient de nos lèvres, mais nos yeux étaient rivés aux présents que nous venions de recevoir.

Bientôt, l'heure tardive et les émotions vinrent à bout de notre résistance au sommeil. Nous montions tout le monde dans nos chambres et nous nous glissions dans nos lits sous les «comfortables»²⁷ attendant sagement de saisir un premier rêve.

Le jour de Noël se vivait simplement en famille. Vu le coucher tardif de la veille, l'horaire de la journée était quelque peu relâché. Toute la famille en profitait pour récupérer. Mon père dormait une bonne partie de la journée et ma mère relevait un peu la maison. Après avoir joué avec nos cadeaux reçus la veille, nous, les enfants, finissions par aller dehors nous amuser avec nos amis. Cet hiver-là, on avait participé à un chantier de construction d'un igloo tout en neige avec les plus grands du voisinage.

Rapidement la vie quotidienne reprenait le dessus. Mon père reprenait son travail dès le lendemain de Noël et ma mère vaquait à ses occupations régulières. Les derniers jours de l'année passaient à nous préparer pour le moment le plus festif de nos vacances: le Jour de l'An.

²⁷ Comfortable : (angl. comfortable) couvre-pieds, édredon qui recouvre et orne un lit. (Dulong, Gaston, Idem)

En raison du travail de mon père, mes parents vivaient loin de leur famille respective. Nous étions à environ 90 minutes de voiture de mes grands-parents. Tous mes oncles et mes tantes résidaient près de leurs parents et les voisinaient régulièrement. De notre part, nous ne visitons la parenté que quelques fois par année. Mon père n'était pas très «sorteux»²⁸. Il se sentait voué à la compagnie de chemin de fer pour laquelle il travaillait et il se tenait prêt à répondre à toutes urgences qui pouvaient survenir, surtout l'hiver à cause des caprices de la température. De plus, les routes n'étaient pas toujours praticables et mon père n'aurait pas voulu nous impliquer dans des situations fâcheuses et même dangereuses par témérité de sa part.

Le Jour de l'An était le seul jour de l'année où toute la famille se rencontrait. Jouer avec nos cousins et nos cousines, voir nos oncles, nos tantes et nos grands-parents étaient déjà une fête pour nous. Nous passions le reste de la semaine à surveiller la température, les tempêtes de neige tout en surmontant la crainte de voir notre sortie annulée.

Ma mère préparait encore une fois notre linge propre. Tout le monde devait être sur son «36» pour la sortie du Jour de l'An. Nous étions la fierté de notre mère. Nous occupions le reste de la semaine à préparer une petite chanson, ma soeur Micheline, et moi, pour la fête.

Comme la radio ressassait depuis un mois les cantiques de Noël et les chansons du temps des fêtes, ma mère gardait près du radio un crayon et une feuille de papier sur laquelle elle prenait les paroles de ses chansons préférées quand elles étaient diffusées. Elle avait repéré cette année-là une chanson amusante créée pour un duo: un garçon et une fille. Je pense que le titre était Anatole et Manda. Micheline et moi, nous l'avions apprise par coeur et nous l'avions pratiquée en duo, quelques fois, devant ma mère.

À la fin de l'après-midi du 31 décembre, nous surveillions la rentrée de mon père pour savoir si nous irions fêter chez nos grands-parents. Ma mère regardait mon père fatigué par sa journée de travail. Il se passait quelque chose dans leur regard que je ne pouvais pas décoder. Ma mère se tournait vers nous pour nous annoncer de nous tenir prêts à partir le lendemain.

²⁸ Sorteux : qui sort souvent, qui aime sortir. (Dulong, Gaston, Idem).

Tôt, le matin du Jour de l'An, nous partions en automobile pour Saint-Alexis. Mon père avait une Oldsmobile blanche qu'il soignait aux petits oignons. Il avait un véritable culte pour sa voiture et il était vraiment maître après Dieu, à bord. Micheline et moi, nous étions assis à l'arrière avec notre jeune soeur, Manon, entre nous deux. Après une vingtaine de minutes de route, ma mère sortait son chapelet et commençait à le réciter avec toute la famille pour obtenir la faveur de faire un trajet sans accident. Cela nous occupait dans l'auto et nous gardait tranquilles.

Après plus d'une heure d'automobile, nous quittions le village de Sainte-Julienne pour nous engager dans le rang du Cordon jusqu'à la Grande-Ligne où on tournait en direction de Saint-Alexis.

La première halte se faisait chez mes grands-parents maternels. On enfilait devant la maison rouge couverte de papier d'imitation de briques. La cour avait été déblayée à la grandeur par mon oncle Laurent. Impatients et les fourmis plein les jambes, nous étions heureux de laisser nos sièges pour enfin bouger un peu. Saisis par le froid, nous sortions de la voiture rapidement pour nous engouffrer dans la vieille maison ancestrale accotée au chemin public. Elle était enfouie sous la neige rejetée par la charrue et le chasse-neige de la voirie.

La porte principale nous introduisait immédiatement dans la cuisine où mes grands-parents nous accueillaient affectueusement. Ma grand-mère souriante nous embrassait en nous serrant dans ses bras. Elle n'arrêtait pas de souhaiter à chacun une «bonne année» et surtout de la santé. Mon grand-père, fumant sa pipe dans sa berceuse, attendait les souhaits de mise et répondait par un signe de la tête et une bonne parole. Après quelques échanges rapides, mon père descendait les bagages et les présents pour nos grands-parents. Puis, toute la famille reprenait la route en promettant qu'on se reverrait au souper. Nous étions pressés car la famille de mon père nous attendait pour le dîner du Jour de l'An à la ville voisine.

Joliette était à vingt minutes d'auto du village de Saint-Alexis. Nous reprenons la Grande-Ligne et nous traversons les terres jusqu'à Saint-Jacques. Là, après avoir pris le chemin près du couvent, nous filions jusqu'à Joliette où nous aboutissions sur le boulevard Manseau. Ensuite, après avoir admiré les belles demeures longeant ce boulevard, nous tournions sur l'étroite rue Gaspard souvent encombrée de neige. À droite, une petite maison grise, une vraie maison de campagne perdue à la ville se serrait près des autres le long du trottoir. Mon père, prudent, s'engageait lentement dans l'entrée aménagée entre deux maisons.

Souvent il faisait la grimace quand il accrochait le dessous de l'auto en montant sur le trottoir pour accéder à l'entrée. Au fond, nous aboutissions au garage où mon grand-père Hubert rangeait sous de vieilles couvertures, sa voiture pour l'hiver. Sitôt immobilisée, nous laissons l'auto pour monter sur la galerie accrochée à l'arrière de la maison. Derrière une vieille porte grise nous attendaient nos grands-parents, tout réjouis de notre arrivée. Les vœux et les p'tits becs fusaient aussitôt, surtout ceux de ma tante Estelle, célibataire expressive qui habitait avec nos grands-parents. Après les salutations d'usage, ma mère priait ses beaux-parents de ne pas se déranger pour nous. Nous n'avions pas encore entendu la messe et nous devons aller tout de suite à l'église pour satisfaire à cette obligation religieuse.

À pied, nous quittions la maison de la rue Gaspard pour nous diriger vers l'église de la paroisse Saint-Pierre. En chemin, les cloches de l'église sonnaient le rassemblement des fidèles. Le temple de pierre implanté loin de la rue au coin du boulevard Manseau se mariait bien aux institutions environnantes et aux demeures bourgeoises des alentours. Dans la nef très aérée, où se ramassaient les paroissiens, les rangées de bancs en bois verni contrastaient avec les murs intérieurs de l'église. Nous ne connaissions personne et la célébration nous apparaissait interminable.

À la fin de la messe, nous allions jeter un coup d'oeil à la crèche occupée par de grands personnages en plâtre. J'étais fasciné et amusé par un ange aux ailes rabattues, assis à la sainte table. Il tenait sagement une banderole où était écrit «Merci». Près de ce mot, une fente avait été pratiquée dans le plâtre pour y introduire les sous que les visiteurs de la crèche voulaient bien y laisser. Chaque fois, à chaque sous inséré, l'ange souriant balançait la tête vers l'avant comme pour dire merci aux généreux donateurs. C'était le seul personnage articulé de la scène de la Nativité. Les autres restaient immobiles, drapés de toutes les couleurs.

Le retour s'exécutait rapidement, nous n'avions aucune raison de nous attarder. Nos grands-parents comptaient sur nous pour le dîner. À notre arrivée, l'auto de mon oncle Jos stationnait derrière la nôtre dans l'entrée. Donc, tout le monde était au rendez-vous.

En ouvrant la porte, sur le tapis nappé, l'accueil et la bonne humeur mêlés aux arômes de la cuisine nous souhaitaient la bienvenue. On reprenait la séance des bons vœux, de bonne année, de bonne santé et de succès dans nos études, avec toute la famille de mon oncle Jos et de tante Simone. La grande cuisine

impeccable de propreté et qui servait de pièce de séjour, avait peine à rassembler toute la famille pourtant pas si nombreuse. Mon père avait seulement deux soeurs, Estelle et Simone qui avait épousé Joseph, le frère de ma mère, qu'on surnommait oncle Jos. Ce dernier couple avait sept enfants âgés de trois à douze ans environ. Le dîner regroupait donc dix-sept personnes avec mes grands-parents.

Après notre arrivée, mes tantes aidées par ma mère et ma grand-mère Parmélia mettaient la table avec l'ensemble de vaisselle des grandes occasions. La verrerie impressionnait toujours avec ses coupes à bordure or 24 carats. Estelle sortait délicatement un coffret où s'alignait la coutellerie en argent. Sur la nappe damassée blanche, les couverts attendaient les convives plus empressés à s'échanger des nouvelles qu'à se sustenter.

Dans le va-et-vient provoqué par la préparation du repas, ma tante Simone en profitait pour prendre son père à l'écart et lui demander la bénédiction paternelle du Jour de l'An. Discrètement tante Simone s'agenouillait au pied de son père et celui-ci s'exécutait sobrement.

Dans une autre pièce, sans fenêtre et au linoléum fleuri, entre le salon et la cuisine, mes tantes montaient la tablée des enfants où on ne se faisait pas prier pour approcher. Les mères pilaient les pommes de terre avec le lait et le beurre, coupaient la viande dans les assiettes des plus jeunes et versaient le lait et les boissons gazeuses. Grand-maman Parmélia et tante Estelle veillaient aux opérations et s'assuraient qu'on ne manque de rien. Mon mets préféré était le jambon cuit, tranché finement avec des pommes de terre au beurre, une assiettée pourtant bien simple que je pouvais m'offrir seulement quand je dînais chez ma grand-mère Parmélia. Comme dessert, un morceau de gâteau en forme de bûche et une portion de crème glacée complétaient le repas des enfants.

Nous n'avions pas fini de nous lécher les lèvres que les adultes s'attablaient dans la cuisine à la grande table chromée devant le gros poêle au gaz propane jumelé à une fournaise à l'huile. Les invités endimanchés, assis sur des chaises rouges toutes capitonnées, entouraient la table allongée pour la circonstance. Mon grand-père Hubert mangeait à un bout de la table près de mon père.

Tante Estelle occupait la place devant le poêle à côté de ma grand-mère. Les autres convives n'avaient pas de place précise. Le rôti de veau et le poulet fumaient sur la table avec les pommes de terre rondes et les légumes verts. Les invités dégustaient une coupe de vin rouge Saint-Georges tiré d'une grosse cruche brune. Mon père et mon grand-père enfilèrent leur bière.

Le ton de la voix s'élevait peu à peu pour parler de travail mais surtout de politique. Ces nostalgiques de l'époque Wilfrid Laurier n'avaient rien perdu de leurs convictions. Les dénonciations et les condamnations du parti au pouvoir pleuvaient autour de la table à mesure que les coupes de vin ou les bouteilles de bière se vidaient. Le repas se terminait par une bonne tasse de thé pour calmer les esprits et dégriser ceux qui avaient abusé des délices de la table.

Dès que le calme revenait, l'intérêt des adultes se tournait vers les enfants. La marmaille d'une dizaine de rejetons s'occupait du mieux qu'elle pouvait au salon près du sapin et de la crèche. Mon grand-père l'avait bricolée en bois rond comme une cabane de bûcheron en forêt. Nous étions surpris par l'Enfant-Jésus sculpté en pierre, dont les proportions ne correspondaient pas à celles de Joseph et de Marie. Couché sur la paille, il était aussi gros que ses parents dans sa robe de satin blanc brodée par tante Estelle. Les fillettes étaient tentées par sa bonhomie et désiraient toutes le prendre dans leurs bras. Mais, tante Estelle et grand-mère surveillaient et détournaient l'intérêt des petites audacieuses.

Les femmes de la maison desservaient les tables et s'attaquaient à la corvée de la vaisselle. Debout près de l'escalier qui menait à l'étage, elles poursuivaient leur conversation sans trop porter attention à leur tâche routinière. Estelle lavait, debout à l'évier, la verrerie précieuse et Simone remplaçait chaque morceau sur la plus haute étagère des armoires de la cuisine.

Les hommes démontaient la table des enfants et remplaçaient les chaises dépareillées dans les différentes pièces de la maison. Le grand banc derrière la table, le long du mur, retournait au hangar attenant à la galerie. Mon grand-père coiffé de sa casquette se chargeait de secouer dehors les nappes maculées et de les plier avec attention pour les destiner à la prochaine lessive.

La vaisselle bien rangée, ma grand-mère plaçait une fine dentelle au centre de la table, sur laquelle elle déposait un bibelot en porcelaine figurant une scène champêtre où se dressait une gracieuse jument brune aux reflets blonds, accompagnée de son poulain de même couleur. C'était comme si elle venait de mettre fin à la fête par ce geste simple et que le quotidien reprenait le dessus.

Nous terminions nos histoires drôles et nos devinettes pour nous retrouver tous dans la cuisine. Les plus petits sur les genoux de leur mère ou de leurs tantes et les plus grands accoudés à la table écoutant les conversations des adultes. L'horloge sur sa corniche rythmait de son carillon les échanges qui s'étiraient en longueur et nous rapprochait du moment de partir et de changer de décor.

Comme le soir se laissait deviner par les fenêtres, ma mère interrogeait mon père du regard pour lui faire penser qu'il était temps de quitter. Celui-ci se levait de la berceuse, saisissait son chapeau et sortait démarrer l'auto pour qu'elle se réchauffe pour le trajet du retour. Ma mère se dressait et nous la suivions jusqu'à la chambre de tante Estelle où s'empilaient les manteaux, les chapeaux et les gilets de toutes les couleurs. Nos bottes avaient été rangées dans la salle de bain sur des «gazettes»²⁹. Tout le monde s'embrassait une dernière fois. Nous saluions nos cousines et cousins tout en sachant que l'on se retrouverait dans environ une heure pour le souper du Jour de l'An chez notre grand-mère Marie-Louise.

Nous avions toujours hâte au Jour de l'An chez nos grands-parents Landry, en haut de la Grande-Ligne à Saint-Alexis. D'abord, il y avait plus d'espace pour jouer à Saint-Alexis qu'à Joliette, puis il y avait plus de monde chez les Landry que chez les Saint-Jean et il y avait plus d'ambiance à la campagne qu'à la ville. Le Jour de l'An à Saint-Alexis était plus près de l'imagerie traditionnelle donnée aux temps des fêtes.

Le Jour de l'An chez mes grands-parents Landry rassemblait une cinquantaine de personnes dont une bonne trentaine de cousins et cousines qu'on ne rencontrait qu'à de rares occasions. Le Jour de l'An était donc la plus belle fête de l'année, de vraies retrouvailles.

Maintenant on filait dans le soir, sur la Grande-Ligne où s'égrenait un chapelet de petites maisons accompagnées des traditionnels bâtiments de la ferme. De petites lumières au loin piquaient la pénombre et annonçaient que les festivités étaient déjà commencées dans plusieurs familles. Les yeux grands ouverts, nous guettions la maison des Landry. Puis venait la ferme des Jetté, puis la terre des Perreault où s'élevait une grande croix de chemin depuis l'année sainte en 1950. Devant la croix, de l'autre côté du chemin, s'étendait un verger où dormaient quelques pommiers et quelques pruniers, plantés jadis par mon grand-père. Tout de suite, nous reconnaissons la vieille maison rouge avec ses bâtiments: la grange-étable, les hangars, les serres à tabac et les séchoirs. Plusieurs générations de Landry avaient sué, travaillé, peiné et fêté sur cette terre. Mon grand-père venait de la céder depuis peu d'années à son fils Laurent qui poursuivait la tradition. La maison avait été partagée en deux logements auxquels correspondaient les deux portes percées dans la façade longée par la galerie.

²⁹ Gazette : journal, papier journal. Lire la "gazette" tous les jours. (Dulong, Gaston, Idem).

Les deux logements communiquaient ensemble de l'intérieur. Pour le souper du Jour de l'An, on gardait la porte ouverte et on pouvait avoir accès à toute la maison. Il y avait donc de la place pour tout le monde.

Mes grands-parents Landry avaient élevé toute leur famille dans cette vénérable maison. Les septuagénaires étaient encore en bonne santé malgré la vie difficile qu'ils avaient menée. Ils avaient vécu de la terre et de ce qu'elle produisait. La culture du tabac à pipe était leur principal revenu. En début de décembre, ils venaient de finir d'aider mon oncle Laurent et sa femme à «écotonner» et à emballer la dernière récolte de tabac.

L'intervention consistait à dépendre les lattes de tabac suspendues dans les séchoirs. Avec précaution, on les transportait dans la cuisine d'été où, là, on enlevait les feuilles des tiges pour les lier ensemble et les empiler en ballots qu'on enveloppait d'un papier brun. Toute l'opération prenait fin en décembre et se faisait à la main. Le travail terminé, on entreprenait le grand ménage en préparation des fêtes et surtout du souper du Jour de l'An.

Ce soir-là, toute la maison reluisait de propreté autour du vieux poêle à bois qui chauffait au milieu de la cuisine. Un long tuyau noir montait derrière ce poêle et rejoignait la cheminée qui reposait sur une vieille encoignure dans un des angles de la pièce. Sur la corniche de cette petite armoire de coin, ma grand-mère étalait ses cartes de voeux que nous passions en revue en attendant le souper. Juste derrière le poêle, une cloison de bois qui divisait le rez-de-chaussée en deux pièces isolait l'humble chambre de mes grands-parents. À mesure que les invités arrivaient, le lit double s'encomrait de manteaux d'hiver pendant qu'on déposait les bottes au pied des garde-robes. Du plafond traversé de vieilles poutres, descendait au bout d'un fil une ampoule électrique de laquelle pendait une chaînette dorée. C'était la seule source de lumière de la chambre. Au fond une porte donnait accès à la dépense de ma grand-mère. Que de tentations alléchantes! Elle y rangeait ses tartes, ses tourtières, son sucre à la crème et ses beignes. Dans un coin s'empilaient des caisses de boissons gazeuses et de bière. Sur une étagère, près du plafond, elle avait placé ses sacs d'arachides et ses jarres de bonbons variés. Sur d'autres tablettes, des plats de fruits et de «jello» recouverts de linge propre attendaient le moment du dessert. Sur le plancher près du mur, des poches d'oignons et de pommes de terre, des paniers de carottes, de navets et de gousses d'ail côtoyaient les quarts de cornichons et de lard salé et les cruches de vinaigre. Ma grand-mère faisait la navette entre le poêle, les tables et sa dépense, durant toute la période du souper. Avant de pénétrer dans son précieux garde-manger

bien garni, elle se coiffait d'un petit «caluron»³⁰ noir et jetait un tricot sur ses épaules pour éviter d'attraper la grippe.

Autour du gros poêle blanc, ma mère et quelques-unes de ses belles-soeurs parmi les premières arrivées pour la fête, s'affairaient aux chaudrons qui exhalaient des fumets tous plus appétissants les uns que les autres. Les chaudronnées de patates bouillonnaient tandis que le boeuf à la mode et le ragoût de pattes finissaient de mijoter doucement. La dinde et le rôti de porc achevaient leur cuisson au four. On manquait de place pour réchauffer les pâtés et les tourtières qu'on avait placés dans le réchaud au-dessus du poêle. C'était la fête de l'abondance.

Une des tables occupait le centre de la cuisine de mes grands-parents et une autre avait été dressée dans le logis de mon oncle Laurent. Tante Aliette, son épouse, avait gentiment mis sa cuisine à la disposition de sa belle-famille. Le couvert était mis serré pour ne pas manquer de place. La vaisselle était quelque peu dépareillée mais cela n'enlevait rien au plaisir des retrouvailles.

Presque tout le monde était arrivé, il y avait du va-et-vient dans la maison, des bébés cherchaient leur mère, d'autres moins braves pleuraient dès qu'un visage étranger leur parlait. Avant de commencer on attendait l'arrivée de mon oncle Armand et de Réjeanne sa femme, parents de mon cousin Jean-Claude. Enfin, ils apparurent à la porte, pressés par tout le reste de la famille qui les espérait depuis un moment. Tante Réjeanne nous lança dès son arrivée que le malheur venait de s'abattre à Saint-Roch, sa paroisse natale, l'église était en feu. Ils avaient assisté une partie de l'après-midi, impuissants au brasier qui avait surpris la paroisse.

Ma grand-mère qui était sourde d'une oreille fit répéter la nouvelle. La surprise s'imprima sur son visage qu'elle épongeait d'un coin de son tablier blanc. L'étonnement passé, elle invita Armand et Réjeanne à passer à la chambre pour se «dégreyer»³¹. En souhaitant la bonne année, mon oncle et ma tante donnaient plus de précision. On ne connaissait pas encore la cause du sinistre. Ça avait débuté dans l'après-midi. Les pompiers de Joliette s'étaient rendus porter aide aux sapeurs de la place. Les paroissiens étaient aux abois. On en saurait sans doute plus le lendemain.

³⁰ Caluron : chapeau, galurin. Il fait froid, mets ton "caluron" pour aller dehors. Syn. de casque. (Dulong, Gaston, Idem).

³¹ Dégreyer : se déshabiller, ôter ses vêtements. (Dulong, Gaston, Idem).

La nouvelle fit le tour de la maison. Ma grand-mère invita les enfants impatients à passer à la table pour souper. Les femmes, près du poêle, n'arrêtaient pas d'essuyer leur front perlé par la chaleur. On servait d'abord les plus jeunes dont les mères s'occupaient en priorité. Comme ils étaient plus petits, on les cordait en rang serré autour des deux tables. Ma grand-mère, Marie-Louise, veillait à ce qu'il ne manque de rien. Au bout de la table, elle admirait la progéniture de ses enfants et en remerciait le «bon Dieu» de l'avoir si bien gratifiée de petits enfants en santé et bien élevés.

Mon grand-père Syfroid, plus distant, jasait avec les hommes et s'informait de leur travail et de leurs préoccupations politiques et autres. Mais, il n'y avait pas autant d'éclats de voix que chez mes grands-parents Saint-Jean. Mon grand-père avait l'habitude de chiquer du tabac et nous étions très prudents quand nous passions près de son crachoir qui le suivait partout où il se déplaçait.

Puis venait la tablée des adultes et des enfants plus vieux et plus autonomes. Je m'installai à la table couverte d'une nappe en papier. J'aimais manger avec les adultes et j'écoutais attentivement leurs conversations. Ma mère ou ma grand-mère me demandait ce que je désirais comme menu et me comblait sans attendre. Les chaudronnées faisaient le tour des tables. Souvent ma grand-mère insistait pour qu'on goûte à tout et proposait une deuxième assiettée. Avec les grands, le repas s'étirait plus longtemps que d'habitude.

Pendant que les derniers finissaient leur assiette, on dégarnissait la table. Après les pointes de tartes au sucre, aux pommes, aux fraises et aux framboises, ou un bon morceau de bûche directement de la boulangerie, la grosse théière blanche en granit passait d'une tasse à l'autre. Les adultes approchaient délicatement leur tasse des lèvres en faisant attention pour ne pas se brûler. Chacun laissait échapper des soupirs de satisfaction alors que d'autres se flattaient le ventre et se lamentaient déjà d'avoir été trop gourmands ou d'avoir mangé trop vite. Comblés, mes oncles et mes tantes sirotaient lentement leur thé tout en parlant de leur famille.

Ma grand-mère se levait et commençait à recueillir les aliments périssables afin de ne rien perdre. Mes grands-parents avaient un grand respect pour la nourriture dont ils profitaient avec abondance en ces temps de fêtes. Ils avaient horreur du gaspillage comme s'ils avaient connu autrefois la disette ou l'indigence. Ma grand-mère récupérait tout et jetait rarement des aliments.

Donc elle ramassait les plats et les chaudrons de nourriture pour les ranger au froid dans sa dépense. Ma mère et mes tantes en tablier débarrassaient les tables et lavaient la vaisselle. Il y en avait toujours beaucoup, mais en groupe la tâche s'exécutait bien. La provision de linges à vaisselle de ma grand-mère finissait par s'épuiser, ma tante Aliette comblait ceux qui manquaient.

Après le repas, on laissait mourir le feu dans le poêle pour ne pas surchauffer la maison. La vaisselle terminée, les femmes enlevaient leur tablier et passaient à la chambre de mes grands-parents où elles replaçaient leur coiffure, leurs bijoux ou leur robe devant le miroir de la commode. Ensuite elles retournaient à la cuisine pour jaser avec les autres. La pièce avait été dégagée; on avait réduit la table et on avait disposé les chaises autour de la cuisine. Les deux berceuses étaient réservées aux grands-parents.

J'en profitais pour échanger avec mes cousins et cousines sur toutes sortes de sujets: les disques, la télévision, les vedettes etc... Isolés dans un coin tranquille dans le logement de ma tante Aliette, on jouait aux cartes et nos cousins nous apprenaient de nouveaux jeux.

Dès que l'atmosphère tombait, que les conversations relâchaient et que les moments de silence se multipliaient et s'étiraient, mon oncle Jos se levait avec un verre de p'tit blanc à la main et entonnait une chanson à répondre que toute la maison se mettait à répéter en chœur. Les enfants s'approchaient de mon oncle. Nous faisons rapidement un cercle autour de lui pour le voir mimer sa chanson. Cet oncle aimait le plaisir et il aimait surtout le partager avec les autres. Dès que le rythme de la veillée ralentissait, il y allait d'une histoire drôle ou d'une autre chanson pour raviver l'entrain. Son répertoire nous surprenait. Il avait toujours de nouvelles chansons à nous présenter. Une fois la glace brisée, on avait droit à la chanson de mon oncle Albert «Les patates sont plates, plates!» ou celle de Laurent «Sur la grande côte elle est montée».

Comme nous n'avions pas la chance d'avoir de musiciens dans la famille, nous utilisions un tourne-disque et des longs-jeux de folklore pour danser un peu afin de nous dégourdir les jambes.

Mes tantes Aliette, Réjeanne et surtout Madeleine adoraient danser et «swingner»³² à perdre haleine. Dès que l'on annonçait une danse, mes tantes se

³² Swingner : s'amuser, danser, faire tourner. (Dulong, Gaston, Idem).

cherchaient de l'oeil des compagnies pour exécuter quelques rigodons traditionnels au son des violons de Ti-Blanc Richard ou de Ti-Jean Carignan. Comme c'était plaisant et entraînant de les voir s'amuser à faire des figures, à tourner et à changer de compagnie. Quand les danseurs commençaient à demander grâce à ceux qui s'occupaient de la musique, un de mes oncles criait: «Domino, les femmes ont chaud!» Ceux-ci retournaient à leur place et reprenaient leur verre.

Mes tantes tout étourdies et les joues rougies commençaient à desserrer leur robe, et à dégrafer leur corset pour mieux respirer. Les fenêtres de la maison étaient embuées par la condensation. Parfois une de mes tantes montait à l'étage pour coucher un des plus jeunes assoupi dans ses bras. On les étendait trois ou quatre par lit. Rien n'aurait pu les sortir de leur profond sommeil.

La veillée se poursuivait par une autre chanson. Tante Simone interprétait de sa voix perçante «La vie d'un garçon, la connaissez-vous?». Mon cousin Ghislain enchaînait avec «Fleur d'épine, fleur de rose...». Puis vint notre tour, Micheline et moi, de présenter notre petit numéro, «Anatole et Manda» qui fit rire et attendrir quelques-uns des auditeurs autour de nous. Ma mère poursuivait avec son air préféré et mon père, après s'être fait prier un bon moment, acceptait finalement de chanter «Prendre un verre de bière, mon minou...».

Bien sûr, un de mes oncles demandait à sa mère de nous fredonner un air de son temps. Tous les regards se concentraient sur l'aïeule et, dans le silence, ma grand-mère commençait une vieille chanson. Assise dans sa berceuse, souriante et attentive à tous, elle finissait son chant en disant «Excusez-là!». Toute la famille applaudissait. Un des plus jeunes encore éveillé s'élançait vers elle pour se faire prendre dans ses bras et s'endormir paisiblement, la tête appuyée sur son gros ventre.

Après ce court répit, les danseurs trépignaient et insistaient pour reprendre leurs quadrilles et leurs cotillons. Et, c'est avec joie qu'ils se dardaient au centre de la pièce où on avait saupoudré une fine poudre blanche pour aider les danseurs à glisser sur le linoléum. Ceux-ci s'exécutaient. D'autres se joignaient à eux par intervalles. Il y en a même qui essayaient une petite gigue à la sauvette et ils s'épuisaient vite. Soudain ma tante Yvonne toute raide dans son corset annonçait la place aux jeunes. Elle et quelques-unes de mes tantes partaient à la recherche des aînés de chacune des familles et décidaient de nous initier aux danses traditionnelles. Mes oncles venaient à leur rescousse. C'est là que j'appris la grande chaîne, à «swingner», à saluer ma compagnie etc... Un de mes oncles

«callait»³³ de sa voix forte; ça nous aidait à faire ensemble les mêmes figures en même temps. Après plusieurs minutes nous finissions par comprendre et à exécuter un set carré avec un peu d'allure. Le reste de la soirée, nous participions comme les grands et avec eux aux danses traditionnelles.

Aux petites heures du matin, mes tantes sortaient les tartes, les beignes et les gâteaux. On attisait le poêle pour préparer le thé et réchauffer quelques tourtières et les pâtés. Les plus gourmands, qui s'étaient démenés comme des diables durant la veillée, s'approchaient les premiers de la table et entraînaient les autres à leur suite.

Les réjouissances se poursuivaient autour de la table. Jos, Albert, Laurent et Armand nous faisaient éclater de rire une autre fois en défilant dans la cuisine, affublés des chapeaux de leurs épouses. Après une bonne tasse de thé chaud, le rythme des conversations baissait et le ton s'apaisait doucement. Quelques-uns de mes oncles laissaient sous-entendre leur départ prochain. Il était trois ou quatre heures du matin.

Comme nous demeurions plus loin, nous étions les premiers à nous préparer pour partir. On essayait de retrouver nos manteaux d'hiver dans l'amas de vêtements jetés sur le lit. Grand-mère nous glissait à la dérobée quelques bonbons dans nos poches. Après avoir enfilé nos bottes, nous aboutissions près de la porte pour saluer le monde. Mon père et quelques-uns de mes oncles étaient sortis faire chauffer leur voiture pour le retour. Mon père rentrait dans la cuisine en se tapant dans les mains et il annonçait qu'il faisait froid.

Dans la nuit, nous montions à la file sur la banquette arrière de l'auto encore froide. On jetait encore un coup d'oeil à mes grands-parents qui présidaient le départ dans la fenêtre de la porte de la maison.

Après s'être frayé un chemin dans la cour pour sortir du labyrinthe d'autos stationnées ici et là, nous filions dans la nuit. Mon père silencieux surveillait la route et ma mère veillait sur nous. Peu à peu, l'atmosphère se tempérant dans l'auto et nous nous abandonnions au sommeil après une journée excitante que nous n'étions pas près d'oublier.

³³ Caller : appeler, annoncer, mener les figures d'une danse folklorique. (Dulong, Gaston, Idem).

Le Jour de l'An chez mes grands-parents Landry



La Famille Landry rassemblée pour le Jour de l'An
(circa 1960)



La Famille Landry

1^{re} rangée : Marie-Rose, Marier-Louise Pelletier (la mère), Yvonne;
2^e rangée : Adélar, Laurent et Albert.
N'apparaît pas sur la photo : Armand.

**Noël en famille
et avec nos amis les Parent³⁴**
(Sainte-Élisabeth)

Par Georgette Olivier-Forest

Il y a de cela environ une quarantaine d'années, j'avais environ dix ans, et notre mère vivait encore à ce moment-là. À Noël, pour le réveillon, nous faisons un festin magnifique. Je me rappelle que la veille mon père abattait la dinde. Pour moi, c'était toujours saisissant de voir égorger et plumer cet «oiseau gigantesque». Il fallait ensuite nettoyer et farcir cette bête avant de la mettre au four. Dans ces préparatifs, mon père était toujours d'une aide précieuse pour ma mère qui devait «popoter»³⁵ avec les plus jeunes agrippés autour d'elle, car nous étions sept enfants: Réjean 14 ans, Lucienne 12 ans, moi, Georgette 10 ans, Ghislaine 8 ans, Michelle 5 ans, Thérèse 3 ans et Daniel 1 an. Brigitte n'était pas encore née.

Les préparatifs allaient bon train, tandis que tous s'affairaient à quelques tâches, tout en écoutant des contes et des chants de Noël à la radio. Le soir venu, nous nous couchions tous, mais seuls les plus grands se relevaient pour aller à la «messe de minuit». Donc, Réjean, Lucienne, Ghislaine et moi sortions dans la nuit froide pour aller, avec papa, assister aux trois messes. Maman gardait les petits et mettait la main aux derniers préparatifs du réveillon.

Je me rappellerai toujours avec une grande émotion le moment où monsieur Viateur Hénault, notre voisin d'en face et forgeron du village, entonnait avec tellement d'emphase le Minuit, chrétiens. Il le faisait avec une telle emphase qu'il nous faisait vibrer de la tête aux pieds.

La crèche nous émerveillait toujours avec son magnifique petit Jésus de cire, entouré de Marie, de Joseph, des bergers ainsi que de l'âne et du boeuf. Tous nous apparaissaient vivants en cette nuit féerique. Les messes nous semblaient cependant longues, car nous pensions au bon réveillon qui nous attendait à la maison.

³⁴ À l'ombre d'Élisabeth... Pp.: 24-37.

³⁵ Popote : cuisine. Ex. faire la popote. (Bergeron, Léandre, Dictionnaire de la langue française. Montréal, VLB éditeur, 1980. P. 384).

Sur le chemin du retour, quel agréable spectacle que de voir les chevaux qui tiraient de superbes carrioles dont les grelots égayaient et réchauffaient cette nuit inoubliable!

Nos amis, les Parent: André, Marie-Paule et Louis-Marie, qui étaient environ de notre âge, se joignaient à nous pour le réveillon. En entrant à la maison, l'odeur de la dinde farcie et des tourtières venait caresser nos narines. La table débordait de gâteaux et de tartes de toutes sortes, sans oublier la bûche de Noël et les bonbons mélangés que nous n'avions qu'au temps des fêtes.

La remise des cadeaux était un moment fort de la fête. Nous avions toujours hâte de voir ce que maman nous avait confectionné. Étant donné la nombreuse marmaille et les ressources pécuniaires limitées, les présents étaient de fabrication domestique: chandails, blouses, jupes, etc. Je me rappellerai toujours cette belle jupe à plis plats en «plaid³⁶ écossais quadrillé», vert foncé et bleu marine, assortie d'une petite veste de velours côtelé rouge qui en rehaussait l'éclat... et que j'ai tant aimée. Que ma mère possédait donc de talents et de créativité pour réussir à fabriquer ce petit quelque chose - d'une valeur inestimable - pour chacun de nous!

Suite à ce dépouillement de l'arbre de Noël, nous faisons honneur à l'excellente table qui nous attendait. Nous riions et chantions jusque tard dans la nuit, en nous promettant bien de nous revoir le lendemain après-midi chez les Parent, qui demeuraient à la campagne à environ un kilomètre de chez-nous.

Pour nous rendre chez nos amis, nous étions alors bien habillés car nous faisons le trajet à pied. Là, nous glissions et faisons du ski à tour de rôle, car il n'y avait que deux paires de skis pour nous tous. Une chance que la grande traîne sauvage pouvait en accueillir d'autres pour les glissades et que nous disposions de quelques paires de patins.

Après plusieurs descentes, les estomacs étaient creux. Nous rentrions, transis de froid et les joues rouges, mais heureux de notre après-midi. À la vue d'une table si bien garnie, nos papilles gustatives salivaient au maximum. Nous nous attaquions alors au ragoût et aux tourtières qui remplissaient nos ventres affamés. Les gâteaux et les tartes se succédaient et étaient aussitôt engloutis par nos appétits voraces.

³⁶ Plaid : tissu à carreaux de diverses couleurs. (Bergeron, Léandre, Idem).

Après ce festin, nous étions en forme pour nous amuser à nouveau. Le souvenir le plus clair que je garde de ces années de jeunesse est l'expérience que nous menions, avec un malin plaisir, à déchiffrer ou à inventer des messages secrets que nous transmettions en alphabet morse grâce à un vieil équipement d'un des oncles de nos amis.

Et c'est ainsi que tard dans la soirée, après avoir pu apprécier l'hospitalité de nos amis, ces derniers venaient nous reconduire au village. Tous, débordant de joie, nous chantions: Il est né le Divin Enfant, Les Anges dans nos campagnes et tout le répertoire des chants que nous connaissions à cette époque.

Ah! Ce beau temps des Noël's d'antan!

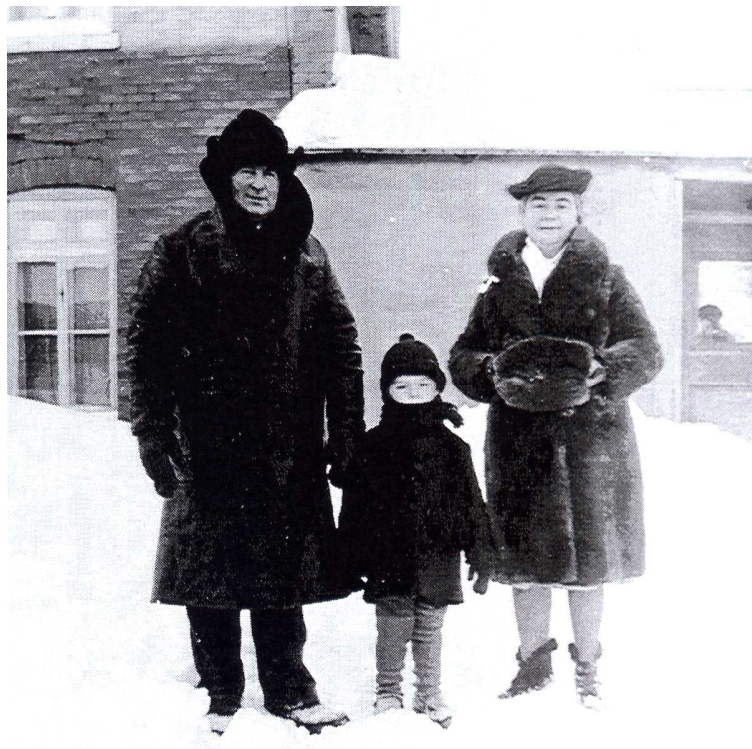


La maison de la Famille Azellus Parent dans le rang Rivière Bayonne Nord.

« Et c'est ainsi que tard dans la soirée, après avoir pu apprécier l'hospitalité de nos amis, ces derniers venaient nous reconduire au village. »



De beaux souvenirs des Noël d'autrefois...
Le sapin de Noël chez nos amis les Parent dans le rang Rivière Bayonne Nord à Sainte-Élisabeth
(Le 5 janvier 1953)



Départ pour la grand-messe du Jour de l'An.
Azellus Parent, son épouse, Henriette Savignac, et leur fils André (1^{er} janvier 1943).

Les petits Jésus³⁷ (L'Assomption)

Par Michelle Le Normand

Il y avait quatre petits Jésus dans mon village, cinq avec celui du collège, mais les petites filles n'allaient pas au collège!

Au «Sacré-Coeur», il était tout simple et modestement couché sur une botte de paille. Il reposait entouré de moutons comme il y en avait dans nos «arches de Noé». Le «Sacré-Coeur» c'était l'oratoire des orphelins, et la Charité y remplaçait les belles statues de bergers et de rois mages. À la chapelle du cimetière, à «Bonsecours», sur le «coteau», le petit Jésus n'était pas plus riche, mais il avait quelque chose d'extraordinaire pour un bébé de cire. Vers la mi-janvier, étant devenu assez fort, il s'essayait sur une chaise haute, à côté de sa crèche! Et les petits «quêteux» du «coteau» devaient être fiers de cette supériorité de leur Jésus sur les autres!

Le plus beau de tous, c'était sûrement celui de notre couvent. Il avait les plus fins cheveux du monde, un visage adorable, une robe de soie brodée d'or, et toute une garniture de mousseline fine par-dessus la paille de son lit. Mais, il était petit et solitaire, et nous aimions infiniment mieux celui de l'église, qui avait tout un peuple pour lui.

Dans notre paroisse, le petit Jésus habitait une vraie cabane en bouleau, posée sur des roches grises, dans une forêt de sapins. Aux branches des «arbres de Noël» et sur le toit de chaume étaient accrochés des flocons et des cristaux de neige. Vous me direz qu'à Bethléem il n'y en avait pas autant, mais un Jésus, au Canada, naît dans le cadre du pays!

La crèche était dépourvue d'oreillers et de draps: le Jésus avait une pauvre chemise, mais la sainte Vierge, saint Joseph, le boeuf, l'âne, les bergers, les moutons et les rois mages l'entouraient. Rien ne manquait, pas même l'étoile!

³⁷ Le Normand, Michelle, Idem. Pp.: 89-91.

Nous allions tous les jours l'adorer, l'admirer, le désirer, ce Jésus. Quel petit enfant n'a pas rêvé de l'emporter, de l'embrasser, de jouer avec lui, et de l'aimer tant et tant! Qu'ils en reçoivent de tendres aveux, les petits Jésus des crèches, qu'ils en font naître des sentiments pieux!

Je me souviens avoir prié celui de ma paroisse natale, toute seule, le soir, au retour d'une classe un peu orageuse où j'avais pleuré, et d'avoir remué un flot de pensées dans ma petite tête d'enfant. La vie n'était déjà pas toujours gaie. Je n'avais pas dix ans et j'étais désappointée. Le petit Jésus me regardait doux et gentil à la lumière tremblante des lampions, dans l'obscurité de l'église. Il souriait, d'un sourire d'immuable paix que je ne comprenais pas. Mais il me consolait; je l'aimais. Je sentais qu'il représentait une grande chose et qu'il serait un jour ma confiance.

Il garde mon meilleur souvenir, mon souvenir ému, le Jésus de mon enfance. Quelle joie quand c'était le jour de sa bénédiction! Comme on trouvait l'air bon en se rendant à l'église, et comme ils étaient gais les grelots des carrioles et des «berlots»³⁸ qui menaient toutes les familles vers le clocher paroissial. Ce jour-là, on parlait haut dans le saint lieu. C'était fête pour les tout petits. Jésus avait dit: «Laissez-les venir à moi», et nous étions venus. Les bébés criaient d'admiration ou de mal, parce qu'ils avaient gelé en chemin. Mais toutes les douleurs se calmaient, et les chagrins s'envolaient, quand à tour de rôle nous allions baiser les pieds du petit Jésus...

Comme il était touchant, avec ses grands yeux bleus où la lumière des cierges avait fait passer une âme, tant de soirs de ce mois! Une âme claire qui m'avait consolée des larmes versées au couvent.

Aujourd'hui, elle me soutient encore, l'âme du Jésus de cire; je la vois dans ses yeux de verre, avec le regard de ma foi. Elle me réconforte, elle me relève, elle m'anime. Comment font-ils pour vivre ceux qui ne l'aiment pas, le divin Enfant? Comment peuvent-ils souffrir, ceux qui ne croient pas en sa force, en sa Providence qui plane sur le monde et qui donne, quoi qu'il en semble, à chacun selon ses oeuvres!

³⁸ Berlot: traîneau relativement court fait d'une caisse montée sur patins pleins et bas, avec sièges amovibles. (Dulong, Gaston)

Un cadeau embarrassant³⁹ (Sainte-Élisabeth)

Par Daniel Olivier

J'avais quatorze ans en ce début d'année scolaire 1963-1964. J'envisageais alors l'année à venir avec la confiance que m'avaient procurée les résultats académiques enviés de mes «Éléments latins». Je me promettais bien de me consacrer un peu plus à ma grande passion: le hockey sur glace.

Tout alla pour le mieux dans le meilleur des mondes. Ma réputation de «fort en thème» m'avait sûrement précédé auprès de mes professeurs de Syntaxe, car je n'eus aucune difficulté à reprendre là où j'avais laissé en juin. J'avais même l'esprit assez en paix et me sentais assez confiant pour penser jouer dans un club «midjet» d'une ligue de hockey municipale de Joliette.

Je ne demandais vraiment rien d'autre que de garder cet état de semi-conscience, de semi-bonheur dans lequel réussissais à me maintenir mes relatives réussites scolaires et sportives. Je maniais aussi bien l'un que l'autre, plume et hockey; cela suffisait amplement à mon bonheur quotidien.

Mais voilà, la quiétude, la paix intérieure et l'estime de soi sont des trésors dont la vie allait trop tôt se charger de m'apprendre le caractère de fugacité, d'éphémérité... Noël, comme à toutes les années, vint... ou plutôt survint!

J'avais, bien sûr, remarqué, sous l'arbre de Noël, ce cadeau au format d'autant plus intrigant qu'il provenait de ma belle-mère, Marie-Ange. Quelle ne fut pas ma surprise, mon ahurissement, mon ébahissement, ma déception, lorsque j'ouvris le cadeau en ce fatidique 25 décembre 1963.

Ma bonne étoile m'avait permis jusqu'à ce jour d'arborer des couvre-chefs qui m'autorisaient à me fondre dans la masse rassurante des jeunes de mon âge. Ainsi, au primaire, j'avais porté, pour quelques années, un seyant casque d'aviateur en cuir brun qui avait dû céder sa place à toute une série de tuques des Canadiens

¹⁸ Olivier, Réjean, À l'ombre d'Élisabeth; trois rameaux d'Olivier se racontent, ou Souvenirs de Noël et du temps des fêtes à Sainte-Élisabeth de la Bayonne, chez la famille Olivier. Par Réjean Olivier, Georgette Olivier-Forest et Daniel Olivier. Joliette, Édition privée, 1991. 50 p. ill. (Collection Oeuvres bibliophiliques de Lanaudière, no 28). (Hors commerce). Pp.: 11-22.

de Montréal, tuques portées, le plus souvent, à l'image d'un des héros de ma prime jeunesse, à la «Robin des bois», à savoir une pointe fort prononcée se terminant sur le haut du front.

J'eus un incontrôlable et irrépressible haut-le-cœur, un évident recul convulsif: «Oh! Le beau casque kaki! Quelle belle surprise!» Et je m'empressai d'embrasser chaleureusement l'aimable donatrice du surprenant présent.

Troublé! Catastrophé! Désesparé! Et il fallait encore que je fasse bonne figure, que j'irradie la joie de pouvoir éventuellement porter cette innommable coiffe.

C'était un genre de casquette couleur vieux canon, à longue palette frontale piquée, aux rebords repliés, munie d'oreilles rabattues à l'intérieur, toute doublée de simili-chamois; mi-képi, mi-chapeau de mousquetaire, c'était le genre de capote que portaient généralement les ouvriers de la construction et que j'avais même vue sur la tête d'un de mes oncles maternels, honnête travailleur de la terre, alors qu'il conduisait un traîneau de fumier dégoulinant au bout de son champ.

Mon accablement se trouvait décuplé par le contentement rayonnant qu'illuminait la figure angélique de ma douce belle-mère.

Ébranlé, démoralisé, assommé, j'avais la mort dans l'âme. Je fus, à partir de cet instant précis, pris d'un indéfinissable et tenace spleen de la calotte...

Je reportai le plus loin que je pus l'échéance inévitable du port en public de l'affreux gibus. Le congé de Noël fut un bon prétexte pour retarder le moment fatidique. Je n'allais quand même pas risquer d'abîmer ce trésor chapelier en m'escrimant sur la patinoire du village!

L'inexorable écoulement des jours eut bientôt raison des vacances et janvier rougit plus qu'à l'habitude mes pauvres pavillons auditifs sous l'innommable chose dont je n'osais pas rabattre les hideux cache-oreilles.

Je me sentais continuellement la cible de regards lourds de sarcasmes et de remarques empreintes de subtiles moqueries: «T'en sers-tu pour rapporter les patates du marché?» - «On dirait une bouse de vache séchée!»

Un soir, dans l'autobus du retour, un étudiant plus âgé et fort porté sur la raillerie déposa une futile boulette de papier au faîte de l'honnie coiffure. Je ne découvris les raisons véritables de l'hilarité générale qu'à la toute fin du trajet.

De jour en jour, ma haine contre l'infâme calotte grandit démesurément de telle sorte que je n'eus de cesse de trouver un moyen ingénieux de me débarrasser de l'horrible chose... mais je n'en eus pas le courage, le chagrin éventuel de ma bienfaitrice ayant toujours retenu la fébrilité de ma main vengeresse ou oublieuse.

Et l'hiver fut interminable... Mais, comme tout vient à point à qui sait attendre, la fâcheuse casquette finit sa carrière quelques années plus tard sur la tête salvatrice de mon paternel qui ne la portait, lui, que pour creuser les fosses des macchabées de la paroisse!



Souvenirs (Saint-Paul)

Par Jocelyne Amyot

Il était une fois, il y a de cela très longtemps, deux petites soeurs, trop tôt orphelines de mère. Ne pouvant seul s'en occuper, leur père les avait mises en pension à Saint-Paul, au couvent des soeurs de la Providence. Elles passèrent donc leur enfance entre ces murs où de sages fées religieuses leur prodiguèrent confort, sécurité, éducation et même affection. Il y aurait nombre d'anecdotes à raconter. Je m'en abstiens; toutefois, je me dois de rappeler un détail évocateur de l'esprit de récupération du temps. Ainsi, la robe-uniforme de l'aînée était confectionnée dans les vieilles chasubles de l'aumônier. C'était un tissu de très belle qualité certes, mais si épais et si rigide; la petite robe n'avait nul besoin de cintre. Quand elle l'enlevait, celle-ci se tenait debout toute seule!

Les jours s'écoulaient comme un ruisseau tranquille entre les berges d'un ordre rigoureux: lever, repas, étude, prières, jeux, coucher. Chaque année ramenait évidemment le temps béni de Noël. Alors, le 24 décembre, vers 23h15, les deux petites dormant bien profondément, une procession formée de trois religieuses, soeur Aline-Gertrude, soeur François-du-Crucifix et soeur Julien-du-Sacré-Coeur, s'avançait lentement dans le large et sombre couloir. Deux d'entre elles portaient une lampe figurant sans doute la lumière du Christ, l'autre un accordéon et les trois chantaient le beau cantique «Nouvelle agréable».

Les deux orphelines s'éveillaient tout excitées. C'est Noël! Vite ! Allons nous habiller et rejoindre la procession allant cette fois à la chapelle. Si on jugeait que moi, l'aînée, j'avais été assez sage, on me permettait de déposer le Petit Jésus dans la crèche. C'était pour moi, une joie jamais inégalée. Je tenais dans mes mains non pas une poupée de cire, mais le Petit Jésus. À 5 ans, le rêve devenait réalité. Miracle de Noël dans un coeur d'enfant.

Aussi, à la fête des Rois, la coutume de couronner un souverain était respectée. Était-ce vraiment un hasard? L'aînée choisissait toujours la galette contenant un pois, ce qui lui conférait la royauté et, à ce titre, la benjamine lui devait toute la journée respect et obéissance jusque dans les moindres détails. Si, pendant l'année, la cadette se montrait quelque peu tyrannique envers sa soeur, celle-ci lui rendait la monnaie ce jour-là, en exigeant toutes les choses auxquelles la petite tenait le plus, histoire d'exercer le pouvoir...

Souvenirs... souvenirs... Ce n'était pas le ciel assurément, mais dites-moi:
«Quelqu'un peut-il affirmer que toute son enfance s'est écoulée au Paradis?»

L'aînée des deux fillettes signe: Jocelyne Amyot



**Vive le Père Noël,
Vive la Mère Noël**
- Chanson de circonstance -
(Saint-Liguori)

Par Fernande Desmarais-Richard

(Ce texte a été composé pour égayer les personnes âgées
à la Résidence de Saint-Liguori.)

Vive le Père Noël que le monde espère!
C'est l'homme le plus généreux sur terre.
Au mois de décembre, il est très affairé...
Vive le Père Noël! (bis)

S'il arrive à l'heure, y a pas de mystère.
C'est que dans l'entrepôt, y a une petite mère
Qui ouvre le courrier et emballe les cadeaux.
Vive la Mère Noël! (bis)

Il faut qu'elle réponde à toutes ses lettres,
Aux questions profondes de ces petits Êtres
Qui réclament d'amour, autant que des présents.
Vive les petits enfants! (bis)

Voici quelques notes sur la Mère Noël.

Levée aux petites heures du matin,
Réveille le patron et les lutins,
Remet à chacun ses bottines
Puis leur sert à déjeuner dans la cuisine.

Répond aux appels interurbains
Avec la délicatesse d'un ange gardien.
Écrit et note avec précision
Les détails et toutes les commissions,
Tout au long du jour, pense aux bagages,
Coupe du ruban, fait les emballages,
Va soigner les petits rennes au nez rouge,
Leur parle et les cajole, même s'ils bougent.

Elle compte et enfile les grelots,
Prépare et enlignage les précieux «berlots»,
Afin que tout soit prêt pour la sainte nuit...
Et pour rendre tout le monde heureux à minuit...

Il lui faut aussi prévenir que si, par maladie,
Ou le lendemain de la veille, le Père Noël est étourdi...
Il lui faudra deux fois plus de courage,
Pour entreprendre, seule, le grand voyage...
Mais, connaissant toutes les adresses,
Elle pourra donc remplir toutes les promesses...

Escortée par sa caravane joyeuse,
En vraie mère aimante, tendre et affectueuse,
Elle ferait tomber lentement, au-dessus des cheminées
De ceux qui sont mal aimés, affamés et parfois oubliés,
De beaux petits colis enrubannés
Avec sourire, chaleur et amitié.
Et serait la plus heureuse des mères
À ce rendez-vous d'amour et de bonté sur terre...

De plus, il y a les missives des grandes personnes,
Avec leurs demandes, qui parfois nous étonnent.
Remplir leur porte-monnaie, raccommodeur leur coeur...
Vivent les grandes personnes! (bis)

N'oublions pas le curé du village,
À la fois raisonnable et toujours très sage.
Pour lui, la santé, une église et une assiette bien remplies.
Vive notre curé. (Bis)

Ajoutons un souhait pour les bénévoles.
Qu'ils reçoivent tendresse et bonnes paroles.
Merci pour leur joie! Merci pour leur ardeur!
Vivent les bénévoles! (bis)

Pensons aux dirigeants de la mappemonde.
Qu'ils prennent bien soin de notre beau monde.
Avec la sagesse, le respect et l'argent...
Vive les dirigeants! (bis)

Terminant ma chanson, il faut que je vous dise:
Ça m'a fait plaisir de vous offrir cette surprise.
Acceptez mes voeux chantés avec humour...
Et «Le beau paradis à la fin de vos jours». (Bis)



Noël en 1921⁴⁰
(Sainte-Élisabeth)

Par Georges Olivier

En ce temps où les événements se succèdent à un rythme effarant, je ferai une brève halte pour me reporter soixante ans en arrière. Et cela avec, en tête, l'idée bien arrêtée de faire passer sous vos yeux un petit film familial dont le déroulement se situe à la campagne, l'endroit: une maison familiale bien modeste.

À cette époque, on était fier de s'éclairer à la lampe à l'huile. Le chauffage, il va sans dire, se faisait au bois. À présent que je vous ai un peu situés, j'essaierai de vous dire de quelle façon se passait la fête de Noël à Sainte-Élisabeth. Tout d'abord, c'était bien différent d'aujourd'hui! N'ayant point d'électricité en ce temps-là signifiait: point de radio ou de télévision. Conséquemment, nous n'étions pas inondés de publicité. L'argent étant plutôt rare, le magasinage ne devenait pas une corvée, une course aux étrennes à n'en plus finir. On fêtait bien à la maison, mais avec les moyens du bord.

Mon père étant cultivateur, nous trouvions à la ferme la majeure partie de notre subsistance. Ah! Il y avait bien quelques petites gâteries, ce qui aujourd'hui est devenu monnaie courante tout au long de l'année. La fête se préparait bien sûr, mais surtout à la maison.

Comme le mois de décembre était le mois des boucheries, l'occasion était belle de festoyer autour d'une table bien garnie. L'accent était surtout et premièrement mis sur le côté religieux. La messe de minuit, c'était tout un événement! La crèche, dans notre belle église du temps, était disposée dans le transept près de l'autel de Marie. L'intérieur du temple avait plutôt l'aspect d'une cathédrale avec son dôme gigantesque, ses robustes colonnes en imitation de marbre et ses deux jubés dont l'un était orné d'un orgue immense qui, s'il eut été conservé, aujourd'hui aurait une valeur inestimable. L'enfant Jésus couché dans la crèche était le point de mire; jeunes et vieux avaient les yeux tournés de ce côté lorsque le maître-chantre entonnait, de sa voix douce et ferme à la fois, le Minuit, chrétiens, puis la messe commençait. Le chant en latin était différent d'aujourd'hui.

⁴⁰ Contes pour la Noël à Sainte-Élisabeth de la Bayonne, par Réjean Olivier, son père Georges et ses trois fils: Sébastien, Stéphane et Jérôme. Illustrations de Chantal Olivier. Présentation par Yolande Pelletier Olivier. Joliette, Édition privée, 1983. Pp.: 32-36. (Hors commerce). Paru aussi dans "L'Étoile du Nord", mardi le 5 janvier 1982.

Pendant la deuxième messe, les cantiques étaient en français. Le tout se passait dans le plus grand recueillement. Le coeur à la joie, c'était ensuite le retour à la maison. Au son des grelots et du crissement de la neige sous les sleighs⁴¹, les chevaux se hâtaient d'eux-mêmes, fiers de se diriger vers l'écurie. Sous la lune et les étoiles, la neige scintillait de mille feux et donnait à la fête une atmosphère de joie quasi céleste. C'est peu dire puisque Jésus était là!

Et nous voilà de retour à la maison, après une brève course, bien emmitouflés dans les robes de chèvres et de moutons. Ma mère qui était demeurée à la maison avait préparé le réveillon. Ce n'était pas un repas à la chandelle, mais il faisait bon, à cette heure de la nuit, prendre place autour de la table où s'étaient des mets bien ordinaires, tels que ragoût de boulettes, tartes variées, gâteaux ou bûches de Noël. Il y avait variation suivant les années ou les occasions. Une bonne dinde ou une volaille farcie était aussi bien appréciée au temps de ces joyeuses agapes.

Tous ces événements laissent, dans le coeur et dans l'âme, une joie, un souvenir quasi ineffaçable et c'est avec un plaisir sans cesse renouvelé que nous revient chaque année cette fête de l'Enfant-Jésus venu apporter au monde la paix et la lumière. Le coeur n'a pas d'âge et je me rappelle que nos parents l'accueillaient aussi avec le même enchantement que nous les jeunes et, pour eux, il devenait agrandi, multiplié puisque toute la famille avait pris part à la fête.

La maison, en ces jours, résonnait de rires, de chansons et de danses! Chacun y allait de son appréciation! La vie était belle en ces temps-là et, si nos parents revenaient, ils pourraient constater que ce n'est pas toujours l'opulence qui procure le bonheur, mais le fait de savoir se contenter de peu est déjà une solution préférable à un régime de vie qu'on ne peut atteindre.

(Composé en ce 3e dimanche de l'Avent 1981)



⁴¹ Sleigh : solide traîneau à patins hauts et ajourés servant au transport des provisions. (Dulong, Gaston).

**Le temps des fêtes
au Collège de l'Assomption: 1832-1920⁴²
(L'Assomption)**

Par Fernand Boulet

Vacances

Depuis la fondation du Collège, les élèves avaient l'avantage de vivre les premières heures de l'An nouveau dans leur famille. Mais, ces petites vacances furent abolies à compter de 1847 jusqu'en 1896. L'année suivante, un changement s'est opéré et les élèves de cette époque ont bénéficié d'un séjour dans leur famille, de la veille du Jour de l'An jusqu'au lendemain de la fête des Rois. Les années passèrent et un dernier changement est survenu en 1920 pour allonger la période des vacances d'hiver du 23 décembre au 7 janvier de la nouvelle année.

Noël

À Noël, les Anciens assistaient à la messe de minuit à l'église paroissiale de L'Assomption et en assuraient le chant. Parmi les messes préparées, les chroniques ont retenu la XIIe messe de Mozart, la Messe impériale de Haydn, la Messe solennelle en ut de Mozart, la Messe solennelle de Le Prévost, sans oublier les vieux Noël.

Jour de l'An

Comme il n'y eut pas de vacances au temps de Noël et du Jour de l'An, pendant près de cinquante ans, une tradition pour le 1er de l'An s'est développée. Au début, on se souhaitait la Bonne année en récréation après le déjeuner. Quelques années plus tard, les élèves se rendaient chez M. le Directeur (le poste de supérieur n'existait pas encore), M. le Préfet et chez M. Vézina, professeur de la classe française. L'année 1865 est peut-être celle où fut inaugurée la visite aux chambres des prêtres pour les saluer et leur offrir les souhaits de Bonne Année selon l'antique et touchant usage.

⁴² Boulet, Fernand, Traditions du Collège de l'Assomption au cours de ses 150 ans d'existence : 1832-1833/1982-1983. Édité par Réjean Olivier. Joliette, Édition privée, 1983. Pp.: 43-45.

Fête du supérieur

La fête du supérieur a été fixée au lendemain, 2 janvier, à l'époque où les élèves demeuraient au Collège durant la période des Fêtes. Une séance était jouée lors de ce grand congé. Les archives rapportent qu'en 1889, les élèves présentèrent «Le Fils de Ganelon». Les costumes étaient fournis par M. Ponton de Montréal. On s'accorde à dire que jamais auparavant plus belle pièce n'a été jouée aussi bien.

Le soir du 2 janvier 1893, l'adresse d'ouverture fut présentée par Anatole Lachapelle. Les deux Anciens, membres de la Législature, MM. Marion et Jeannotte, assistaient. On avait préparé pour la circonstance, le drame «Le Roi des oubliettes». De beaux costumes avaient été loués chez Ponton. Aux entr'actes, «En Crimée» fut exécuté par le chœur des grands, et «Les Vélocipèdes» par un chœur spécial de petits. La fanfare a offert comme à l'accoutumée ses notes de gaieté.

Les jours ordinaires de cette période, c'est l'horaire régulier des cours, où on est obligé l'après-midi d'allumer les lampes en classe.



**Le jeune homme
et l'enfant de la crèche⁴³**
(L'Industrie)

Par Réjean Olivier

Je dédie ce conte à tous les enfants de la terre, surtout à ceux qui sont atteints d'une infirmité dans leur corps ou dans leur esprit. Je l'offre aussi à mes quatre enfants qui attendent beaucoup de cette belle grande fête de Noël!

Il y avait une fois, dans un petit village nouvellement fondé qui s'appelait L'Industrie, une famille dont le père était bûcheron; celui-ci travaillait pour le seigneur de la place, Barthélemy Joliette. La mère toute laborieuse élevait ses quatre enfants dans le plus grand dénuement: trois garçons et une fille de cinq ans, la benjamine. Le curé de la paroisse, le grand-vicaire Antoine Manseau, avait bien averti tous ses paroissiens de la grande préparation spirituelle que chacun devait faire pour fêter dignement la venue du Messie en ce 25 décembre!

Comme de bons chrétiens, tous les six, le père, la mère et les enfants, partent donc pour la grand-messe en ce deuxième dimanche de l'Avent. La veille, il y avait eu une grosse tempête de neige de près de deux pieds, de la neige molle et poudreuse. Ils passent donc devant le manoir seigneurial pour se rendre prestement à la messe de dix heures dans la petite église nouvellement bâtie à l'arrière de la place du marché, là où les campagnards viennent chaque semaine vendre des victuailles pour les fêtes prochaines.

Arrivés à l'église, les membres de la famille se placent au premier banc dans l'allée centrale. On aime bien chuchoter et faire quelque peu la dissipation de sorte que les quinze minutes précédant la messe sont passées en moments de distraction pendant que les parents et le fils aîné âgé de douze ans vont «à la confesse».

Alors voilà qu'un jeune homme arrive et prend place dans le même banc; ce dernier doit être âgé d'environ quinze ans. Son visage reflète une paix et une soumission à la volonté de Dieu. C'est un adolescent marqué par la maladie. À demi paralysé, il se traîne difficilement en se soutenant à chaque banc dans la

⁴³ Contes pour la Noël... Pp.: 27-30. Aussi publié dans "L'Étoile du Nord", 15 décembre 1981.

grande allée. Il semble, malgré sa grande infirmité, se dégager de son visage une atmosphère de joie et d'intelligence vive.

La présence de cet être meurtri par la vie dès sa naissance appelle à réfléchir. En effet, les quatre enfants délaissant ces distractions inusitées en ce moment liturgique prennent un air sérieux et méditatif tout au long de la messe.

Le grand-vicaire Manseau prononce un sermon sur la venue du Messie. Barthélemy Joliette et son épouse, Marie Charlotte Tarieu de Lanaudière trônent dans le banc seigneurial. Les professeurs du Collège Joliette nouvellement fondé, avec leurs élèves et une centaine de paroissiens, sans oublier les clercs arrivés de Vourles à la demande de Mgr Ignace Bourget, s'unissent au célébrant.

En revenant chez eux, dans la carriole tirée par la «Rougette», les parents donnent à réfléchir à leurs quatre enfants sur le plus grand cadeau qu'ils ont reçu: la santé.

Puis, en cette nuit de Noël, après une magnifique messe de minuit et un réveillon traditionnel, les enfants vont se coucher, alors que les parents et quelques invités du voisinage continuent à jaser et à danser au son du violon. La mère, avant d'aller se coucher, remplit de friandises les chaussettes qu'elle a tricotées en laine du pays pour chacun. Elle n'oublie pas aussi d'y ajouter une belle grosse orange bien mûrie et juteuse.

Le lendemain matin, la joie était grande pour tous! Le fils aîné interpelle son père et lui dit: «Papa, j'ai fait, cette nuit, un rêve merveilleux! J'ai vu l'enfant Jésus dans une mangeoire; il était accompagné de Joseph, de Marie et d'un jeune berger à demi paralysé qui jouait du pipeau pour endormir l'enfant. Lorsque ce dernier se fut assoupi, le jeune adolescent tout infirme, mais débordant de joie, le visage souriant, dit à Marie: Ce soir, j'ai le bonheur de monter au ciel pour y rester et je suis tout rayonnant et heureux! Mais n'oublie pas les quatre enfants qui assistaient à la messe de minuit avec moi hier soir. Eux aussi ont besoin de ton aide pour toute la durée de leur vie terrestre! Car tous étaient mes voisins et amis!»

Ce dernier était en effet passé de la vie terrestre à une vie meilleure. Il avait laissé cette terre pour un monde meilleur après avoir assisté à cette belle veillée de Noël et être revenu chez ses parents adoptifs qui demeuraient dans la rue voisine du manoir.

Une leçon du passé
Récit de Noël⁴⁴
(Joliette)

Par Camille Bonin

À mon brave père

Or, ce jour-là, Fête de la Noël de l'an 1890, il y avait, comme à l'ordinaire, partie de dames chez Pierre Bonin, mon excellent, mon regretté père.

L'honnête tournoi avait lieu dans la cuisine, où figuraient aux places d'honneur, le banc-lit et le poêle à double pont.

C'est là que, tous les dimanches et jours de fête, se réunissait un groupe de citoyens aujourd'hui disparus: M. le notaire Vézina, fumant à petites touches sa grosse pipe «d'écume de mer», le notaire Desormiers, son digne associé, M. Eusèbe Asselin, marchand considéré dans le temps comme millionnaire, le père Joseph Rivest, alerte et sagace vieillard, Hyacinthe Baril, un brave travailleur et enfin Olivier Farly, petit vieux portant fièrement canne et barbiche...

Durant la belle saison, l'on jouait devant la boutique de forge, un peu éloignée du chemin.

Oh! Combien je vous retrouve, clairs et vivants dans mon souvenir, lieux bénis et aimés de mon enfance...

L'humble maison grise, confortablement abritée par les grands saules qui, de leurs feuilles douces et lisses, frôlaient son toit d'une éternelle caresse...

La grande cour séparée par une clôture qui déterminait les quartiers-généraux de la vache rouge que l'on voyait toujours ruminer quelque chose...

Le long jardin clos où était rangée, en ligne de bataille, une armée de légumes aux formes et aux couleurs variées...

⁴⁴ Bonin, Camille, Un brin de vers; un peu de prose. Joliette, L'auteur, (Sans date). Sans pagination.

La laiterie, toute petite, mais très grande dans mon imagination d'enfant et dans laquelle l'on mettait au frais le lait immaculé et les viandes vermeilles...

Je revois la boutique de forge où régnait la propreté la plus attrayante, où les outils s'alignaient dans un ordre parfait...

Et, je n'ai qu'à fermer les yeux pour apercevoir mon estimable père, sous les feux éblouissants de sa forge qui mettait autour de son front comme une auréole sublime, l'ardeur à battre et à marteler les fers ardents de son bras vigoureux!

Je me rappelle surtout, que peu lettré qu'il était, il savait apprécier, mieux que j'en ai profité peut-être, l'avantage et la nécessité de l'éducation et de l'instruction.

Et puis, l'heure du repas à peine passée, j'entends mon exquise maman crier de la fenêtre voisine: «Viens donc manger, Pierre, les patates sont cuites...»

O doux printemps de la vie, déjà vous reposez, pour n'en jamais sortir, dans le froid tombeau du passé, des regrets, de l'oubli...

Or, sa Majesté le Progrès a passé par là et, sous prétexte qu'ils nuisaient au commerce, il a fait abattre les grands saules, cher refuge des grives piailleuses, asile sûr du chat traqué par le chien déplaisant...

Il a fallu démolir l'inoffensive boutique de forge...

Celle-ci, au moins, ne doit plus souffrir. Il n'en est pas de même pour sa compagne et sa soeur, la paisible maison grise...

Malgré ses muettes protestations, on l'a transportée sur une rue éloignée où elle pleure secrètement son amer et cruel exil...

Ainsi, ne semble-t-elle pas vouloir me reconnaître lorsque je passe près d'elle et que, de la main, je lui fais des signes pleins d'affection et de tendresse...

Son pauvre coeur est bien fermé et brisé à jamais, tendre et chère maison grise...

Pendant ce temps-là, les parties de dames se succédaient savantes et discutées, car on ne doit pas l'oublier, ni même l'ignorer, l'on jouait fort bien à ce jeu, à l'époque en question.

En plus, les propos les plus sains, comme les réparties les plus comiques, résonnaient dans la chaude et douce atmosphère de l'humble pièce.

C'était la coutume alors de faire le pari d'un gros sou sur les chances de la partie.

Ces enjeux m'intéressaient particulièrement puisque, dans la plupart des cas, l'on m'en remettait le produit.

Je me vois, de toute la force de mes jambes courtes et grosses, courir le dépenser chez l'épicière du coin, Madame Ouimet qui, en retour, me remettait de beaux petits poissons en sucre ou de brunes mains à la mélasse...

Coutume autrefois remarquable c'est que, lorsque tintait la cloche annonçant les vêpres prochaines, sans hésitation, sans discussion, on laissait là la partie des fois à la veille de finir...

D'un pas soumis et respectueux, ces hommes aux positions sociales différentes, professionnels comme simples artisans, marchands aussi bien que modestes ouvriers, telle une phalange superbe, se dirigeaient vers le Temple du Seigneur aux fins de rendre à Dieu les hommages qui lui sont légitimement dus.

O noble leçon du passé, comme vous parlez éloquemment au présent...

O noble leçon de mon père, combien vous troublez profondément mon coeur...

L'on retournait joyeusement ensuite terminer la partie laissée inachevée.

L'un des plus faibles joueurs de l'équipe était, hélas, Olivier Farly lequel, dit-on, perdait plus souvent qu'à son tour.

Aussi, je n'héritais de lui que rarement du sou qu'il avait pu gagner par sa victoire sur son adversaire.

Or, ce jour-là, l'heure des vêpres étant arrivée, il se sentit pris d'une soudaine générosité et me donna le sou qu'il avait déposé comme enjeu à la suite d'une partie commencée avec mon père et ce, malgré que les chances de la gagner semblaient plus qu'incertaines.

Dans le cas d'une défaite quasi sûre, il lui aurait fallu déposer un autre gros sou...

J'accompagnai, en cette circonstance solennelle, mon père et ses invités à la cérémonie religieuse de l'après-midi.

L'Enfant Jésus, né dans la nuit même, reposait en souriant dans ses langes adorables.

Dans mon enfantine curiosité, je m'approchai, pour contempler, de plus près, ses traits divins et si jolis...

Une lutte opiniâtre s'éveilla alors en moi. Devais-je offrir au Petit Noël le sou que le père Farly m'avait donné ou devais-je le garder pour la mère Ouimet qui avait à vendre de si belles et bonnes choses...

Je compris soudain, comme par miracle, la noblesse du beau geste du père Farly et voulant me montrer digne de son désintéressement, je retirai mon sou de ma mitaine de laine et je le déposai dans l'assiette préposée à cette fin.

Toutefois, je murmurai avec fureur: «Petit Jésus, je voudrais bien que vous fassiez gagner le père Farly quand finira, tout à l'heure, sa partie avec papa!»

Mes sentiments de reconnaissance l'emportaient, hélas, sur ceux de l'amour paternel que je devais à l'auteur de mes jours.

De retour au logis, la joute recommença de plus belle.

Bientôt, les spectateurs ébahis ne purent comprimer leur surprise et leur étonnement.

Le père Farly n'était plus le joueur timide et banal d'autrefois.

Il conduisait maintenant son jeu avec une ruse de renard, une audace de tigre torturé par la faim...

Les combinaisons les plus compliquées, les tours les plus merveilleux, les embûches les plus dissimulées, sortaient en foule compacte de son cerveau en ébullition...

Moi, blotti près de là, je compris vite la cause de ce changement étrange.

Le petit Jésus, il n'y avait pas à en douter, se rendant à ma vive prière, devait lui prêter cette adresse, cette science, ce courage jusque là inconnus.

Je crus même entrevoir un brillant séraphin, vêtu de nuages et d'étoiles, guider de sa main rose et parfumée, la main vieille et tremblante du père Farly.

Aussi, à l'ébahissement général, et non moins à celui de mon père, il gagna brillamment la partie commencée sous des conditions tout à fait désavantageuses.

Il ne faut pas oublier, cependant, que ceci est un ... conte.



Noël⁴⁵
(Poème)

Par Jérôme Olivier,
10 ans

Un enfant est né.
Il se prénomme Emmanuel.
Il vient pour nous sauver
Et nous entraîner par son zèle.

Grâce à son amour,
Il nous aime comme ses frères.
Il proclame par ses discours
Qu'il apporte vérité sur terre.

Écoutons ses paroles
Et comme les oiseaux qui s'envolent,
Nous atteindrons un jour le Paradis
Que nous voulons à tout prix.

Réjouissons-nous tous ensemble.
Entrons dans le temple.
Chantons un cantique nouveau
Pour notre grand Frère si beau!



⁴⁵ Olivier, Jérôme, Jérôme, c'est moi! Douze ans, les yeux bleus... une mèche blonde... Joliette, Édition privée, 1988. P.: 28. Aussi dans Écrits joliettains, par Sébastien, Stéphane et Jérôme Olivier. Suivi de Rêves d'enfant, par Chantal Olivier. (Hors commerce). Joliette, Édition privée, 1990. P. 137.

Les Noëls d'antan (Sainte-Mélanie)

Par Marcel Ducharme

Il n'est pas possible de parler des Noëls de ma jeunesse sans faire aussi référence à toute la période qui précède et qui suit la fête même de Noël.

Ce qu'il faut bien dire, c'est que j'ai été élevé sur une ferme du 7^e rang à Sainte-Mélanie, et qu'à cette époque, soit de 1935 à 1942, les chemins n'étaient pas ouverts durant l'hiver et qu'il n'y avait même pas d'électricité.

Alors après cette période triste entre la mi-octobre et la fin de novembre, des jours pluvieux qui raccourcissent de jour en jour, alors qu'on ne pouvait pas jouer à l'extérieur, dans ma petite tête d'enfant, en voyant tomber la neige au début de décembre, la période des fêtes était déjà commencée.

Ce que je trouvais triste également, c'étaient les travaux usuels durant cette période de préparation à l'hiver: remisage des machines agricoles, des voitures d'été, installation des doubles fenêtres, etc.

C'était comme un signe qu'il fallait se préparer à traverser une période difficile, qu'il fallait se protéger, se barricader même. Mais aussitôt que la neige avait recouvert le sol, déjà l'atmosphère était devenue plus agréable, le temps moins sombre. On pouvait s'amuser dehors et une nouvelle vague d'activités commençait.

Des activités qui, pour moi, étaient fascinantes, par exemple voir toutes ces personnes qui joyeusement s'affairaient à faire la boucherie, une préparation qui durait au moins une semaine vers le 8^e jour de décembre, sans oublier la run⁴⁶ de battage du grain et de pressage du foin, avec les veillées qui ne manquaient pas de terminer ces journées de travail en groupe.

Combien il était agréable également de monter au bout de la terre avec mon père pour couper du bois de chauffage pour l'année suivante.

⁴⁶ Run: tournée. (Dulong, Gaston, Idem)

Pour toutes ces raisons, pour moi, c'était déjà fête, même si ce devait être une période de pénitence en préparation de cette grande fête de commémoration de la venue du Messie sur terre.

Et enfin, c'était la veille de la vraie fête, le jour de la messe de minuit. Je devrais plutôt dire les messes parce que nous entendions les trois messes durant cette nuit du 24 au 25 décembre. Mais ce qui m'apparaissait surtout le plus sensationnel, ce n'était pas cette fête de la venue du Messie comme tout ce qu'il y avait de spectaculaire.

Par exemple, cette procession de voitures traînées par des chevaux, qui, voitures et chevaux, étaient décorés d'accessoires, clochettes, grelots et aussi différentes parures, dans le but évident de ne pas passer inaperçus parmi cette foule venue des rangs jusqu'au village pour assister à la messe de minuit.

Le village aussi m'apparaissait comme endimanché, tout décoré pour recevoir les gens à la fête. Une fois entré à l'intérieur de l'église, encore là, quel émerveillement que de voir toutes ces lumières qui brillaient dans les lustres que je trouvais déjà impressionnants même lorsqu'ils n'étaient pas éclairés.

Et que dire de la crèche au pied d'un sapin gigantesque. Je me demande encore de quelle façon ils réussissaient à le transporter jusque dans le chœur près du petit autel. On y avait placé les statuettes des personnages que nous pouvions déjà reconnaître.

Arrive enfin le grand moment, le Minuit, chrétiens, bien sûr chanté par l'homme qui possède la plus belle voix de la paroisse, autant que possible un doyen, possédant une voix forte, un ténor de préférence. Quel honneur pour ce monsieur d'avoir été choisi! J'espérais bien qu'un jour j'aurais ce privilège. Ce vœu s'est réalisé mais très longtemps par la suite, même si je n'ai pas une voix de ténor mais de basse.

Il faut dire qu'aujourd'hui, le choix est moins grand car nos églises sont moins fréquentées qu'elles ne l'étaient autrefois.

Après la messe ou plutôt les messes, c'étaient, bien sûr, les souhaits sur le perron de l'église, avant de retourner à la maison ou à l'endroit où nous étions invités à aller réveillonner.

Là, les personnes restées à la maison avaient préparé un festin digne des rois: ragoût de pattes, tourtières, rôti de porc froid et chaud au choix, sans oublier des beignes et des tartes au raisin, à la farlouche, aux oeufs, au suif, au sucre... mettez-en!

Et c'était le grand départ pour toute la période des fêtes qui durait jusqu'à la fête des Rois (L'Épiphanie le 6 janvier). À chaque soir déterminé à l'avance, nous étions invités chez l'un ou l'autre de nos voisins ou de nos parents.

Dans presque toutes les familles, il y avait des musiciens et des chanteurs, également des musiciennes et des chanteuses, qui ne manquaient pas de faire danser et chanter jusqu'aux petites heures du matin.

C'était comme ça dans le bon vieux temps! C'était ça le bon vieux temps!

Tous ces souvenirs me rendent quand même nostalgique et j'espère qu'un jour nos gens retrouveront cette habileté à se divertir entre proches, voisins, parents et tout autre groupe de personnes qui s'identifient à une appartenance, compagnons de classe, compagnons de jeux, compagnons de travail.

Le bon vieux temps, c'était le temps où les gens prenaient le temps de communiquer, de se connaître, de se divertir avec des moyens simples et de s'aimer.



Noël approche, Noël approche!⁴⁷
(Sainte-Élisabeth)

Par Réjean Olivier
7 ans

Nous avons hâte que Noël arrive! Oh! Quelle grande joie de revoir le petit enfant couché dans la paille, revêtu de langes et réchauffé par l'âne et le boeuf! Un épais manteau de neige recouvre la campagne.

Nous attendons avec joie nos belles et jolies étrennes de Noël et du Jour de l'An. Hâtons-nous de faire nos achats de Noël et du Jour de l'An!

Allons vite chercher un sapin recouvert de son manteau blanc et parfois glacé. En traîneau, allons le couper avec notre hache. Oh! Quelle grande joie!

Le dîner est servi dans la grande salle. Quels beaux plats! Bonbons, gâteaux, sucre à la crème, etc.

Le matin du premier janvier, en nous levant, notre père nous donne la bénédiction, nous allons à la messe et nous communions. En revenant à la maison, nous donnons la main à grand-père, grand-mère, oncles, tantes, cousins et cousines.

Jésus est venu nous visiter.

(Extrait d'un cahier de Noël datant de 1945)



⁴⁷ Contes pour la Noël... P. 8.

Le violon de Noël
- Conte⁴⁸ -

Par Sébastien Olivier,
15 ans

Voici un récit de Noël inspiré d'un début de conte de Gilles Vigneault extrait de La Petite heure:

Je crois bien que c'était en 1937. Je venais d'avoir mes neuf ans. Ayant eu quelquefois la permission d'assister à des soirées de danse chez Monsieur Wilfrid Landry ou chez Monsieur Gassoune le charpentier, j'avais pris pour le violon un goût qui me fit demander à mon père comment je pourrais arriver à m'en gagner un. Il me dit: «Si tu rentres ton bois tous les soirs d'ici les fêtes, ce sera ton cadeau de Noël.»

J'étais le plus heureux des enfants de l'école. Je voyais déjà mon violon. Il jouait dans mes rêves les plus beaux reels⁴⁹ du Camoun, ceux d'Odilon, j'en inventais de nouveaux, qui se jouaient sur les quatre cordes à la fois. Je faisais danser le village entier, la côte nord et le monde. Et tous les soirs, je rentrais dans le petit tambour de la maison, une, deux et trois brassées de bois pour le poêle à qui l'hiver de chez nous ne laissait pas une minute de repos.

Cela dura trois semaines. Mais aux premières neiges, les premières côtes, les traîneaux sortent pour les premières glissades. Et à neuf ans, on oublie...

... et la suite imaginée par Sébastien Olivier.

Et à neuf ans, on oublie souvent un rêve pour en bâtir un plus beau.

⁴⁸ Olivier, Sébastien, Textes d'un adolescent joliettain. Joliette, Édition privée, 1988. (Hors commerce). Pp.: 8-9. - Travail présenté à Luc Béland, en 4^e secondaire à l'Académie Antoine-Manseau. Aussi dans Écrits joliettains. Pp.: 12-13.

⁴⁹ Reel : musique de violon d'origine écossaise et d'un rythme très vif, devenue traditionnelle chez les francophones du Québec. (Dulong, Gaston).

Cette journée-là, la petite colline derrière l'école s'était offerte à moi couverte de neige blanche. En effet, en cette veille de Noël, le ciel s'était mis de la partie et, pour ajouter aux nombreux sapins et décorations qui ornaient nos demeures, il avait revêtu la campagne d'un long manteau immaculé.

Impatient et heureux à la fois, je me précipitai vers la cabane qui tenait lieu de remise avec toute la hâte que peuvent avoir les enfants de mon âge. Tirant ma luge d'un profond sommeil qui avait duré tout l'été, et après avoir poussé un cri de joie qui alerta toute la maisonnée, je me mis en route vers la colline, suivi d'une traîne⁵⁰ qui ne demandait rien de plus que de jouer avec moi,... oubliant là derrière le poêle et le bois.

La journée passa très vite. Peut-on s'ennuyer à descendre une côte à toute vitesse, pour ensuite la remonter en s'amusant avec les copains? Cette voyageuse inattendue qu'était la neige apportait avec elle une foule de jeux depuis longtemps attendus.

Rapidement arriva le soir. Par son départ, le soleil mettait fin à cette cascade de rires qui avait retenti tout l'après-midi.

Arrivé à la maison, les mains presque gelées, je me précipitai vers le foyer en oubliant même d'ôter mes bottes. Quelle fut ma surprise en voyant de la cendre là où habituellement dansait le feu. Maman se tenait debout, portant avec peine le lourd chaudron contenant notre souper.

Pendant un moment, je restai immobile, ne sachant que faire. Ce fut le fracas fait par mon père lorsqu'il déposa une brassée de bois dans le coin de la pièce qui me tira de ma torpeur.

Ayant ôté ses grosses mitaines, il montrait du doigt la direction de ma chambre. Ma mère, fine diplomate, essaya tant bien que mal de modérer la colère de mon père: «Mais voyons, ce n'est qu'un enfant! Et puis il avait tellement hâte de revoir la neige...» Au bord des larmes, je ne pus dans ma détresse que déposer, sur la joue encore froide de mon père, un baiser.

⁵⁰ Traîne: traîneau-jouet pour les enfants... (Dulong, Gaston)

Il y avait déjà quatre heures que je pleurais. Légèrement assoupi, je me levai en sursaut en entendant frapper à la porte de ma chambre. En vitesse, je me levai, et doucement j'ouvris, pour découvrir mon père qui, sans dire mot, me présenta... le plus beau violon du monde.

Depuis ce jour, jamais... rarement en tout cas, je n'oubliai de rentrer le bois! Ce bois qui avait engendré tant de larmes, mais qui avait démontré que même la plus violente tempête dans le coeur d'un père peut être apaisée par un baiser d'enfant.



Angèle Dubeau – Joyeux Noël

**Souvenirs des jours de l'An
d'autrefois⁵¹
(Sainte-Élisabeth)**

Par Réjean Olivier

Même si l'on n'a pas atteint l'âge vénérable où une personne pense à écrire ses mémoires pour l'édification d'autrui et pour laisser une page d'histoire régionale, on peut, rendu à l'âge mûr, se pencher sur des souvenirs du passé et essayer d'en dégager certaines descriptions intéressantes. C'est ce que j'ai voulu faire aujourd'hui pour le bénéfice des lecteurs du «Joliette-Journal».

Souvenirs du temps des fêtes des années 1939-1945

J'ai donc choisi de remémorer certaines anecdotes qui se sont déroulées durant les jours de l'An alors que j'étais bambin et à l'âge de l'école primaire. D'abord, à la campagne, ces fêtes revêtaient une importance tout à fait particulière, car il en fallait très peu pour mettre une ambiance de festivité. Je voyais toujours venir avec grande joie l'avènement de la vitrine de Noël du magasin général chez «Nicole» à Sainte-Élisabeth! Quel émerveillement de contempler le sapin illuminé avec la crèche et ses personnages multicolores. C'était pour nous, vers l'âge de cinq ou six ans, le premier signe avant-coureur de cette époque de l'année tant attendue pour ses réjouissances hivernales!

À Sainte-Élisabeth, on fêtait!

Dans le petit village où mes parents habitaient, il en fallait très peu pour donner un esprit de gaieté! Il y avait aussi la vitrine du magasin de mon oncle Antonio Roch qui, elle aussi, revêtait cet esprit de Noël! C'était différent à chacun des deux endroits et on aimait bien aller de l'un à l'autre pour voir le spectacle féerique. Je me rappelle les jours de grand froid alors que toute la vitrine était glacée; alors on pouvait seulement discerner, le soir venu, les couleurs multicolores des lumières qui miroitaient dans le givre. On pouvait rêver à toutes sortes de paysages fantastiques! C'était pour nous tout un émerveillement que d'aller à l'intérieur de chacun des magasins pour y examiner les jouets et les cadeaux des fêtes!

⁵¹ Contes pour la Noël... Pp.: 55-60. Paru aussi dans "Joliette-Journal", mercredi 7 janvier 1981. P. C-7.

Il y avait aussi, dans chaque foyer, des sapins illuminés et des décorations spéciales telles que couronnes de sapin, guirlandes en papier de soie, etc. On faisait, le soir de Noël ou du Jour de l'An, une promenade dans le village et on s'émerveillait de voir tant de voitures à chaque porte et d'entendre des airs mélodieux! Chacun fêtait avec les siens!

Les décorations à l'église

Un autre signe précurseur était bien celui de la crèche de Noël à l'église! En effet, durant les derniers jours de classe, nous nous rendions en rang, deux par deux, pour les confessions préparatoires aux fêtes. Souvent, on y voyait le sacristain en train d'apporter les personnages et la crèche de Noël qui était entourée de plusieurs sapins naturels. Là, on pouvait dire que Noël approchait!

Les cadeaux pour les enfants

Durant cette période de la seconde guerre mondiale, on doit se rappeler qu'il y avait des rationnements même sur la nourriture. Alors, les cadeaux étaient très peu nombreux. Il y avait bien le catalogue du magasin Dupuis et frères que l'on recevait au début de décembre. On le feuilletait avec envie. Je me rappelle mon premier cadeau. J'avais six ans. Il s'agissait d'un petit avion en métal d'environ douze pouces de largeur. La carlingue était rouge et les ailes bleues. Je l'ai bien conservé durant plusieurs années!

Pour mes six soeurs, ma mère préparait, le soir, alors que la marmaille était couchée, de belles poupées en linge de toutes les couleurs, bourrées avec des chiffons. Chacune avait la sienne et c'était tout merveilleux! Je me rappelle même la photographie prise en juillet 1945 devant la demeure familiale alors que chacune de mes soeurs tient une poupée artisanale. Ces jouets étaient alors faits avec amour durant les longues soirées d'hiver alors que les enfants étaient couchés apercevant, en rêve, les surprises à venir!

Le Jour de l'An chez grand-père Roch

Après la grand-messe, grand-père arrêtait à la maison, car nous restions au village et lui, en campagne, deux milles en descendant vers Berthier. Il possédait une carriole à deux sièges. Il avait pris soin d'y ajouter des couvertures en fourrure que nous plaçons sur nos genoux pour ne pas geler en chemin, car mon grand-père Roch demeurait dans le rang Rivière Bayonne Sud. Tout au long du trajet, il y avait du vent, de la poudrerie et de la froidure.

Là, on rencontrait les cousins et les cousines qu'on voyait très rarement, les oncles et les tantes tout émerveillés de voir les jeunes qui grandissent si vite! Il y avait bien, avant le dîner, mon grand-père qui nous donnait la bénédiction paternelle. C'était très émouvant! Puis, les deux tables avaient été aboutées⁵² la veille dans la salle à dîner et au salon. Nous étions environ cinquante personnes. Mes tantes qui s'affairaient avec joie autour de nous parlaient à chacun avec une sérénité inoubliable. Souvent aussi, nos grands-parents nous invitaient pour le souper. En effet, à l'encontre de mes autres oncles qui étaient cultivateurs, mon père était journalier. Nous pouvions alors nous permettre de passer une partie de la soirée à fêter. Puis c'était le retour en carriole à la belle étoile. Mon oncle Philippe qui nous ramenait était tout surpris de voir que ces deux milles au grand air avaient endormi la marmaille.

La bénédiction paternelle

Avant de nous coucher, notre père nous donnait la bénédiction paternelle à moins qu'il ne l'ait fait le matin même. C'était alors une journée bien remplie qui n'allait revenir que l'année suivante. Mais journée combien émerveillante pour les petits enfants que nous étions!

En souvenir de la famille

J'ai bien écrit cet article en pensant à toute notre famille. Parmi celle-ci, on compte déjà certains disparus. Plusieurs ont bien vieilli et on pense déjà en terme d'une autre génération, celle de nos enfants qui eux aussi revivront des souvenirs différents mais tout aussi beaux et enrichissants!

Bonne année 1981 à tous!



⁵² Abouter: aboutir, toucher par un bout (Dulong, Gaston)

L'arrivée de Noël⁵³

- Poème -

Par Stéphane Olivier,
11 ans

Noël arrive à grands pas
Avec les boules, les lumières, les sapins,
Et avec de longs préparatifs sans fin
Sans oublier la dinde. Quel bon repas!

Tout le monde prépare son coeur
Et s'efforce d'être de bonne humeur
Car c'est bientôt la fête de Jésus
Le Sauveur qui nous est venu.

Après la messe de minuit,
Tout le monde se réjouit.
C'est le temps des cadeaux
Et du délicieux gâteau.

C'est la fête du soleil,
Un temps sans pareil.
Les jours allongent rapidement
Et c'est bientôt le Jour de l'An.



⁵³ Contes pour la Noël... Page 9.

«Pépère» Joseph⁵⁴
Conte du Jour de l'An
- Variation sur des souvenirs d'enfance -
(Sainte-Geneviève de Berthier)

Par Réal Chevrette

À mes grands-parents paternels, Victorin Chevrette et Irène Dubeau,
À mes parents, Gérard Chevrette et Marie Pilon,
À mes soeurs, Lise et Monique, et à mon frère, Sylvain,
À Monique, Marie-Christine et Olivier.

Jamais je ne pourrai oublier le premier jour de l'année 1957. Comme à chaque année, l'après-midi me semblait bien long. Enfin, vers seize heures, mon père nous dit qu'il était temps de partir. Ma mère s'occupait de vêtir notre petit frère Sylvain, qui allait vivre son premier Jour de l'An chez nos grands-parents Chevrette. Pendant ce temps, Lise, Monique et moi nous empressions de revêtir nos manteaux, foulards, gants, tuques et chapeaux. En un rien de temps, nous étions déjà assis dans la voiture et nous attendions avec impatience le moment où papa allait nous conduire vers la «Petite Rivière» où habitaient nos grands-parents et où nous allions retrouver nos oncles, tantes, cousins et cousines.

Après un voyage de courte durée (nous habitions Berthierville et le rang de la Rivière Bayonne Nord est situé à une dizaine de kilomètres de la maison de mes parents), nous arrivions enfin chez «pépère» Chevrette. Après être descendu de voiture, je prenais toujours le temps de m'arrêter pour écouter le bruit de la Chute-à-Magnan: sans doute à cause de mon âge, j'étais fasciné par cette eau qui ne gelait pas en dépit du froid qui nous mordait les joues. Mon père me tirait de ma rêverie en me rappelant qu'il fallait entrer. Je dois dire que je ne me faisais pas prier, car j'avais hâte de retrouver cette atmosphère de fête qui, au fil des années, m'était devenue si chère.

À peine avons-nous franchi le seuil de la «petite cuisine» que déjà nous étions entourés par nos oncles, tantes, cousins et cousines qui étaient arrivés avant nous. Mais mon père s'empressait de nous faire signe afin que nous le suivions dans la chambre du rez-de-chaussée où nous attendait notre grand-père.

⁵⁴ Pépère : régional en français Grand-père. (Dulong, Gaston, Idem).

Ce moment m'avait toujours impressionné: mon père serrait la main de mon grand-père, lui souhaitait une bonne année et lui demandait de nous donner sa bénédiction. Moi qui étais «servant de messe» et qui avais toujours entendu dire que seuls les prêtres étaient autorisés à accorder la bénédiction divine, je n'arrivais pas à comprendre où et comment «pépère» Chevette avait acquis ce droit. Mes interrogations ne m'empêchaient cependant pas de recevoir cette bénédiction comme un gage de bonheur et de réussite pour l'année qui s'amorçait. Une fois cette solennité terminée, mon grand-père redevenait rapidement un simple mortel en offrant un coup de «p'tit blanc» à mon père. Notre mère et nous les laissions pour aller souhaiter la bonne année à ceux et celles qui nous attendaient dans la «grande cuisine» où flottaient les odeurs des délices que grand-mère Irène avait préparés à l'intention de sa famille.

Après cet échange de bons vœux, tous les enfants retournaient au «jeu» qui occupait ce moment de la fête. Rassemblés par petits groupes dans les grandes fenêtres embuées, nous attendions d'apercevoir les phares d'une voiture (nous étions très patients). Dès le moment où nous voyions surgir ces yeux de lumière, nous tentions de deviner s'ils appartenaient à l'automobile de l'un de nos oncles. Notre plaisir atteignait son comble lorsque nous avions «reconnu» le véhicule et que celui-ci entraît dans la cour qui bordait la maison de nos grands-parents.

Le cérémonial se répétait jusqu'à ce que toute la famille soit enfin rassemblée. Pour les plus vieux des garçons, ce moment annonçait une étape de la fête que nous avions attendue avec une grande impatience. En effet, maintenant que notre grand-père avait accueilli chacun de ses enfants, il devait se rendre au bâtiment pour y «faire le train»⁵⁵. Aujourd'hui, je suis convaincu qu'à chaque premier de l'an, il retardait volontairement l'accomplissement de cette tâche afin de l'effectuer en compagnie de ses fils, ses gendres et ses petits-fils.

Comme nous l'espérions, mon grand-père ne tardait pas, après avoir quitté la chambre où il se tenait jusque là, à s'écrier: «Y faudrait ben aller faire le train! Habillez-vous, les hommes pis les p'tits gars! Si vous voulez qu'on soupe de bonne heure pis qu'la veillée commence, y va falloir que vous v'niez m'aider.» Son visage arborait alors un sourire qui en disait long sur ses véritables intentions.

⁵⁵ Faire le train : soins donnés aux animaux à l'étable (traite, nourriture, nettoyage, etc). (Dulong, Gaston, Idem).

En un rien de temps, nous avons revêtu, sous la surveillance de nos mères, une véritable armure contre le froid. Mon cousin X. et moi étions toujours les premiers à être prêts et à nous précipiter vers la porte de la «petite cuisine» où nous attendions notre grand-père, nos pères et nos oncles. Enfin la porte s'ouvrait en laissant entrer un nuage de vapeur qui nous donnait l'impression que nous allions affronter une aventure peu commune. Un à un, les hommes et les garçons quittaient la maison en direction du bâtiment où les attendait le «travail». Nous emprunions le petit sentier qu'avaient battu notre grand-père et oncle Paul. Nous, les garçons, suivions immédiatement notre grand-père, fascinés par le fanal qu'il portait afin «d'éclairer» notre marche. Derrière nous, nos pères et nos oncles remplissaient la nuit de leurs blagues, de leurs éclats de rires, de bribes de chansons et des souvenirs qu'évoquait notre caravane.

Vous ne serez pas étonnés d'apprendre que cette atmosphère de fête se poursuivait dans le bâtiment. Comme nous la trouvions belle et confortable cette vieille bâtisse où nous entouraient la douce chaleur des animaux et, il faut bien en parler, une odeur qui nous surprenait mais que nous devons, pour mériter d'être là, accepter sans broncher et même avec le sourire. Les hommes, eux, semblaient s'en accommoder facilement. Il faut dire que ce lieu leur était plus familier qu'il ne l'était pour nous. D'ailleurs n'étaient-ils pas là d'abord et avant tout pour se retrouver et pour donner le coup d'envoi des célébrations de la nouvelle année? Il faut dire que, comme par miracle, ils trouvaient, qui sur une poutre, qui dans un seau, des «munitions» qui n'appartenaient habituellement pas à ce lieu. À partir de ce moment, mon cousin X. et moi savions que notre mission était accomplie (nous avions justifié le départ de nos pères de la maison) et que nous pouvions nous livrer à un loisir que nous avions inventé quelques années auparavant.

Nous laissons à leurs occupations grand-père, pères et oncles et nous nous dirigeons vers la grange, plus exactement vers la «tasserie»⁵⁶. Nous aimions nous asseoir dans le foin, nous enfoncer dans cet abri qui sentait l'été. Après nous être installés confortablement, entourés par le froid et la nuit, nous écoutions d'abord les voix et les rires qui provenaient du bâtiment. C'était là notre façon de nous convaincre que nous n'étions pas seuls et que nous pouvions commencer, que nous pouvions laisser vagabonder notre imagination. En effet, notre objectif, en nous isolant de la sorte dans ce lieu qui nous était peu familier et où les ombres de la nuit faisaient naître des ombres étranges, était d'inventer des histoires où s'entremêlaient le rêve et la réalité.

⁵⁶ Tasserie : partie de la grange où l'on tasse le foin, les gerbes. (Dulong, Gaston, Idem).

Un de nos personnages préférés était notre arrière-grand-père, cet homme que nous ne connaissions que par les souvenirs qu'évoquaient nos parents et les quelques photos de lui que nous avions vues. Nous ne pouvions commencer nos «racontages» sans d'abord nous rappeler tout ce que nous savions à son sujet. Invariablement, nous en venions à dire à quel point nous aurions aimé le connaître, ce Joseph Chevrette, qui, dans notre esprit, avait acquis la dimension d'un mythe, d'un personnage de légende. Nous le voyions comme un géant qui n'avait peur de rien, comme un être d'une force incomparable, comme un protecteur avec qui nous aurions pu partager des moments d'une qualité exceptionnelle.

«Y'm'semble que l'Jour de l'An s'rait encore plus beau s'y était encore avec nous autres...!» Mon cousin venait à peine de prononcer cette phrase lorsque la nuit de la «tasserie» fut envahie par une lueur étrange. Nous avons d'abord pensé que la porte qui reliait le bâtiment à la grange avait été ouverte et que c'était là la source de lumière inhabituelle. Nous avons quitté nos cachettes afin de jeter un coup d'oeil en direction de cette porte pour découvrir qu'elle était fermée et que la lumière que nous apercevions provenait du côté opposé. Je dois dire que je ne me sentais pas très brave et je suis persuadé qu'il en était de même pour mon cousin. D'ailleurs son regard m'a vite confirmé que ses émotions étaient très semblables à celles que j'éprouvais. Pour ajouter à nos craintes, nous avons vite compris que cette lueur bleutée se déplaçait dans notre direction. Je voulais m'enfuir, mais tout mon corps était devenu un bloc de glace. Je n'arrivais plus à effectuer le moindre petit geste. Je ne pouvais même pas, et Dieu sait que j'aurais voulu pouvoir le faire, fermer les yeux afin de ne plus voir ce qui venait vers nous.

La lueur s'arrêta devant nous. Lentement, elle commença à s'estomper et à se transformer en une forme humaine. Il fallut quelques minutes avant que ce processus de transformation ne fût totalement achevé. Là, tout près de nous, se trouvait un vieil homme au regard empreint de tendresse qui tenait à la main le même fanal que celui qu'avait utilisé notre grand-père pour nous conduire jusqu'au bâtiment. Il était là et nous regardait sans dire un mot. Je réussis finalement, au prix d'un effort surhumain, à articuler quelques mots:

«Qui... qui êtes-vous?»

- Quoi... tu me r'connais pas? Voyons, p'tit gars, r'garde moé comme faut!»

J'avais beau le regarder, je ne le reconnaissais pas. Je me tournai vers mon cousin dans l'espoir qu'il m'aiderait, mais je ne rencontrai qu'un regard vide et effrayé. Mon regard se reporta sur le vieil homme.

À ce moment, il souleva lentement son fanal afin de mieux éclairer son visage et ainsi nous permettre de mieux le voir. Pendant qu'il effectuait ce mouvement, je me rendis compte qu'il n'était pas vêtu pour ce moment de l'année. Il portait des vêtements légers qui auraient mieux convenu à la saison estivale qu'au froid qui régnait tant dans la «tasserie» qu'à l'extérieur. Ces mêmes vêtements me semblaient également appartenir à une autre époque et pourtant je crus les avoir déjà vus. C'est alors qu'une idée étrange commença à envahir mon esprit. Je ne pouvais ou ne voulais pas croire en ce que me suggérait mon imagination. Malgré mes craintes, je me décidai à parler et je demandai à l'homme qui demeurait silencieux et immobile:

«Euh... Êtes-vous... pe... pépère Joseph?»

- Bon... enfin, y'était temps! Ça fait une coup' d'années que vous dites que vous aimeriez ça m'voir, pis, quand ch'us là, vous me r'connaissez même pas.

- Ouais... mais faut dire qu'on s'attendait pas à vous voir parce qu'y nous ont dit qu'vous étiez mort; ça fait que...

- Ben oui, mais c'est vrai qu'ch'us mort...»

Je dois dire qu'à ce moment de notre aventure, j'aurais voulu être ailleurs. Comment cet homme, qui avouait être bel et bien mort pouvait-il être avec nous, bouger et nous parler. Mon cousin pensait très certainement la même chose que moi, car il posa la question qui me brûlait les lèvres:

«Vous... vous dites que vous êtes mort. Si c'est vrai, comment ça s'fait que vous êtes icitte? Moé... j'comprends pus rien!

- Même si j'voulais t'expliquer comment ch'us v'nu icitte, tu pourrais pas comprendre, mon p'tit gars. Contenté-toé d'savoir que j'avais l'goût d'vous parler pis qu'y m'ont donné la permission d'le faire. Mais là, faudrait pas perdre de temps parce que j'ai rien qu'queques minutes, pis j'voudrais vous dire des choses qui sont ben importantes pour moé.

- Ben... on vous écoute.

- Vous êtes des bons p'tits gars. C'est pour ça que j'voulais vous parler. C'que j'veux vous dire, c'est pas ben ben compliqué, mais c'est important. Pis j'pense que vous allez l'comprendre. D'laut' bord d'la porte, j'entends parler pis rire: c'est bon d'entendre ça, Je r'connais mon gars, Victorin, ses gars pis ses gendres. Y'ont du fun pis c'est correct comme ça: ça veut dire qu'y sont heureux. C'est ça une famille. C'est à ça qu'ça sert. Pis là, vous deux, vous êtes encore ben jeunes, mais oubliez pas que c'te famille-là, c'est la vôtre. Un bon jour, vot' grand-père, y va faire comme moé, y va partir. Pis vos pères, y vont vieillir. Pis vous allez vieillir.

La vie, c'est comme ça, pis c'est pas triste. Moé, j'dirais plutôt qu'c'est beau. Pis, même si j'peux pas toute vous dire, y m'ont donné la permission d'vous dire qu'on est toujours ensemble. C'est pour ça que, quand vous allez être plus vieux, y va falloir que vous fassiez vot' bout' de ch'min pour que la famille continue. C'est p'têt' pas toujours facile, mais c'est beau pis ça rend heureux. Arrangez-vous pour le connaître c'te bonheur-là pis pour le donner aux autres. J'sais pas si vous êtes assez grands pour comprendre toute c'que j'vous dis là, mais j'sais qu'vous êtes des p'tits gars intelligents pis que, même si vous comprenez pas aujourd'hui, ben... vous allez vous en souv'nir plus tard.»

Mon cousin et moi étions bouche bée. C'est vrai que nous ne comprenions pas tout ce que notre arrière-grand-père nous disait. Cependant, tout cela semblait si important pour lui que je me disais qu'il fallait que je lui réponde quelque chose, que je lui fasse comprendre que je n'oublierais pas ce qu'il nous avait dit. D'une voix qui se voulait assurée, je ne sus lui dire que ces quelques mots:

«J'te promets qu'on va faire c'que tu viens de nous d'mander. J'sais pas quand, j'sais pas comment, mais on va l'faire.»

À peine avais-je prononcé ces paroles qui me semblaient trop simples qu'un merveilleux sourire éclaira le visage de «pépère» Joseph. Je compris que ma réponse avait été la bonne et qu'elle l'avait rendu heureux.

«Salut! Les p'tits gars. Bonne année pis une belle vie!»

Sur ces mots, il nous tourna le dos et se dirigea vers la porte située à l'arrière de la grange. Il redevint lumière et il disparut dans la nuit. Mon cousin et moi ne bougions toujours pas. Nous n'arrivions pas à croire ce que nous venions de vivre. Nous n'arrivions même plus à parler. Tout à coup, une voix nous interpella:

«Hé! Les p'tits gars, c'est l'temps de r'tourner à maison. On a faim, nous autres. Dépêchez-vous! Les autres nous attendent pour manger.»

Mon cousin me regarda. Je compris que, comme moi, il tenait à garder secret l'instant merveilleux que nous avions vécu en compagnie de notre arrière-grand-père. Pour ma part, je me promettais de ne jamais oublier ce que m'avait demandé mon aïeul et de répondre à ses attentes. Avant de quitter la «tasserie», je ne pus m'empêcher de tourner la tête et de regarder l'endroit où quelques minutes plus tôt s'était tenu celui que j'avais tant rêvé de rencontrer.

La suite de ce premier de l'an fut très particulière. En effet, tout au long du repas et de la soirée qui suivit, je me rendis compte que, sans doute à cause de ce qu'avait dit mon arrière-grand-père, je ne voyais plus les membres de ma famille du même oeil qu'auparavant. Je percevais, entre autres, le bonheur et la fierté qu'éprouvaient mon grand-père et ma grand-mère du fait qu'ils étaient entourés de tous ceux et toutes celles qui leur étaient chers, en qui ils voyaient la continuité. Je ressentais le plaisir que prenait oncle Roger, l'aîné de la famille, à manger et à rire en compagnie de ses frères, de ses soeurs, de ses beaux-frères et de ses belles-soeurs. Bien sûr, tante Georgette, son épouse, jouait son rôle et lui disait de faire attention, mais il était évident qu'elle partageait sa joie et qu'elle n'aurait surtout pas voulu qu'il soit différent.

Quant à oncle Georges, le médecin de Joliette, je comprenais à quel point une telle réunion de famille était importante pour lui. Elle lui permettait, bien sûr, d'oublier tous les soucis liés à sa profession. Ce soir-là, j'ai également compris le sens de ses paroles quand il disait que, pour lui, la famille était sacrée. Tante Thérèse s'amusait et espérait que le téléphone ne sonnerait pas et que son Georges-Aimé (le bien nommé) ne serait pas obligé de quitter la fête pour se rendre d'urgence auprès d'un malade ou d'un blessé.

Quand je regardais oncle Paul, qui allait succéder à mon grand-père sur la ferme familiale, je savais qu'il allait, en compagnie de tante Céline qu'il regardait d'ailleurs sans cesse avec amour et admiration, perpétuer les traditions familiales et que, grâce à eux, une partie des souhaits de mon nouveau «pépère» Joseph allait être réalisée.

Je voyais aussi toute la générosité de tante Jeanne D'Arc qui, malgré son handicap, s'empressait autour des tables afin d'aider sa mère mais aussi afin de s'assurer que personne ne manquait de quoi que ce soit. J'admirais également cette façon qu'elle avait d'effectuer tout ce travail avec le sourire et en prenant le temps de rire en compagnie de son Rogatien, son «Tit-Homme», et de ses filles qu'elle couvait du regard.

Lorsque mes yeux se posaient sur tante Jacqueline, je ne pouvais faire autrement que de la voir comme le reflet de grand-mère Irène. Elles auraient pu être les deux soeurs tellement elles se ressemblaient à tous points de vue. Comme j'aimais l'entendre rire et parler, son «Tit-Paul» à ses côtés, forte comme une source qui trace son chemin à travers la forêt et qui sème la vie autour d'elle.

Un peu plus tard, après que oncle Yvon eût amorcé la soirée à l'aide de son violon magique, je remarquai, sans doute pour la première fois ce soir-là, que tante Madeleine, tout en lavant la vaisselle, anticipait le moment où, en compagnie d'oncle Paul, elle allait chanter «leur» chanson. Je réalisai alors à quel point cette chanson ne représentait pas qu'une simple tradition, mais qu'elle constituait un point de ralliement, un signe que la famille existait. À partir de ce moment, je ressentis la même hâte que celle de ma tante.

Moi qui ne connaissais encore rien aux choses de l'amour (sinon qu'elles étaient réservées aux adultes), je commençai ce soir-là à en saisir un peu mieux le sens. Cela s'est passé à travers les yeux d'oncle Jean-Claude, le cadet de la famille et un peu le grand frère de mes cousins et moi, qui ne cessait de regarder sa belle Lucille. Là encore, je perçus une lumière, celle que «pépère» Joseph avait allumée pour mon cousin et moi. Je voyais bien, sans trop savoir comment, que oncle Jean-Claude et tante Lucille allaient, eux aussi, perpétuer le sens de la famille.

C'est également en ce soir du 1er janvier 1957 que j'ai compris à quel point la famille était importante pour oncle René. Je sais qu'elle l'était pour tous et toutes, mais j'ai soudainement réalisé que oncle René se faisait un point d'honneur, tout comme sa chère et riante Madeleine, de prendre le temps de jaser avec chacun et chacune et qu'il faisait siens les bonheurs et les peines de ces hommes, de ces femmes et de ces enfants qui formaient la famille Chevrette.

Bien sûr, il me serait impossible d'oublier celui qui, depuis notre naissance, ne cessait de s'occuper de nous et même de jouer avec nous. Oncle Guy, qui passait le plus clair de son temps en compagnie de ses enfants, neveux et nièces, m'est soudainement apparu comme étant celui qui (et en cela, il accomplissait une part importante des rêves de mon arrière-grand-père) nous enseignait le plaisir d'être ensemble, la joie de former un beau clan fort, solide et heureux. Tous ces gestes, il les posait sous le regard bienveillant de tante Gaby qui semblait non seulement accepter mais encourager cette attitude.

Malgré tout le plaisir que je prenais à ces jeux, je ne pus, encore une fois, résister aux chansons d'oncle Gaétan. Celles-ci, par la joie de vivre qu'elles reflétaient, ne pouvaient que m'entraîner, comme elles le faisaient pour toute la famille, dans un tourbillon où nous découvriions le véritable sens de la fête, la joie d'être réunis. Au cours de cette soirée je remarquai avec quelle fierté tante Bernadette regardait son mari et à quel point elle semblait partager sa joie.

Et le temps passait. En fin de soirée, fatigué par les surprises que m'avait réservées cette journée unique, je me rapprochais de mon père et de ma mère. À leur contact, je compris encore davantage toute la beauté que représente la famille. J'étais bien, assis sur les genoux de mon père où je me balançais au rythme de la musique et des chansons. Sa large main se posa sur mon épaule et je me sentis en sécurité. Rien ne pouvait m'arriver tant et aussi longtemps qu'il était là pour me protéger.

Plus tard, je me retrouvai dans les bras de ma mère et là aussi, je ressentis un bien-être que seul le contact d'un être cher peut nous procurer. Finalement, tombant de fatigue, je demandai la permission d'aller me coucher.

Je me retrouvai, comme toujours, dans la chambre où tous les invités avaient déposé leurs manteaux. Je m'enfonçai dans cette montagne de fourrure, de laine et de tissus tous plus confortables les uns que les autres. Je m'empressai de fermer les yeux: je voulais revivre cette journée. À mon grand étonnement, je ne vis rien d'autre qu'une douce lueur bleue et j'entendis une voix, une voix que je connaissais maintenant, qui chantonnait:

Dernier amour de ma vieillesse,
Venez à moi petits enfants;
Je veux de vous une caresse
Pour oublier mes cheveux blancs.



Notices biographiques

Amyot, Jocelyne, née à Saint-Paul le 10 janvier 1941. Études primaires dans sa paroisse natale, secondaires à Sainte-Ursule et en sciences infirmières à l'Hôpital Saint-Eusèbe. Mariée à Roger Paré. Ils ont deux enfants, Geneviève et Sébastien.

Bellemare, Paul, né à La Baie de Shawinigan le 29 juin 1941. Études primaires dans sa paroisse natale, cours classique au Séminaire de Joliette (1954-1962: 111e cours), licence en lettres et certificat en animation pédagogique des bibliothèques à l'Université de Montréal (1963-1966). Professeur au Séminaire de Joliette de 1966 à 1986 et à l'Académie Antoine-Manseau de 1986 à 1997. Retraité. Marié à Suzanne Forest. Parents de Sébastien et Sarah.

Bonin, Camille, ancien secrétaire-trésorier de la ville de Joliette. Décédé.

Boulet, Fernand, né à Montréal le 17 juillet 1926. Études classiques au Collège de l'Assomption (1940-1944 - 107e cours), à l'Externat classique Sainte-Croix (1944-1947); études théologiques au Grand Séminaire de Montréal. Ordonné prêtre le 20 mai 1951. Enseignant au Séminaire Marie-Médiatrice, au Collège Saint-Paul et au Collège de l'Assomption. Archiviste à ce dernier endroit depuis 1980.

Chevrette, Jean, né à Joliette le 23 avril 1959. Études secondaires et collégiales au même endroit. Il a vécu à L'Assomption pendant 17 ans. Photographe indépendant, il travaille pour «L'Action». Il s'intéresse à l'histoire de la région de Lanaudière et possède une collection importante de monographies, de photographies et de cartes postales. Il a collaboré à la présente anthologie en tant que photographe et collectionneur.

Chevrette, Réal, né à Berthierville le 17 décembre 1947. Études primaires dans sa paroisse natale, cours classique au Séminaire de Joliette (1960-1968, 117e cours), licence en lettres à l'Université de Montréal et certificat en pédagogie à l'Université du Québec à Trois-Rivières. Professeur de français au Collège de l'Assomption depuis 1974. Marié à Monique Cournoyer. Parents de Marie-Christine et Olivier.

Desmarais-Richard, Fernande, née à Saint-Thomas le 19 avril 1921. Études primaires à Saint-Thomas et Saint-Liguori, puis études universitaires en lettres-sciences à Sainte-Rose-de-Laval. Très impliquée dans son milieu. Marié à Louis Richard décédé le 7 février 1997. Parents d'Évangéline, Yves, Suzanne, Dr Guillaume, Pierre, Françoise, Lucie, Bernard, Jean-Paul et Michel.

Ducharme, Marcel, né à Sainte-Marcelline le 14 février 1930. Cours de mécanique, puis sciences de l'éducation à l'Université du Québec à Trois-Rivières. Gérant de compagnies. Président-fondateur de l'Association folklorique de Lanaudière en 1989, puis trésorier. Cette association publie la revue «Folklore». Marié à Bernadette Grégoire. Parents de Richard (décédé), André, Guylaine, Martin et Pierre.

Laporte, Marc, né à Joliette le 6 février 1936. Études primaires et diplômé en Commerce Junior et Senior Bilingue à Joliette; études en histoire, français et économie politique à l'Université de Montréal; diplômé en géographie économique du Canada et opticien d'ordonnances diplômé. Journaliste à «L'Action». Marié à Francine Rainville. Père de deux filles, Myriam et Jacinthe, ainsi que d'un fils, Luc. Il a toujours aimé l'écriture depuis qu'il a été encouragé à composer alors qu'il était élève au secondaire.

Le Blanc, Anne, née à Nouvelle le 19 avril 1965. Études au Cégep de Joliette puis universitaires en études anciennes et modernes (mineure), baccalauréat en histoire et maîtrise en bibliothéconomie et archivistique à l'Université de Montréal. Directrice générale du Centre régional d'archives de Lanaudière depuis 1994. Compilatrice de la présente anthologie avec Réjean Olivier.

Le Normand, Michelle, pseudonyme de Marie-Antoinette Tardif, née le 13 juin 1893 à L'Assomption. Études primaires à L'Assomption puis à Montréal où ses parents demeurent. Cours de littérature à l'Université de Montréal puis à La Sorbonne à Paris. Épouse Léo-Paul Desrosiers en 1922. Décédée à Saint-Sauveur-des-Monts le 1er novembre 1964.

Olivier, Daniel, né à Sainte-Élisabeth le 21 septembre 1949. Études primaires dans sa paroisse natale, puis secondaires au Séminaire de Joliette. Études en bibliothéconomie à l'Université d'Ottawa (baccalauréat) et à l'Université de Montréal (maîtrise). Bibliothécaire à la Salle Gagnon de la Bibliothèque municipale de la ville de Montréal. Marié à Simone Denis. Parents d'Élisabeth, Jérémie, Laurence et Marc-Antoine.

Olivier, Georges, né à Sainte-Élisabeth le 11 août 1907. Études primaires dans sa paroisse natale, puis secondaires au Séminaire de Joliette. Il épouse Édouardina Roch le 30 juin 1937. Beurrier puis sacristain au même endroit. Parents de huit enfants: Réjean, Lucienne, Georgette, Ghislaine, Michelle, Thérèse, Daniel et Brigitte. Décédé à Joliette le 8 mai 1993.

Olivier, Jérôme, né à Joliette le 24 avril 1974. Études primaires à Joliette aux Mélèzes, secondaires à l'Académie Antoine-Manseau, puis collégiales au Collège de l'Assomption. Études médicales à l'Université de Sherbrooke. Résident en psychiatrie à l'Université Laval.

Olivier, Réjean, né le 20 avril 1938 à Sainte-Élisabeth. Études primaires dans sa paroisse natale, études classiques au Séminaire de Joliette (1953-1960: 109e cours), puis à l'Université de Montréal en pédagogie (1961) et en bibliothéconomie (1965). Bibliothécaire au Collège de l'Assomption de 1965 à 1998, puis bénévole au Centre régional d'archives de Lanaudière. Marié à Yolande Pelletier. Parents de Sébastien, Stéphane, Jérôme et Chantal. Compilateur de la présente anthologie avec Anne Le Blanc.

Olivier, Sébastien, né à Joliette le 11 juin 1969. Études primaires à Joliette aux Mélèzes, secondaires au Séminaire de Joliette, puis collégiales au Collège de l'Assomption. Études en optométrie et en médecine à l'Université de Montréal. Résident en ophtalmologie à l'Hôpital Notre-Dame.

Olivier, Stéphane, né à Joliette le 1er septembre 1971. Études primaires aux Mélèzes, secondaires au Séminaire de Joliette, puis collégiales au Collège de l'Assomption. Études médicales à l'Université de Montréal. Résident en médecine familiale à l'Hôpital Notre-Dame.

Olivier-Forest, Georgette, née à Sainte-Élisabeth le 9 février 1941. Études primaires dans sa paroisse natale, puis en sciences infirmières à l'Hôpital Saint-Eusèbe. Études universitaires à l'Université de Bruxelles. Professeur au C.E.G.E.P. de Lévis. Retraitée depuis 1998. Mariée à Yvan Forest. Parents de Marc, Myriam, Jean-François et Jacques.

Pauzé, Mario, né à Saint-Paul-l'Ermitte (Le Gardeur) le 25 mars 1947. Études classiques au Collège de l'Assomption (1960-1968 - 128e cours), puis en lettres et sciences de l'éducation à l'Université de Montréal. Professeur de français au

Collège de l'Assomption depuis 1970. Marié à Danielle Robitaille. Parents de deux fils, Jean-François et Louis-Pierre.

Saint-Jean, Claude, né à Saint-Lambert le 3 septembre 1946. Études classiques au Collège Bourget et au Collège de l'Assomption, puis études en pédagogie et en audiovisuel à l'Université de Montréal. Enseignant et animateur au Collège de l'Assomption, puis retraité. Membre fondateur de la Société d'histoire de la M.R.C. de L'Assomption, du Conseil du patrimoine vivant du Québec et de la Commission consultative de la culture et du patrimoine de la ville de L'Assomption. Marié à France Hervieux. Parents de Félix-Antoine et Gabrielle.

Tessier, Gilles, né à Berthierville le 30 septembre 1934. Études primaires dans sa paroisse natale, puis études secondaires au Collège Jean-de-Brébeuf et au Collège Saint-Laurent. Il fonde «La Vie berthelaise» en 1974 et deux postes de télévision communautaire. Marié à Claudette Arsenault. Parents de Jean-François et Dominique.



Bibliographie

Boulanger, Jean-Claude, Dictionnaire québécois d'aujourd'hui. Saint-Laurent, Dico Robert, 1993.

Bonin, Camille, Un brin de vers; un peu de prose. Joliette, L'auteur, (Sans date).
- Ouvrage miméographié. Pièce très rare.

Boulet, Fernand, Traditions du Collège de l'Assomption au cours de ses 150 ans d'existence: 1832-1833/1982-1983. Édité par Réjean Olivier. Joliette, Édition privée, 1983.

Contes pour la Noël à Sainte-Élisabeth de la Bayonne. Par Réjean Olivier, son père Georges et ses trois fils: Sébastien, Stéphane et Jérôme. Illustrations de Chantal Olivier. Présentation par Yolande Pelletier Olivier. Joliette, Édition privée, 1983.

- (Hors commerce)
- Édition limitée à 50 exemplaires numérotés et autographiés.

Dulong, Gaston, Dictionnaire des canadianismes. Paris, Larousse, 1989.

Le Normand, Michelle, Autour de la maison. Montréal, Fides, 1944.

Olivier, Daniel, Bibliographie sur la guignolée, le Jour de l'An, la quête de l'Enfant Jésus, L'Épiphanie et le temps des fêtes en général. Sainte-Élisabeth, L'Auteur, 1973.

- Titre de départ.
- Compilé par Daniel Olivier.

Olivier, Georges, Journal intime du sacristain de Sainte-Élisabeth, 1972-1987. Édité par Réjean Olivier. Joliette, Édition privée, 1987. (Collection Oeuvres littéraires de Lanaudière; no 2)

- Hors commerce.
- Édition limitée à 10 exemplaires numérotés et signés par l'auteur.
- Reproduction en fac-sim. du manuscrit autographe.

Olivier, Jérôme, Jérôme, c'est moi! Douze ans, les yeux bleus... une mèche blonde... Joliette, Édition privée, 1988. (Collection Oeuvres littéraires de Lanaudière, no 4)

- Hors commerce.
- Édition limitée à 10 exemplaires numérotés et signés par l'auteur.

Olivier, Réjean, À l'ombre d'Élisabeth: trois rameaux d'Olivier se racontent ou Souvenirs de Noël et du temps des fêtes à Sainte-Élisabeth de la Bayonne chez la famille Olivier. Par Réjean Olivier, Georgette Olivier-Forest et Daniel Olivier. Joliette, Édition privée, 1991. 50 p., ill. (Collection Oeuvres bibliophiliques de Lanaudière; no 28)

- Hors commerce.
- Édition limitée à 50 exemplaires numérotés.

Olivier, Sébastien, Écrits joliettains. Par Sébastien, Stéphane et Jérôme Olivier. Suivi de Rêves d'enfants. Par Chantal Olivier. Joliette, Édition privée, 1990. (Collection Oeuvres bibliophiliques de Lanaudière; no 20)

- Hors commerce.
- Édition limitée à 50 exemplaires.

Olivier, Sébastien, Textes d'un adolescent joliettain. Joliette, Édition privée, 1988. (Collection Oeuvres littéraires de Lanaudière, no 6)

- Hors commerce.
- Édition limitée à 10 exemplaires numérotés et signés par l'auteur.

Plante-Harnois, Jacqueline, Histoire de Saint-Thomas: 1837-1987. Saint-Thomas, Corporation municipale de la paroisse de Saint-Thomas, 1987.

Vie (La) berthelaise. Vol. 1, no 10. Décembre 1974.

Vie (La) berthelaise. Vol. 3, no 13. Édition spéciale de Noël 1976. Vol. 3, no 13.



Table des matières

- Introduction, par Paul Bellemare. Page 7
- Un vrai conte de Noël au pays de mes racines; messe de minuit, «Les Anges dans notre campagne» et réveillon (Saint-Thomas), par Fernande Desmarais-Richard. Page 9
- La préparation de la crèche à l'église de Sainte-Élisabeth, par Réjean Olivier. Page 15
- Chronique du sud de Lanaudière: le Jour de l'An chez mon grand-père Pausé (L'Assomption), par Mario Pausé. Page 19
- Le Jour de l'An chez grand-père Roch (Sainte-Élisabeth), par Réjean Olivier. Page 28
- Quand le Père Noël a les «bleus» (Rawdon), par Marc Laporte. Page 32
- La Fête de Noël au Collège de l'Assomption en 1833 (L'Assomption), par Réjean Olivier. Page 35
- Conte de Noël (Saint-Michel-des-Saints), par Marc Laporte. Page 37
- L'esprit de clocher (Berthier), par Gilles Tessier. Page 41
- La préparation de Noël chez le père LaVictoire (Sainte-Élisabeth), par Réjean Olivier. Page 45
- Noël... 1945. J'avais 11 ans (Berthier) par Gilles Tessier. Page 48
- Le Jour de l'An (L'Assomption), par Michelle Le Normand. Page 52
- Souvenirs pour Félix-Antoine et Gabrielle (Saint-Alexis), par Claude Saint-Jean. Page 54
- Noël en famille et avec nos amis les Parent (Sainte-Élisabeth), par Georgette Olivier-Forest. Page 79

- Les petits Jésus (L'Assomption), par Michelle Le Normand. Page 81
- Un cadeau embarrassant (Sainte-Élisabeth), par Daniel Olivier. Page 83
- Souvenirs (Saint-Paul), par Jocelyne Amyot. Page 86
- Vive le Père Noël, Vive la Mère Noël (Chanson de circonstance) (Saint-Liguori), par Fernande Desmarais-Richard. Page 88
- Noël en 1921 (Sainte-Élisabeth), par Georges Olivier. Page 91
- Le temps des fêtes au Collège de l'Assomption (1832-1920) (L'Assomption), par Fernand Boulet. Page 93
- Le jeune homme et l'enfant de la crèche (L'Industrie), par Réjean Olivier. Page 95
- Une leçon du passé: récit de Noël (Joliette), par Camille Bonin. Page 97
- Noël (Poème), par Jérôme Olivier. Page 102
- Les Noëls d'antan (Sainte-Mélanie), par Marcel Ducharme. Page 103
- Noël approche, Noël approche! (Sainte-Élisabeth), par Réjean Olivier. Page 106
- Le violon de Noël (Conte), par Sébastien Olivier. Page 107
- Souvenirs des jours de l'An d'autrefois (Sainte-Élisabeth), par Réjean Olivier. Page 110
- L'arrivée de Noël (Poème), par Stéphane Olivier. Page 113
- «Pépère» Joseph (Sainte-Geneviève de Berthier), par Réal Chevrette. Page 114
- Notices biographiques. Page 123
- Bibliographie. Page 127



Décorations noélistes : Smithsonian Institute Washington.

Livre numérique transféré le 6 janvier 2013 en la Fête des Rois.

Livre format papier :

Achévé d'imprimer à Lachenaie par Copie AM en septembre 1998.

